

“Théâtral

magazine

| Actualités | Interviews | Portraits | Critiques | Dossier | Agenda |



Patrice Chéreau

Marina Abramovic

Ivo van Hove

Arielle Dombasle

Laurent Lafitte

Yves-Noël Genod

Gisèle Vienne

Mathilde Monnier

Pierre Meunier

Manfred T. Mugler

Rachida
Brakni

SPÉCIAL

Robert
Wilson

DOSSIER : SPECTACLES EN FÊTES ET EN FAMILLE !

M 02434 - 44 - F: 4,60 € - RD



MOULIN ROUGE PARIS



LA REVUE DU PLUS CÉLÈBRE
CABARET DU MONDE !

DINER ET REVUE À 19H À PARTIR DE 180 €
REVUE À 21H ET À 23H : 109 €

MONTMARTRE

82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS
TEL : 33(0)1 53 09 82 82

Feerie

WWW.MOULIN-ROUGE.COM
FACEBOOK.COM/LEMOULINROUOFFICIEL



SOMMAIRE

Théâtral magazine

N° 44 - NOVEMBRE / DECEMBRE 2013

04 **ACTUALITÉS** et **ÉDITO** de Gilles Costaz

06 **ADIEU** à Patrice Chéreau

08 **AGENDA** Novembre - Décembre 2013

10 LA UNE

- 10. Rachida Brakni
- 14. Marie-Louise Bischofberger

16 A L'AFFICHE

- 16. Christelle Reboul
- 18. Gilles Jobin, Marjolijn van Heemstra
- 20. Gisèle Vienne, Ivo van Hove
- 22. Arnaud Meunier, Jean Bellorini
- 24. Elisa Ménez, Anne Consigny
- 26. Frédéric Cherboeuf, Michel Didym
- 28. Laurent Lafitte, Laurent Stocker, Eugène Durif
- 30. Mathilde Monnier, Jean-Quentin Châtelain
- 32. Luca de Fusco
- 34. Jean-Paul Delore
- 36. Ludovic Lagarde
- 38. Emilie Rousset, Pierre Meunier
- 40. Frédéric Béliet-Garcia, Yannick Jaulin
- 42. Nicolas Bigards, Pascal Rénéric
- 44. Arielle Dombasle, Marc Paquien



28



44

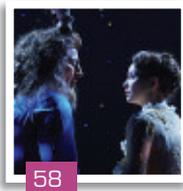


48

46 QUI JOUE QUOI ET OÙ ?

48 REGARDS : BOB WILSON

Avec Emmanuel Demarcy-Mota, Philippe Malgouyres, Pierre Bergé, Marina Abramovic, Christian de Portzamparc, Gilles Costaz



58

58 SPECTACLES EN FÊTES

Ali Baba, Stormy Weather, Comedy Majik Cho, Le Train fantôme, Faust et usages de Faust, Sport Fiction, L'Idéal club, Soirée de gala, La Taverne Münchhausen, Teatro Delusio, Cendrillon, Mugler Follies, My Fair Lady, Semiankyi, Spamalot, La Belle et la Bête...

66 À VOIR EN FAMILLE

68 ZOOM LES INACCOUTUMÉS

Avec Yves-Noël Genod, Marlène Saldana, Jonathan Drillet, Thibaud Croisy, Frédéric Plazy

71 ZOOM MAR.T.O

Avec Ismail Safwan



68

74 PAGES CRITIQUES

81 ABONNEMENT

82 LE GRAIN DE SEL de Jacques Nerson

Théâtral magazine est édité par
Coulisses Editions
7 rue de l'Eperon 75006 Paris France
Tél : + 33 1 43 27 07 03
Email : redaction@theatral-magazine.com
Site Internet : www.theatral-magazine.com

Directeur de la publication : Hélène Chevrier

Directeur de la rédaction : Enric Dausset

Rédactrice en chef : Hélène Chevrier
hc@theatral-magazine.com

Rédaction :
Hélène Chevrier
Gilles Costaz
Enric Dausset
Jacques Nerson
Nathalie Simon
Nedjma Van Egmond
François Varlin

Direction artistique et maquette :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Fabrication impression :
SIB Imprimerie - Imprimé en France

Tirage : 10 000 exemplaires

Distribution : Presstalis
Dépôt légal : date de parution
Commission paritaire du journal : 0314 G 89789
Commission paritaire du site : 1117 W 90648

Publicité :
Coulisses Editions : + 33 1 43 27 07 03

Gestion Flashcodes
Arnaud Lacaze : + 33 1 42 18 00 00
www.infotronique.fr

Photo couverture
Rachida Brakni © Sylvie Lancrenon

Le prochain numéro sortira en kiosques
le 5 Janvier 2014

La reproduction, même partielle, de tout matériel édité dans la publication Théâtral magazine est interdite. La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressées. Les droits sur tous les documents à la rédaction sont considérés comme cédés gracieusement par leurs auteurs pour publication sauf indication contraire explicite. Les noms ou marques qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire.

ÉDITO

PAROLES D'ARCHIVES

Au revoir et merci, Lucien et Micheline Attoun. On ne sait pas où vous allez en quittant Théâtre Ouvert que vous avez ouvert il y a si longtemps, près de la place Blanche, à Paris. On sait que vous serez remplacés par Caroline Marcilhac. Théâtre Ouvert, ce fut la découverte d'un certain nombre d'auteurs marquants, et une sorte de courant littéraire, une porte étroite, une écurie de bons chevaux très sélectionnés. Pas de verbe abondant, pas de comédie échevelée. Il fallait incarner une écriture à la fois neuve et rigoureuse. Parmi les propulsés de Théâtre Ouvert, il y eut Jean-Luc Lagarce. Les Attoun, puisqu'on les appelle ainsi, en couple, ont eu l'idée de faire en octobre un spectacle à partir des lettres échangées entre Lagarce et eux-mêmes. Cette pièce, *Correspondances et entretiens avec "Attoun et Attounette"*, jouée par Laurent Poitrenaux et mise en scène par François Berreur, est tout à fait réjouissante. Elle est reconfortante, car on y voit Lagarce gagner, lentement, ses galons d'écrivain. Et fort amusante parce qu'entre l'auteur et les Attoun le courant passe avec quelques incompréhensions et quelques incidents. D'autres théâtres feront-ils des spectacles en sortant leur correspondance avec les auteurs ? Il est question d'une pièce qui se gausserait des écrivains accompagnant leur manuscrit de lettres pompeuses et vaniteuses. Mais bien des théâtres ne pourraient extraire des tiroirs et des disques durs leurs échanges avec les auteurs. Ils ne répondent jamais.

Gilles Costaz



Pauline Méreuze dans *Bonheur titre provisoire*

TROIS NOUVEAUX À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Il y a d'abord Claire de La Rue du Can qui a rejoint la troupe le 1er octobre et sera sur la scène de la Salle Richelieu dès le 7 décembre dans *Psyché* de Molière, mis en scène par Véronique Vella. Puis Pauline Méreuze qui est entrée le 1er novembre pour jouer la fille d'Alfred III dans *La Visite de la vieille dame* de Dürrenmatt, mise en scène par Christophe Lidon. La pièce sera créée au Cado à Orléans le 23 janvier (jusqu'au 9 février) et reprise au Théâtre du Vieux-Colombier du 19 février au 30 mars. Pauline Méreuze n'est d'ailleurs pas une inconnue. La jeune comédienne s'est déjà distinguée dans *Les acteurs de bonne foi* de Marivaux mis en scène par Jean-Pierre Vincent aux Amandiers et dans un spectacle qu'elle a conçu avec ses partenaires, *Bonheur titre provisoire*, créé au théâtre des Halles lors du festival d'Avignon 2012. Didier Sandre est aussi pensionnaire de la Maison de Molière depuis le 1er novembre. Ce comédien perfectionniste et remarquable sera aussi à l'affiche de *La Visite de la vieille dame*. Christophe Lidon l'avait d'ailleurs déjà

mis en scène dans *Ma vie avec Mozart* d'Éric-Emmanuel Schmitt au théâtre Montparnasse.

ADIEU À PATRICE CHÉREAU

Le metteur en scène Patrice Chéreau nous a quittés le 7 octobre à l'âge de 68 ans. Un choc pour le monde du théâtre. Des dernières décennies, Patrice Chéreau est sans doute le metteur en scène qui a le plus marqué le paysage théâtral français. (lire l'hommage que lui consacre Gilles Costaz p. 6).

LE BAL DES VAMPIRES À MOGADOR

On se souvient du *Bal des Vampires*, le film culte de Roman Polanski en 1967. En 1997, c'est devenu une comédie musicale reprise à New-York en 2002 sous le titre *Dance of the Vampires*. Très réussie, très drôle avec son pastiche du clip *Thriller* de Michael Jackson, mais malheureusement décriée par la critique. A l'automne 2014, on pourra enfin en voir une version française au théâtre Mogador.

LE MOUFFETARD SE MET AUX MARIONNETTES

Enfin, le théâtre Mouffetard a réouvert ses portes le 4 novembre après plus d'une année de fermeture. Avec une toute nouvelle mission, puisqu'il devient le théâtre des Arts de la Marionnette. Dirigé par Isabelle Bertola, le lieu a choisi pour sa première saison de programmer chaque artiste deux fois dans une création et une reprise. Cette année, on pourra voir Emilie Valantin, les Flash Marionnettes, la compagnie Trois-Six-Trente de Bérange Vantusso, la compagnie Turak de Michel Laubu... www.theatredelamarionnette.com

FLASHCODES

Dans ce numéro de THÉÂTRAL MAGAZINE, vous trouverez un certain nombre de flash codes ou mobile tags. Il s'agit de codes barres que vous pouvez scanner avec l'appareil photo de votre portable et qui vous renvoient sur internet, si bien sûr vous avez accès à internet depuis votre mobile. Le plus souvent, ce sont des bandes-annonces des pièces dont nous parlons dans le journal et réalisées par la société Visioscène. Ce sont aussi des liens vers les billetteries des spectacles.



IRINA BROOK NOMMÉE DIRECTRICE DU THÉÂTRE DE NICE

Après bien des rebondissements cet été, le bras de fer engagé entre le maire de Nice Christian Estrosi qui entendait renouveler Daniel Benoin à la tête du Théâtre National de Nice et la Ministre de la Culture Aurélie Filippetti opposée à l'idée que le metteur en scène effectue un cinquième mandat même en duo avec Zabou Breitman, s'est terminé en faveur d'Irina Brook : la metteuse en scène américaine vient d'être nommée directrice du théâtre le 4 octobre par la Ministre. Elle succèdera ainsi en janvier prochain à Daniel Benoin. Fille de Peter Brook et de Natacha Parry, formée à l'Actor's Studio de New-York, Irina Brook

artistique qui se cherche et dès les années 2000, elle s'oriente vers un théâtre de tréteaux, épuré, qui oscille entre grâce, poésie, humanité et parfois aussi maladresses. Ses dernières pièces, *Pan* (d'après *Peter Pan*), *Une Odyssée*, *Tempête !*, *Somewhere... la Mancha* (d'après *Don Quichotte*), ou *En attendant le Songe* sont sans doute celles qui lui ressemblent le plus. Dans son communiqué, Aurélie Filippetti explique qu'Irina Brook "a proposé un projet ouvert sur des collaborations internationales de haut niveau. Elle apportera une attention particulière aux compagnies régionales, à la jeunesse et à la diversité des publics de la métropole, du département et de la région". Irina Brook aime par dessus tout le travail en troupe. Nul doute qu'elle saura diriger le théâtre de Nice avec talent, humanité et intelligence. Souhaitons lui bonne chance.



Aurélie Filippetti

PLUS D'ARGENT POUR LE SPECTACLE VIVANT

C'est ce qu'il ressort de la Loi de finances pour 2014. 388,2 millions d'euros seront alloués par le Ministère d'Aurélie Filippetti en faveur du spectacle vivant et des arts plastiques, dont 355,4 millions d'euros pour le seul spectacle vivant (soit une augmentation de 1,3 % par rapport à 2013).

ADIEU À GEORGES DESCRIÈRES

Le comédien, rendu célèbre par son rôle d'Arsène Lupin, le célèbre gentleman cambrioleur, à la télé au début des années 70, nous a quittés le 19 octobre à l'âge de 83 ans. Ex-sociétaire de la Comédie-Française où il a joué 30 ans, il était aussi le père de la comédienne Sylvia Bergé elle-même sociétaire du Français.



Irina Brook

a marqué les esprits depuis les années 90 quand elle décide d'abandonner sa carrière d'actrice pour passer à la mise en scène. *Une bête sur la lune* en version anglaise en 1996 et en version française en 1998 a été couronné par 5 Molières en 2001. De remarquable, elle a aussi monté *Résonances* en 2000, ou *La Bonne Âme du Se-Tchouan* en 2004. Irina Brook c'est aussi une personnalité



Jacques Vincey

AUTRES NOMINATIONS

Jacques Vincey au CDR de Tours à la suite de Gilles Bouillon. Caroline Marcilhac à la direction de Théâtre Ouvert à la suite du couple Lucien et Micheline Attoun. Cécile Backès à la Comédie de Béthune, Centre Dramatique National Nord - Pas de Calais à la suite de Thierry Roisin.



A dieu



Patrice Chéreau

© théâtral magazine

La fièvre du génie

"*Mes obsessions ?* écrivait Patrice Chéreau en 2009 dans le programme des événements qu'il organisait pour le musée du Louvre. *Le désir, la perte du désir, cette grande allégorie que le musée provoquerait, cette invitation qu'on me fait, cette volonté brutale que j'ai aussitôt de l'habiter de tous les corps qui diraient le désir et sa fin.*" Oui, le désir et le malheur ont sans doute dominé les mises en scène – au théâtre et à l'écran – de ce très grand artiste mort le 7 octobre. C'est sans doute parce qu'il avait en lui la certitude de l'échec de l'amour et de la compassion qu'il poussait si loin sa quête de la perfection. Comme si l'art était la seule manière de repousser ou de cultiver un pessimisme définitif.

L'homme était fiévreux, exigeant, anxieux, solitaire, irritable et parfois délicieux. Le destin ne lui avait pas donné la légèreté de l'esprit et de l'humour. Il ne savait pas rire et prenait comme une souffrance toutes les contrariétés de la vie. Au début, cette tristesse se sublimait dans les combats politiques – contre le colonialisme, la guerre d'Algérie (et, après la guerre, il faisait le service d'ordre contre les adversaires des *Paravents* de Genet, qu'il devait monter beaucoup plus tard !) - et la découverte du langage théâtral qu'il rénova en bousculant toutes les traditions. Scéniquement, il alla chercher ses influences à l'étranger : Giorgio Strehler en Italie, l'école allemande de l'après-guerre et de l'après-Brecht.

Il était déjà un maître au groupe théâtral du lycée Louis-le-Grand où ses camarades s'appelaient Jean-Pierre Vincent et Jérôme Deschamps. Il le sera totalement quand, en 1973, il change radicalement la vision de Marivaux en montant *La Dispute*. Quelle furie du désir chez ces personnages dénudés de leurs conventions ! François Regnault a été le dramaturge du spectacle. Mais c'est la scène plus que la théorie qui impose une conception inédite et durable d'un répertoire qu'on ne croyait qu'élégant.

Ensuite, ce ne sont que de grands moments : *Peer Gynt* d'Ibsen avec Gérard Desarthe, la direction avec Catherine Tasca des *Amandiers* de Nanterre, *Loin d'Hagondange* de Jean-Paul Wenzel, *La Fausse suivante* de Marivaux avec Birkin et Piccoli, la rencontre avec Bernard-Marie Koltès dont il monte les grandes pièces et pour lequel il revient au métier de comédien – lui qui n'aime pas jouer, sauf un peu au cinéma. Puis il se fait rare comme metteur en scène de théâtre, privilégiant l'opéra et le cinéma. Ses derniers spectacles de théâtre sont du Jon Fosse (*Rêve d'automne, I'm The Wind*) et son dernier opéra du Richard Strauss (*Elektra*). Ces derniers temps, il trouve l'énergie de lire ici et là *Coma* de Pierre Guyotat mais la mort l'abat, à soixante-huit ans, avant qu'il n'ait pu monter *Comme il vous plaira* de Shakespeare promis à l'Odéon. Il avait le génie des mises en scène où se rejoignent le physique et le métaphysique, la brutalité et le raffinement, la vie et la mort. On le copiera encore très longtemps.

Gilles Costaz

35^e

FESTIVAL MONDIAL DU CIRQUE DE DEMAIN PARIS

23. 24. 25. 26
JANVIER 2014 | AU CIRQUE PHENIX
PELOUSE DE REVILLY
PARIS 12^e

cirquededemain.com | 01 40 55 50 56

FNAC - TICKETNET - DIGITICK - CARREFOUR - AUCHAN - LECLERC & TOUTS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

Design Graphique : B&B DESIGN - Licence N° 2.0039119 - Christine - Petit Max Ecole



SCOPE



MAIRIE DE PARIS

Île de France



10-26 JANVIER 2014

LA CHINOISE 2013

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MICHEL DEUTSCH

MC93
bobigny

SAISON 2013-2014

MC93 THÉÂTRE DE TOUS LES AILLEURS / WWW.MC93.COM / 01 41 60 72 72

un événement
Télérama

arte



AGENDA

à partir du 4 Nov.	Quantum , par Gilles Jobin et Julius Von Bismarck, Théâtre de la Cité Internationale/festival New Settings, 17 bd Jourdan 75014 Paris, 01 43 13 50 50, du 4 au 8/11	p.18
à partir du 5 Nov.	Family'81 du 5 au 10/11, Garry Davis du 3 au 8/12, spectacles de Marjolijn van Heemstra, du 3 au 8/12 Maison des métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris, 01 47 00 25 20	p.19
à partir du 5 Nov.	Par les villages , de Peter Handke, mise en scène de Stanislas Nordey, avec L. Sauvage, E. Béart... La Colline à Paris du 5 au 30/11, Bourges 5-7/12, Mulhouse 12-14/12, Ibos 19-20/12, et tournée	p.81
à partir du 6 Nov.	Jerk du 6 au 23/11 Théâtre de la Bastille, 01 43 57 42 14 et tournée, The Pyre 20 et 21/11 Festival NEXT et tournée, pièces de Denis Cooper mise en scène par Gisèle Vienne	p.20
à partir du 6 Nov.	du 6 au 23/11 The Old woman au Théâtre de la Ville ; du 12 au 20/12 Peter Pan au Th. de la Ville ; du 7 au 12/01 Einstein on the Beach au Th. du Châtelet, 11/11 - 17/02 Le Louvre invite Bob Wilson	p.48
à partir du 7 Nov.	L'Avare , de Molière, mise en scène de Ivo Van Hove, avec la troupe du Toneelgroep Amsterdam, MAC de Créteil, place Salvadore Allende 94000 Créteil, 01 45 13 19 19, du 7 au 16/11	p.21
à partir du 7 Nov.	La Bonne Âme du Se-Tchouan , de Bertolt Brecht, mise en scène de Jean Bellorini, Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier ; du 7/11 au 15/12, Théâtre de la Croix Rousse, Lyon, du 19/02 au 2/03	p.22
à partir du 7 Nov.	Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers , de Stefano Massini, mise en scène d'Arnaud Meunier, du 7 au 30/11, Rond-Point, 2bis avenue Franklin-Roosevelt 75008 Paris et tournée	p.23
à partir du 8 Nov.	Les particules élémentaires , d'après Michel Houellebecq, mise en scène de Julien Gosselin, du 8 au 16/11 Théâtre du Nord Lille, 03 20 14 24 24 ; 20 et 21/11 Théâtre de Vanves, 01 41 33 92 91	p.77
à partir du 8 Nov.	Une saison au Congo , texte d'Aimé Césaire, mise en scène Christian Schiaretti, Théâtre Les Gémeaux, 49 avenue Georges Clémenceau 92330 Sceaux, 01 46 61 36 67, du 8 au 24/11	p.79
à partir du 12 Nov.	Occupe-toi d'Amélie , de Georges Feydeau, mise en scène d'Henri Lazarini, avec Bernard et Elisa Ménez, Théâtre 14, 20 avenue Marc Sangnier 75014 Paris, 01 45 45 49 77, du 12/11 au 31/12	p.24
à partir du 12 Nov.	Elisabeth ou l'équité , d'Eric Reinhardt, mise en scène de Frédéric Fisbach, avec Anne Consigny... Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 12/11 au 8/12	p.25
à partir du 12 Nov.	Dom Juan de Molière, mise en scène de Gilles Bouillon, avec Frédéric Cherbouef..., du 12 au 29/11, Nouvel Olympia de Tours 02 47 64 50 50, du 10 au 21/12, Théâtre Chatillon et tournée	p.26
à partir du 12 Nov.	Festival Les Inaccoutumés , Ménagerie de verre, 12-14 rue de Léchevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44, www.menagerie-de-verre.org, du 12/11 au 7/12	p.70
à partir du 13 Nov.	Savoir vivre , de Pierre Desproges, mise en scène et interprétation de Catherine Matisse et Michel Didym, du 13 au 15/11 Le Volcan au Havre, 3 au 20/12 Manufacture de Nancy, et tournée	p.27
à partir du 13 Nov.	Le Système Ribadier de Feydeau, mise en scène Zabou Breitman, avec Laurent Stocker, Laurent Lafitte... Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier 75006 Paris, 01 44 39 87 00, du 13/11 au 5/01	p.28
à partir du 13 Nov.	Que faire? (le retour) , textes de Jean-Charles Massera, Benoît Lambert TNS, Théâtre National de Strasbourg, 03 88 24 88 24, du 13/11 au 1/12	p.76
à partir du 14 Nov.	C'est la Faute à Rabelais , de et avec Eugène Durif, mise en scène de Jean-Louis Hourdin. Athénée Louis-Jouvet, 4 square de l'Opéra 75009 Paris, 01 53 05 19 19, du 14 au 30/11	p.29
à partir du 14 Nov.	Qu'est-ce qui nous arrive ?!? , par Mathilde Monnier et François Ollislaeger, théâtre de la Cité Internationale/festival New Settings, 17 bd Jourdan 75014 Paris, 01 43 13 50 50, du 14 au 17/11	p.30
à partir du 15 Nov.	Perplexe , de Marius von Mayenburg, du 14 au 30/11 NTA Angers, 17 rue de la Tannerie 49100 Angers, 02 44 01 22 44, du 4/12 au 5/01 Théâtre du Rond-Point, 75008 Paris, 01 44 95 98 21	p.31
à partir du 15 Nov.	Gros-Câlin , de Romain Gary, mise en scène de Béangère Bonvoisin, avec Jean-Quentin Châtelain, Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 15/11	p.32
à partir du 23 Nov.	MART.O. , festival de Marionnettes et du théâtre d'objets pour adultes, du 23/11 au 8/12 à Antony et Châtenay-Malabry, Bagneux, Clamart, Fontenay-aux-Roses, Malakoff, www.festivalmarto.com	p.73
à partir du 26 Nov.	Sonate d'Automne , d'Ingmar Bergman, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, avec Françoise Fabian, Rachida Brakni, Eric Caruso, Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88	p.10

à partir du 27 Nov.	Ster City , texte et mise en scène de Jean-Paul Delore, Maison des Métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris, 01 47 00 25 20, 27/11 au 8/12	p.33
à partir du 27 Nov.	Antigone de Valeria Parrella, mise en scène de Luca de Fusco. Théâtre de Chaillot, 1 place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00, du 27 au 29/11	p.34
à partir du 28 Nov.	Reims Scènes d'Europe , Comédie de Reims, 03 26 48 66 95, du 28/11 au 14/12 Gaïa Global Circus, de Bruno Latour, 30/11 et 1/12 ; Mars-Watchers, d'Emilie Rousset, du 10 au 12/12	p.36
à partir du 29 Nov.	La Bobine de Ruhmkorff , texte, jeu et mise en scène de Pierre Meunier, Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14, du 29/11 au 20/12	p.39
à partir du 6 Déc.	Conteur ? Conteur , de Yannick Jaulin, Théâtre des Bouffes du Nord, 37bis boulevard de la Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50, du 6/12 au 21/12	p.40
à partir du 9 Déc.	American Tabloid , de James Ellroy, mise en scène de Nicolas Bigards, MC93, 9 boulevard Lénine 93000 Bobigny, 01 41 60 72 72, du 9 au 22/12	p.41
à partir du 9 Déc.	Manfred , poème dramatique de Lord Byron, mise en scène de Georges Lavaudant, direction musicale d'Emmanuel Krivine, Opéra Comique, 1 place Boieldieu 75002 Paris, 01 42 44 44 50, du 9 au 15/12	p.42
à partir du 17 Déc.	El Tigre , livret et mise en scène d'Alfredo Arias, avec Arielle Dombasle, Denis D'Arcangelo, Alexie Ribes... Rond-Point, 2 bis av. Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 17/12 au 12/01	p.44
à partir du 20 Déc.	Antigone d'Anouilh , mise en scène de Marc Paquien. Comédie-Française, place Colette 75002 Paris, 08 25 10 16 80, du 20/12 au 2/03	p.45

Spectacles en fêtes et en famille

		p.56
à partir du 5 Déc.	My Fair Lady , mise en scène de Robert Carsen, avec Katherine Manley, Christine Arand, Alex Jennings... Théâtre du Châtelet, place du Châtelet 75001 Paris, 01 40 28 28 40, du 5/12 au 1/01	p.59
à partir du 8 Déc.	L'Idéal Club , par les 26000 couverts Grand T de Nantes, 84 rue du Général Buat 44000 Nantes, 02 51 88 25 25, du 8 au 18/12	p.65
à partir du 10 Déc.	Mugler Follies , un spectacle créé par Manfred Thierry Mugler, au Comédia, 4 bd de Strasbourg 75010 Paris, à partir du 10/12	p.58
à partir du 11 Déc.	Cendrillon , ballet de Prokofief, mise en scène de Maguy Marin avec le Ballet de l'Opéra de Lyon, du 11 au 14/12 Théâtre National de Bretagne, 1 rue Saint-Hélier 35000 Rennes, 02 99 31 12 31	p.64
à partir du 11 Déc.	Faust et usages de Faust , adaptation de Jean Sclavis et Émilie Valantin, du 11 au 22/12 Célestins à Lyon, 04 72 77 40 00, du 18 au 21/03 Théâtre Mouffetard à Paris, 01 84 79 44 44	p.62
à partir du 12 Déc.	Semianyki , du 12/11 au 5/01 au Palace, 75009 Paris, 01 40 22 60 00. En tournée du 17-19/01 Quimper, 21-22/01 Roubaix, 24/01 au Cadran d'Evreux, 25/01 à l'Avant-Seine de Colombes...	p.61
à partir du 17 Déc.	Teatro Delusio , de Paco González, Björn Leese, Hajo Schüler, Michael Vogel, mise en scène de Michael Vogel, Célestins, 4 rue Charles Dullin 69002 Lyon, 04 72 77 40 00, du 17 au 29/12	p.65
à partir du 18 Déc.	Sport Fiction , chorégraphie de Frédéric Flamand, La Criée, 30 quai de Rive Neuve 13007 Marseille, 04 91 54 70 54, 18 au 21/12	p.66
à partir du 20 Déc.	Ali Baba , de Macha Makeïeff et Elias Sanbar, du 20/12/13 au 28/12/13 au Théâtre national de Chaillot, 01 53 65 30 00 ; du 7 au 12/01, à la Criée à Marseille, 04 91 54 70 54	p.66
à partir du 21 Déc.	Soirée de Gala (Forever and Ever) , texte et mise en scène de Gilles Defacque, Théâtre du Nord 4 place du Général de Gaulle, 59000 Lille, 03 20 14 24 24, du 21 au 29/12	p.64
à partir du 21 Déc.	Stormy Weather , de Clément Debailleul et Raphaël Navarro et Plus loin de Louise Lévêque CentQuatre, 5 rue Curial 75019 Paris, 01 53 35 50 00, du 21/12 au 2/02	p.63
Et aussi...	Comedy Majik Cho de Brachetti au Gymnase, Spamalot à Bobino, Le Train fantôme à la Gaité, La Belle et la Bête à Mogador, Scooby Doo 2 aux Folies-Bergère, La taverne Münchhausen au Monfort	

Rachida Brakni

Changer le monde

Ingmar Bergman a réalisé le film *Sonate d'Automne* en 1978 pour Ingrid Bergman. L'actrice y joue le rôle d'une célèbre concertiste. Après sept ans sans se voir, mère et fille se retrouvent à l'occasion de la mort du compagnon de la mère. Des retrouvailles qui ne dureront que quelques heures, juste une nuit au cours de laquelle la fille reproche ses absences à la mère. Dans l'adaptation théâtrale présentée au théâtre de l'Oeuvre et mise en scène par Marie-Louise Bischofberger, Rachida Brakni joue le rôle de la fille face à Françoise Fabian. Un rôle qui tombe à propos pour elle qui vient de donner naissance à une petite fille quelques jours avant les représentations et qui se retrouve paradoxalement aussi dans le rôle de la mère. C'est tout le dilemme posé par la pièce : comment une femme peut-elle vivre sereinement sa carrière et son art sans priver son enfant d'elle-même ? Une matière à réflexion pour une comédienne qui a orienté délibérément sa vie vers les autres. L'art lui a fourni un prétexte pour se questionner et influencer. Ses choix de rôles en témoignent, et l'intensité de son engagement dans chacun d'eux aussi.

© Carole Belletche

Théâtral magazine : À l'origine de la pièce, il y a le film qu'Ingmar Bergman a tourné en 1978 ?

Rachida Brakni : Il l'a écrit pour Ingrid Bergman et Liv Ullmann et il y a beaucoup de l'histoire personnelle d'Ingrid Bergman dans ce film. Pendant des années, on lui reprochait d'avoir quitté son mari et ses enfants pour épouser le réalisateur Roberto Rossellini. Cette histoire parle aussi à Françoise Fabian. C'est d'ailleurs elle qui rêvait de jouer *Sonate d'Automne*. Quand on a lu ensemble *L'amour, la mort les fringues* au théâtre Marigny, elle en parlait déjà mais c'était très compliqué d'obtenir les droits. C'est Laurent Grégoire, notre agent commun, qui a demandé à Marie Deshaires d'en faire une adaptation que le comité Bergman a validée. Ça se prête complètement au théâtre, puisque c'est un huis clos entre une mère et sa fille qui se retrouvent après une séparation de sept ans.

Elles attendent beaucoup de leurs retrouvailles.

Surtout Eva, la fille. Entre elles, ce ne sont que des rendez-vous ratés, depuis le début puisque la mère courait de ville en ville pour donner ses concertos. C'est elle qui faisait bouillir la marmite et subvenait aux besoins de toute la famille.

En même temps, Eva aime sa mère. D'ailleurs elle la défend quand elle lui raconte qu'un chef d'orchestre lui avait demandé pourquoi elle ne restait pas auprès de son mari et

de ses enfants.

Le problème d'Eva, c'est qu'elle a accumulé tellement de douleur que tout est reproche ; elle reproche à Charlotte d'avoir été absente et un peu plus tard d'avoir été trop présente : "*Maman, tu étais toujours si bien habillée, moi aussi je voulais bien m'habiller, je prenais un soin maniaque de mes vêtements*" et juste après : "*tu m'as forcée à mettre des robes, à abandonner mes jeans et mes pulls*"... C'est une espèce de triple amour. Mais elle ne comprend pas que Charlotte ait besoin aussi d'exister individuellement, à travers son art. Toutes les femmes ne s'accomplissent pas forcément dans le rôle de mère. Mais Eva aurait voulu avoir sa mère exclusivement pour elle. C'est encore plus exacerbé du fait qu'elle fait un métier public et appartient à tout le monde. Elle se sent dépossessionnée d'elle.

C'est toute la difficulté d'être l'enfant d'un artiste reconnu.

En plus, elle se sent médiocre à côté de sa mère. Elle a choisi la même voie qu'elle, le piano, mais sans succès. Ça crée une forme de concurrence entre elles, sauf que l'une réussit brillamment tandis que l'autre ne parvient pas à s'épanouir.

Il y a cette scène extraordinaire où Eva joue devant sa mère le *Prélude N°2 en do mineur* de Chopin et Charlotte lui dit comment interpréter cette musique.

Quand Charlotte lui explique que Chopin n'est pas une bonne femme



© Stéphanie Cardinale

sentimentale, qu'il ne faut pas confondre sentiment et sentimental, elle parle en réalité d'elle et de sa fille. Cette scène pour moi illustre exactement le rendez-vous raté entre ces deux femmes. On comprend qu'à aucun moment elles ne peuvent se rejoindre.

La différence entre les deux, c'est que Charlotte a la capacité de surmonter les échecs.

Parce qu'elle ramène tout, sa vie, ses expériences, à son art. C'est sa façon d'avancer, de se construire. Mais Eva ne l'entend pas. Les priorités de ces deux femmes ne sont absolument pas les mêmes. Eva a aussi perdu son enfant et elle semble reporter tout son amour sur sa sœur malade. On ne sait d'ailleurs pas très bien si elle est malade ou handicapée. En tout cas, pour Eva, Charlotte est responsable de son état. C'est aussi après que sa mère ait perdu son

compagnon, qu'Eva a repris contact avec elle en se disant qu'elle allait reprendre sa place de fille. Mais Charlotte est tellement dans la vie, la réalité, qu'elle continue d'avancer et qu'elle va encore échapper à sa fille. Quand il y a tellement d'incompréhensions, de rendez-vous ratés et de non-dits, on atteint un point de non-retour. Mais il fallait que les choses soient dites une bonne fois pour toutes ; il fallait s'en délester pour pouvoir continuer d'avancer. C'est une pièce com-

plexe, manichéenne. Chacun d'entre nous peut se reconnaître dans la mère, ou dans la fille.

Sur scène, comment traduisez-vous cette crise entre une mère et sa fille ?

“

Un acteur n'est pas un artiste ; c'est un porte-parole. Et quand j'ai fait de la mise en scène, c'était surtout un acte d'amour. Mais je recommanderais peut-être. Je suis en train d'écrire le scénario d'un film et sur ce projet-là, je pourrais me considérer comme une artiste.

Cela passe par plein d'états comme quand on cherche à convaincre l'autre : on essaie la douceur, puis comme ça ne marche pas on tente plus de fermeté et ce jusqu'à ce qu'il y ait quelque chose qui lâche. Elles se poursuivent l'une et l'autre. Quand une s'éloigne pour se coucher, l'autre la rattrape. Et puis la scène dure toute la nuit, elles boivent de l'alcool et ça les aide à se libérer. Marie-Louise Bischofberger, qui nous met en scène, dit qu'il y a chez Eva quelque chose de la petite fille qui s'est censurée et n'a pas osé dire les choses à sa mère, parce qu'elle voulait tellement lui faire plaisir. Et c'est encore plus exacerbé avec une mère aussi brillante. On le voit autour de nous avec les enfants d'acteurs qui ont tellement de difficultés à s'affirmer. On entend souvent dire que c'est facile pour eux ; moi, je n'envie absolument pas ça ; je suis ravie d'avoir eu des parents qui n'ont pas mis sur moi cette ombre écrasante.

Vous êtes vous-même mère d'un petit garçon et enceinte d'une petite fille qui va naître quelques semaines avant les représentations. Le hasard fait que vous vous trouvez dans la position de Charlotte. N'avez-vous pas peur ?

Ce n'est pas de moi dont j'ai peur mais plutôt de notre monde dans lequel je me reconnais de moins en moins. Ce rapport à la sexualité, au vide, au néant qui est porté aux nues m'effraie parce que je ne sais pas si je saurais être plus forte que cet environnement que je trouve abject. Si mes enfants s'identifient à ça, je serais très malheureuse. Ça dépend évidemment de notre éducation, du rapport qu'on entretient avec eux. Mon petit garçon de quatre ans m'a demandé il y a quelque

temps si j'étais sa copine. Mais non, je suis avant tout sa mère et je crois que ce n'est pas possible pour un parent d'être le copain de son enfant.

Vous jouez, vous chantez, vous mettez en scène, vous sentez-vous artiste plus qu'interprète ?

Pas du tout. Je me considère vraiment comme une interprète, au ser-

vice d'un metteur en scène, d'un auteur, d'un artiste. Un acteur n'est pas un artiste ; c'est un porte-parole. Et quand j'ai fait de la mise en scène, c'était surtout un acte d'amour. Mais je recommencerais peut-être. Je suis en train d'écrire le scénario d'un film et sur ce projet-là, je pourrais me considérer comme une artiste parce que c'est un sujet qui me tient à cœur depuis très longtemps.

Dans le film *La ligne droite*, vous interprétiez une athlète de haut niveau. Et pour ce rôle, vous êtes entraînée comme une professionnelle. Êtes-vous obsessionnelle ?

J'ai été jusqu'à me rompre le tendon d'Achille. Mais ce n'est pas obsessionnel pour moi. C'est juste être sérieuse. J'admire les danseurs et les musiciens. Les acteurs eux, n'ont pas autant ce goût du travail. Mais à partir du moment où vous acceptez de jouer un personnage, vous devez aussi accepter toutes les contraintes que ça implique.

L'année dernière, vous avez sorti un album de chansons et dans une interview, vous disiez que cela vous avait fait appréhender la scène différemment.

J'ai surtout découvert avec la chanson que j'étais vraiment à ma place sur scène. Je me sens bien dans cet espace qu'il faut habiter pleinement. Chanter ou jouer une pièce, c'est exactement la même chose à la différence près qu'au théâtre, on se met au service d'un rôle et d'un metteur en scène alors qu'en musique, on est au service de soi-même. J'aimerais faire davantage de théâtre. Mais j'ai besoin de grands textes pour monter chaque soir sur le plateau. J'ai envie de jouer *Phèdre*, *Bérénice*, ou même des pièces beau-

coup plus contemporaines comme du Jon Fosse, du moment qu'elles ont de l'épaisseur, de la densité. C'est un plaisir très égoïste. Et puis, il y a peut-être la prétention de se dire qu'on va transmettre quelque chose au spectateur et qu'il n'en sortira pas indemne.

Vous pensez que le théâtre peut changer le monde ?

Oui même si c'est peut-être utopiste de le croire. L'art éveille les consciences. Ceux qui ont accès à la culture s'en sortent beaucoup mieux que les autres. La démarche d'un artiste n'est intéressante pour moi que si elle est en prise avec la société telle qu'il la voit, telle qu'il la perçoit. J'ai toujours voulu changer le monde. Depuis toute petite, je voue une admiration sans borne à Robert Badinter. A cause de lui, je voulais devenir avocate et je lisais le Code Pénal à 14 ans en pensant que je défendrais la veuve et l'orphelin. J'ai pensé que le théâtre me permettrait d'acquiescer une certaine aisance à l'oral. Je n'en avais jamais fait et j'ai découvert des auteurs comme Shakespeare, Molière ou Marivaux qui parlaient tellement bien du monde, de la nature humaine, de la complexité des rapports et du pouvoir. Et j'ai compris qu'on pouvait déjà changer le monde en mettant en scène des grands textes.

*Propos recueillis
par Hélène Chevrier*

■ *Sonate d'Automne*, d'Ingmar Bergman, adaptation de Marie Deshaires, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, avec Françoise Fabian, Rachida Brakni, Eric Caruso. Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 26/11

Repères artistiques

CINEMA	1998 <i>Grand Guignol</i>
1997 <i>Une couleur</i>	(Premier prix de tragédie Silvia Monfort)
2001 <i>Chaos</i> , de	1999 <i>Antigone</i> , de
Coline Serreau (<i>César</i>	<i>Sophocle</i>
2002 du meilleur	2002 <i>Ruy Blas</i> , de
espoir féminin)	Victor Hugo (<i>Molière</i>
2003	<i>de la révélation théâ-</i>
<i>L'Outremangeur</i> , de	<i>trale</i>)
Thierry Binisti	2003 <i>Papa doit man-</i>
2004 <i>L'Enfant</i>	<i>ger</i> , de Marie NDiaye
<i>endormi</i> , de Yasmine	2004 <i>Britannicus</i> , de
Kassari	<i>Racine</i> , mise en scène
2008 <i>Les Bureaux de</i>	<i>de Brigitte Jaques</i>
<i>Dieu</i> , de Claire Simon	2006 <i>Le Viol de</i>
2008 <i>Secret défense</i> ,	<i>Lucrèce</i> , de William
de Philippe Haïm	<i>Shakespeare</i> , mise en
2009 <i>Neuilly sa mère !</i> ,	<i>scène de Marie-Louise</i>
de Gabriel Julien-	<i>Bischofberger</i> (Prix
Laferrière	<i>Jean-Jacques Gautier</i>
2009 <i>Une affaire</i>	<i>de la SACD</i>)
d'État, d'Éric Valette	2006 <i>Ténèbres</i> , de
2011 <i>La Ligne droite</i> ,	Henning Mankell,
de Régis Wargnier	<i>mise en scène de</i>
2012 <i>Les Mouvements</i>	<i>Brigitte Jaques</i>
<i>du bassin</i> , de HPG	2011 <i>L'Amour, la</i>
2013 <i>Cheba Louisa</i> ,	<i>Mort</i> , les <i>Fringues</i> ,
de Françoise	<i>adapté par Nora</i>
Charpiat	<i>Ephron et Delia</i>
THEATRE	<i>Ephron</i> , mis en scène
Rôles	<i>de Danièle Thompson</i>
1997 <i>Richard III</i> , de	<i>Mises en scène</i>
William Shakespeare	2010 <i>Face au para-</i>
1997 <i>Le Cid</i> , de Pierre	<i>dis</i> , de Nathalie
Corneille	<i>Saugéon</i>

Marie-Louise Bischofberger

Fille ou mère de sa mère ?

Lorsque Rachida Brakni qu'elle avait dirigée dans *Le viol de Lucrèce* lui parle de jouer *Sonate d'Automne* avec Françoise Fabian, Marie-Louise Bischofberger décide de mettre en scène la pièce. Cela faisait quelques années qu'elle rêvait de la monter mais sans parvenir à obtenir les droits.

Théâtral magazine : *Sonate d'Automne, c'est un règlement de comptes entre une fille, Eva, et sa mère, Charlotte, qui se retrouvent au bout de sept ans de séparation. Malgré tout, il y a beaucoup d'amour entre elles.*

Marie-Louise Bischofberger : Oui mais comment s'exprime cet amour et qu'est-ce qu'elles en attendent ? Qui est là pour qui : la fille qui devient la mère de sa mère ou la mère qui ne parvient pas à être la mère de sa fille ?

Pourquoi se retrouvent-elles si ce n'est pour essayer de faire la paix ?

Le sous-titre de la *Sonate n°2 pour piano* de Chopin, c'est *Pressentiment de la mort*. La mère vient de perdre son compagnon et la fille son fils. Ces deux morts les réunissent à nouveau. Les sentiments de culpabilité sont profonds face à la mort : qu'est-ce que j'ai réussi à faire dans ma vie avec ma fille, qu'est-ce que je n'ai pas réussi à faire ? La mère prend conscience de ce qu'elle a raté



quand elle demande "touche moi au moins". Mais la fille refuse.

Quel regard portez-vous sur chacune d'elles ?

J'essaie d'être impartiale : il y a des réactions de la mère que je comprends et comme je suis moi-même fille, je sais quels reproches on peut faire à sa mère, combien on peut être douce et retenue jusqu'au moment où on éclate.

Est-ce que le conflit n'est pas simplement un sujet de conversation entre la mère et la fille qui n'ont rien d'autre à partager ?

Souvent on s'enfonce dans les problèmes quand on n'a rien d'autre à se dire. Mais là, elles ont quand même la musique et la fille n'attend que de jouer pour sa mère. Toutes les filles admirent leur mère mais à un moment donné il faut savoir s'en détacher. Or la fille provoque la mère après avoir joué la sonate en lui demandant de lui faire sa critique. C'est une façon de chercher à se diminuer et de retourner à sa blessure originelle de petite fille.

La fille est victime du manque d'amour de sa mère, de son

absence et en même temps de sa présence trop écrasante. Elle-même, est-elle irréprochable ?

A un moment, elle culpabilise sa mère en prétendant que son manque d'amour a aussi aggravé l'état de santé de sa sœur. Or la fille n'a pas pris soin de son propre fils, mort en tombant dans un puits. C'est un accident mais il semblerait qu'elle l'ait laissé courir dans le jardin sans surveillance. Ce qui montre son incapacité à être mère elle aussi. Mais plus que la culpabilité, j'essaie de montrer pourquoi elles ne se comprennent pas. Elles essayent mais à partir d'un certain âge, il est presque trop tard parce que les rôles s'inversent : une fille devient la mère de sa propre mère.

Propos recueillis par HC

■ *Sonate d'Automne, mise en scène de Marie-Louise Bischofberger, avec Françoise Fabian, Rachida Brakni... Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 26/11*

SONATE D'AUTOMNE
au Théâtre de l'Oeuvre



GROS-CÂLIN
au Théâtre de l'Oeuvre



OCCUPE-TOI D'AMÉLIE
au Théâtre 14



SPAMALOT
à Bobino



PHÉNOMÉNAL
au Cirque d'Hiver Bouglione



DIVINA
au théâtre des Variétés



GRACE À  visioscene

**PHOTOGRAPHIEZ
CES FLASH CODES ET VISUALISEZ
LA BANDE-ANNONCE !**



© Bin Palazoni

Au théâtre du Ranelagh, Christelle Reboul interprète avec passion *La Religieuse*. Un texte qu'elle a adapté du roman de Diderot avec sa partenaire Marie-Laurence Tartas et que son compagnon Nicolas Vaude met en scène. Suzanne l'héroïne se bat toute sa vie durant pour sortir du couvent où sa mère l'a placée alors qu'elle était encore adolescente. Ce combat l'oppose à sa mère, à l'église et à elle-même. Trois autorités, maternelle, spirituelle et sensuelle.

Christelle Reboul

Religieusement passionnée

Théâtral magazine : Cela fait trois ans que vous portez *la Religieuse*, d'abord sous la forme de lectures puis maintenant de pièce. Qu'est-ce qui vous plaît autant dans ce texte ?

Christelle Reboul : Beaucoup de choses. C'est un texte sur l'adolescence. Je ne suis plus adolescente bien sûr mais je l'ai été. Et ça parle de l'affirmation de soi face à la mère et de la quête identitaire. C'est aussi un texte sur la foi. J'ai des origines protestantes et ce combat me parle.

Comment avez-vous choisi les passages du roman ?

C'était la première fois que je faisais un travail d'adaptation. On a lu et relu le texte qu'on passait au tamis pour essayer d'en garder l'esprit et en même temps il fallait obtenir un objet théâtral. Alors, on s'est posé la question de ce qu'on avait ressenti de l'œuvre ; et c'était le cauchemar de l'adolescence, le féminin, le voyeurisme, les gênes, la gêne. On a fait je ne sais combien de versions pour obtenir quelque chose de net, de brut. La première image de la mise en scène de Nicolas, c'est moi aplatie sur le sol. Je crois que ça correspond à l'idée qu'on s'est faite de ce roman.

En fait de roman, c'est inspiré d'une histoire vraie...

Celle de Marguerite Delamarre (née en 1717) qui avait intenté un procès pour essayer de se libérer de ses vœux en 1758. Diderot était au courant de cette affaire. En 1760, il a utilisé son histoire pour convaincre

de revenir à Paris son ami le marquis de Croismare qui s'était exilé en Normandie : il a rédigé une lettre adressée au marquis signée de Marguerite Delamarre expliquant qu'elle était sortie du couvent et qu'elle avait besoin d'aide. Le marquis a vraiment cru l'histoire et a répondu : "*Venez chez moi en Normandie, je vous ferai une place, vous vous occuperez de mes enfants*". Dans le roman, Diderot n'a pas gardé le prénom de Marguerite : son héroïne s'appelle Suzanne. Je crois que cela lui a été inspiré par un épisode biblique. Dans les Apocryphes, Suzanne est une femme qui va se baigner dans son jardin et refuse les avances de vieillards qui la surprennent. Mais ils l'accusent de les avoir provoqués.

La musique occupe une place très importante dans le spectacle.

Elle symbolise l'espoir de Suzanne. C'est un texte qui a beaucoup de spiritualité.

Propos recueillis par HC

■ *La Religieuse*, de Diderot, mise en scène de Nicolas Vaude, avec Christelle Reboul, Marie-Laurence Tartas, Frédéric Andrau et Christine Plubeau à la viole de gambe
Théâtre du Ranelagh, 5 rue des Vignes 75016 Paris, 01 42 88 64 44, jusqu'au 28/12

THEATRE RANELAGH
1 rue des vignes Paris 16^e (M) la Muette Direction Catherine Devaley

et la Compagnie Nicolas Vaude
présentent

La Religieuse

Didrot

Avec
Christelle REBOUL
Marie-Laurence TARTAS
Frédéric ANDRAU
Christine PLUBEAU
Viole de Gambe

Mise en scène
Nicolas VAUDE

OFFRE SPÉCIALE

La Place en 1^{ère} Cat. à 20€ au lieu de 35€
dans la limite des places disponibles et sur réservation obligatoire

Jusqu'au 31 Décembre 2013 à 21h

LOC 01.42.88.64.44
www.theatre-ranelagh.com

Télérama

Recherches
à Goussier

Clubs de
Culture

RESA
THEATRE

Magasins Fnac - Carrefour
0892 683 622
à Paris et en France
WWW.FNAC.COM

fnac
.com



SPEDIDAM

les droits des artistes-interprètes

Artistes vous avez des droits !

Lorsque vous participez à un enregistrement sonore ou audiovisuel n'oubliez pas de le déclarer à la SPEDIDAM pour percevoir vos droits.

La SPEDIDAM répartit des droits à plus de **70 000** artistes dont **32 000** sont ses associés et a participé, en 2012, au financement de **1 394** projets culturels (théâtre, concerts, festivals, danse).

L'alliée d'une
vie d'artiste



Société de Perception et de Distribution des Droits des Artistes-Interprètes
SPEDIDAM 16 rue Amélie 75007 PARIS
tél: +33 (0)1 44 18 58 58 - www.spedidam.fr



© DR

Gilles Jobin

Force de contact

En 2012, le chorégraphe Gilles Jobin a passé plus de trois mois au milieu des chercheurs du CERN, ce centre qui abrite à la frontière franco-suisse le plus grand accélérateur de particules du monde, le fameux LHC (Large Hadron Collider) sur une circonférence de 27 kilomètres. De cette résidence, encadrée par les physiciens Michael Doser et Nicolas Chanon est né un spectacle, *Quantum*, du terme latin qui désigne la plus petite particule d'énergie et a donné son nom à la mécanique quantique.

Il le présente à la Cité Internationale dans le cadre du festival New Settings.

Théâtral magazine : Que montre *Quantum* ?

Gilles Jobin : C'est à la fois très abstrait dans la narration et très concret puisque c'est dansé par des humains

qui se frôlent, qui se croisent sans relation les uns avec les autres. Il se trouve que je suis allé à la conférence de fin de résidence d'autres artistes et que j'ai rencontré Julius von Bismarck. Il présentait la pièce qu'il avait réalisée au CERN : quatre lampes en mouvement. Il y avait une évidence à mettre ces deux pièces ensemble. Et on l'a intégrée dans le spectacle.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous lancer dans cette aventure ?

Pour un chorégraphe, les principes de la physique quantique sont très fascinants. Et puis, le LHC est quand même la plus grosse machine jamais construite par l'homme. Il y a plusieurs milliers personnes qui travaillent sur le site, environ 5000 physiciens du monde entier qui sont constamment sur place. Au niveau des compétences et de la recherche, ça vaut des milliards de dollars.

En tant qu'artiste, qu'attendiez-vous de cette résidence ?

Pas grand-chose parce que je ne connaissais rien à la physique quantique. J'ai commencé par rencontrer un certain nombre de scientifiques pour choisir un partenaire d'inspiration, qui m'accompagne au cours de ma résidence. Puis je me suis retrouvé tout seul dans mon bureau. Ça m'intéressait d'être dans cette situation de recherche fondamentale sans être obligé de produire quelque chose de concret. J'ai eu l'idée de travailler sur des générateurs de mouvements.

Qu'appellez-vous "générateurs de mouvements" ?

C'est le fait de donner des instructions suffisamment précises aux danseurs pour qu'ils génèrent du mouvement par eux-mêmes. On pourrait dire que le football est un générateur de mouvement, parce qu'il indique les règles à suivre. Je suis parti de certains principes comme ceux issus des quatre interactions fondamentales qui sont des forces de non-contact. Nous sommes faits de particules qui tiennent ensemble par des forces magnétiques extrêmement puissantes. De sorte que notre corps est principalement composé de vide entre le cœur des atomes et les électrons qui tournent autour ; si on enlevait tout ce vide, on ne serait pas plus grand qu'un grain de riz qui aurait notre poids. Cela a changé l'idée que j'avais de la gravité. Il suffirait que la Terre tourne un peu plus vite pour qu'on soit éjectés à l'extérieur.

Propos recueillis par HC

■ *Quantum*, par Gilles Jobin et Julius Von Bismarck

Théâtre de la Cité Internationale/festival New Settings de la Fondation d'entreprise Hermès

17 bd Jourdan 75014 Paris,
01 43 13 50 50, du 4 au 8/11

Marjolijn van Heemstra

Citoyenne activiste

Femme de théâtre, performeuse, écrivaine, Marjolijn van Heemstra est une figure montante de la scène théâtrale européenne. Elle a notamment conçu un triptyque sur le monde globalisé et l'altérité : *Family'81* en 2011, *Mahâbhârata* en 2012 et *Garry Davis* en 2013. Pour *Family'81*, Marjolijn van Heemstra est partie à la recherche de personnes nées comme elle en 1981 à travers le monde. Et pour *Garry Davis*, elle a mélangé sa propre histoire à celle de ce militant pacifiste décédé cet été à 91 ans et qui se présentait comme le premier citoyen du Monde.

Théâtral magazine : Comment est venue l'idée du premier spectacle *Family'81* ?

Marjolijn van Heemstra : J'explique sur scène la genèse du projet. Il y a 4 ans, un parti très axé sur l'identité nationale a émergé en Hollande. C'était très étrange de devoir se trouver une identité commune juste sur la base de la nationalité. Il a d'autres connections possibles entre les individus, par exemple tous les gens qui sont nés le même jour et qui sont en quelque sorte de la même famille puisque élevés à la même époque. Je suis donc partie la recherche de personnes nées comme moi en 1981 à travers le monde.

Comment cette enquête se traduit-elle sur scène ?

Family'81 est très sobre, c'est juste moi et des écrans sur lesquels apparaissent les personnes que j'ai filmées. Elles regardent le public, je raconte leurs histoires, je leur parle de mon histoire, nous parlons de nos souvenirs communs.

Le 3ème volet du triptyque, *Garry Davis*, est-il plus théâtral ?

Garry Davis était un activiste mais c'était aussi un acteur de comédie musicale et il voulait absolument que cette pièce soit musicale. Il me disait qu'il n'y avait pas de différence entre un activiste et un chanteur de music'hall, tout est théâtre. Garry Davis avait créé en 1948 le mouvement des Citoyens du monde ; à la fin de la pièce je donne des formulaires pour ceux qui veulent un passeport de citoyen du monde.

Quel est le lien entre les 3 spectacles de ce triptyque ?

C'est la question de l'appartenance. A quel monde, à quel pays, à quelle famille appartenons-nous ? D'où vient notre besoin de créer du collectif ? Qu'est-ce qui nous réunit, qu'est-ce qui nous distingue ? Au fil de mon enquête, je suis devenue progressivement activiste.

Comment se traduit cet activisme ?

Nous appartenons tous à une histoire universelle, nous sommes fait de la



même matière que les étoiles et en même temps c'est une échelle trop vaste pour que nous puissions l'appréhender, on a besoin de quelque chose de plus petit et rassurant. Il faut donc agir à tous les niveaux : il faut se sentir rassuré sur son histoire personnelle pour pouvoir agir sur l'histoire universelle. Avec *Family'81*, j'ai réalisé combien c'était difficile de dépasser nos différences, dans *Mahâbhârata* j'ai essayé de les dépasser, et dans *Garry Davis*, je prends une position subjective d'activiste. C'est difficile de vivre selon son idéal mais il faut continuer d'essayer, il n'y a pas d'autre issue.

Propos recueillis par Enric Dausset

Maison des métallos 94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris, 01 47 00 25 20

■ *Family'81*, du 5 au 10/11, rencontre avec l'artiste le 7/11 à l'issue de la représentation

■ *Garry Davis*, du 3 au 8/12, rencontre avec l'artiste le 6/12

JERK

Théâtre de la Bastille - Paris

THE PYRE

Festival Next et en tournée



© Patrick Chhi

Gisèle Vienne

Fantômes

Depuis une dizaine d'années, Gisèle Vienne navigue entre théâtre, danse, et marionnettes selon l'endroit où la mènent les pièces qu'elle monte. De sa collaboration avec l'auteur queercore américain Dennis Cooper, on peut voir en ce moment deux pièces, *Jerk* et *The Pyre*.

Théâtral magazine : *Jerk* est inspiré d'un fait divers réel...

Gisèle Vienne : Dans les années 70. Dean Corll, un tueur en série, a assassiné une vingtaine d'enfants avec l'aide de deux autres adolescents, David Brooks and Wayne Henley. Dennis Cooper en a tiré une

nouvelle en 1992 dans laquelle il imagine que David, toujours en prison, monte devant une classe d'étudiants en psychologie un spectacle de marionnettes pour reconstituer ses crimes. D'habitude je collabore toujours avec Cooper sur des textes originaux. Mais sa nouvelle mettait en scène un marionnettiste et était très facilement adaptable au théâtre.

Le comédien, Jonathan Capdevielle, qui est seul en scène, joue de façon hyperréaliste.

Comme le criminel qui se met en scène n'est pas comédien, je voulais qu'il y ait une espèce de maladresse dans son jeu. Il nous dit d'ailleurs qu'il n'arrive pas à formuler à haute voix certaines choses, mais qu'il les a écrites et il nous les donne à lire. A un moment donné, il n'arrive plus à jouer, il craque, il pleure en public et s'arrête de jouer.

Pour montrer ses crimes, il emploie des marionnettes...

Dans la nouvelle, il y a un castelet et des marionnettes à fil. On a enlevé le castelet et utilisé des marionnettes à gaines, qui étaient historiquement employées dans un registre plutôt subversif ; on faisait dire et faire des choses à la marionnette qu'on ne pouvait pas faire avec les humains. Donc le personnage de David parle lui-même, fait jouer ses marionnettes, et parle aussi à travers elles. Pour cela, Jonathan a appris la technique de la ventriloquie.

The Pyre, une autre pièce de Cooper, est très différente.

Oui parce que l'espace est occupé par une sculpture lumineuse, un couloir de leds, dans laquelle évolue une danseuse, probablement un fantôme. La vision et la perception de ce qui est montré est autant perturbé par la chorégraphie que par les jeux

de lumière et l'environnement sonore. Arrive ensuite dans cette pièce un jeune garçon, qui est le fils de la danseuse. Probablement qu'il retrouve le fantôme de sa mère. Dans la dernière scène, on donne aux spectateurs un livre à lire soit dans les gradins, soit plus tard, soit pas du tout. C'est un roman qu'aurait écrit ce garçon, qui éclaire ce qu'on a pu voir et l'obscurcit tout autant.

Que raconte ce livre ?

Probablement l'histoire d'un garçon dont la mère s'est suicidée très tôt et qui lui a laissé un manque si fort qu'il essaie d'entrer en contact avec son fantôme. C'est l'histoire de Cooper. Il s'est inspiré du suicide d'un homme qu'il a aimé. Cela me fait penser aussi au film *La luna* de Bertolucci. Parce qu'il se développe une relation très intime entre la mère et l'enfant qui devient même incestueuse.

Propos recueillis par HC

■ *Jerk*, de Denis Cooper

6 au 23/11 Théâtre de la Bastille,

01 43 57 42 14

3 et 4/12 Quartz à Brest,

02 98 33 70 70

■ *The Pyre*, de Denis Cooper

20 et 21/11 Festival NEXT, La Rose

des Vents à Villeneuve-d'Ascq,

03 20 61 96 96

26/11 à Bonlieu à Annecy,

04 50 33 44 00

3/12 Automne en Normandie, Le

Cadran à Evreux, 02 32 29 63 00

16 et 17/01 Maillon à Strasbourg,

03 88 27 61 81

30 et 31/01 TNT à Toulouse,

05 34 56 05 05

19 et 20/02 Scène nationale

d'Orléans, 02 38 62 75 30

Les Averages

Ce qu'il y a de remarquable dans le travail d'Ivo van Hove, c'est la sensualité et l'animalité qui se dégagent de ses mises en scène. Son *Antoine et Cléopâtre* avait bouleversé Avignon en 2008, son *Misanthrope* mettait à jour l'irrépressible et impossible désir qui reliait Alceste à Célimène aux Ateliers Berthier en 2012, sa *Lady Macbeth* avouait son amour inconditionnel pour Macbeth à Reims en 2012. Avec *L'Avare* de Molière qu'il présente à Créteil, il s'attache à montrer la fin d'un monde obsédé par l'argent qui dérègle jusqu'aux rapports les plus intimes.

Théâtral magazine : Avez-vous adapté ou transposé le texte de Molière ?

Ivo van Hove : On a gardé le texte original qu'on a traduit en hollandais et on a adapté la fin.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans *L'Avare* ?

Pour moi, les pièces de Molière sont plus intéressantes à traiter comme drames sociaux que comme comédies. Dans le cas de *L'Avare*, ça parle d'une catastrophe, de l'obsession de l'argent qui empoisonne la vie des hommes, de la monnaie qui a une valeur sainte dans notre société. C'est un drame familial, il n'y a pas de mère, seulement un père qui élève seul son fils et sa fille. Et ce père, Harpagon, veut seulement gagner de l'argent pour le donner à ses enfants. Mais plus tard, toujours plus tard, dans le futur. Et les enfants



ne sont pas mieux que le père. Ce sont aussi des avarés, ils veulent gagner beaucoup d'argent. C'est pour ça qu'ils restent à la maison. Ils pourraient s'en aller et avoir une vie personnelle mais ils ne le font pas. Avec *Le Misanthrope*, c'était facile de sensibiliser les gens parce qu'il y avait une très forte tension sexuelle entre Alceste et Célimène. La problématique de *L'Avare* est très différente. Comment allez-vous rendre cette histoire d'argent sexy ?

Il faut venir pour voir à quel point c'est sexy (rires). C'est vrai que c'est une pièce dure qui parle de choses atroces. Mais le père n'est pas seulement un criminel, c'est aussi un homme et un homme très solitaire. C'est pourquoi je l'ai mis dans un grand appartement vide tout blanc avec juste des ordinateurs. C'est son cauchemar ; il n'a pas confiance en son fils, ni en sa fille, ni en ses amis. Il est tout seul dans ce monde. Un pourrait l'illustrer par *Le cri* de Munch dans un appartement vide. Vous voulez dire que votre Harpagon est touchant ?

Oui mais comme moi. Parce qu'il y a

du Harpagon dans chacun de nous. Diriez-vous qu'il est malade du fait de son obsession ?

Non. Harpagon n'est pas malade. C'est un homme presque normal, il n'a pas un caractère particulier. Bien sûr que la pièce exagère son obsession pour l'argent mais il y a beaucoup de gens obsédés par l'argent sinon le monde ne serait pas dans la situation où il se trouve maintenant. Ce n'est pas une particularité pour Harpagon. Mais c'en est une pour notre monde.

Allez-vous monter d'autres pièces de Molière ?

Peut-être *Dom Juan* et *Le malade imaginaire*. Ça parle aussi d'un père avec ses enfants.

Propos recueillis par HC

■ *L'Avare*, de Molière, mise en scène de Ivo van Hove, avec la troupe du Toneelgroep Amsterdam
MAC de Créteil, place Salvadore
Allende 94000 Créteil,
01 45 13 19 19, du 7 au 16/11

LA BONNE ÂME DU SE-TCHOUAN

Odéon Ateliers Berthier - Paris

Jean Bellorini

le défi du Se-Tchouan

Jean Bellorini, 32 ans à peine, n'arrête pas. Après *Tempête sous un crâne*, inspiré des *Misérables* de Victor Hugo, *Paroles gelées*, d'après Rabelais et *Liliom* de Ferenc Molnar, le metteur en scène s'attaque à *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, de Bertolt Brecht. L'histoire de Shen Té, une prostituée qui essaie de changer de vie jouée par pas moins de 18 comédiens. "Le pari était de rester dans cette forme à la fois manichéenne et libre pour le jeu des acteurs âgés de 12 à 80 ans, explique-t-il. Nous ne sommes ni en Chine, ni dans les années 30, mais dans un no man's land d'aujourd'hui, intemporel, délabré et ouvert sur le vide avec un tripporteur. Brecht l'a écrit avec cette intention là. Le Se-Tchouan est une province, une parabole. J'essaie de lui être fidèle, de suivre son fil rouge, de rendre la fable la plus claire possible."

Couvert de prix, dont le Palmarès du Théâtre 2013 pour la mise en scène de *Paroles gelées*, le metteur en scène pourrait prendre de l'assurance, mais c'est tout le contraire. En pleine répétition de *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, il a l'impression de "repartir à zéro"! Il a pourtant déjà 21 ans de scène derrière lui. De son premier spectacle consacré à Edith Piaf, *L'Ombre de la rue* en 2002 au Théâtre de Renard, en passant par Tchekhov (*La Mouette*, 2003), Valère Novarina (*L'Opérette*, d'après *L'Opérette imaginaire*, 2008) et Offenbach (*Barbe Bleue* 2009), il a

démontré plusieurs facettes de son talent.

Le dé clic se produit en classe de 6ème, au lycée Saint-Michel de Picpus, à Paris : en option, Jean Bellorini choisit le théâtre : "A l'époque, je ne me suis pas rendu compte que cette "activité" devenait importante, raconte-t-il. Mes deux parents sont médecins... Tout à coup, il se passait quelque chose d'invisible, j'avais une sensation concrète, la puissance du charisme qu'on éprouve quand on se trouve sur une scène."

De 14 à 18 ans, l'adolescent est membre des Gavroches, une troupe fondée par un professeur de gymnastique et un autre de musique. Elle joue et chante, "à la demande", dans les cafés et les restaurants. "Nous avions fait un spectacle sur les chansons de Paris que nous avons joué 200 fois", se souvient Jean Bellorini. Le bac en poche, il suit les cours à l'école Claude Mathieu où, à son tour, il enseigne le théâtre et le chant. "J'y suis toujours, un peu par intermittence", glisse le garçon dans un sourire.

Très vite, Jean Bellorini abandonne le métier d'acteur. "Je ne pourrais plus jouer, je ne me sens pas acteur", confie ce chef de troupe avec sa simplicité naturelle. En 2001, "comme une évidence", il crée sa compagnie Air de lune avec Marie Ballet. Deux femmes lui mettent le pied à l'étrier, Ariane Mouchkine du Théâtre du Soleil pour



monter une *Mouette tzigane* en 2003, puis *Yerma* de Federico Garcia Lorca en 2004, et Nicole Gauthier, alors directrice du Théâtre de la Cité internationale pour *L'Opérette* de Valère Novarina en 2008.

Jean Bellorini travaille avec le même noyau depuis dix ans, dont Camille de la Guillonnière avec lequel il signe la traduction de *La Bonne Âme du Se-Tchouan*. "Une troupe c'est comme une équipe, observe-t-il. C'est toujours un arrachement de quitter un auteur : on est presque en manque, de la folie de Rabelais, de la logorrhée de Hugo..."

Nathalie Simon

■ *La Bonne Âme du Se-Tchouan*, de Bertolt Brecht, mise en scène de Jean Bellorini, avec Danielle Ajoret, Michalis Boliakis, François Deblock...
Théâtre de l'Odéon, Ateliers Berthier, 14 boulevard Berthier 75017 Paris, 01 44 85 40 40, du 7/11 au 15/12,
Théâtre de la Croix-Rouge, place Joannès Ambre 69004 Lyon, 04 72 07 49 49, du 19/02 au 2/03



Arnaud Meunier

et les Lehman Brothers

Il dirige la comédie de Saint-Etienne depuis janvier 2011. Il n'y monte que des auteurs contemporains. Après François Bégaudeau, auquel il reviendra, il fait découvrir l'Italien Stefano Massini dont la fresque *Chapitres de la chute*, *Saga des Lehman Brothers* est reprise au Rond-Point après la création à Saint-Etienne.

Théâtral Magazine : Quelle est la particularité de ces *Chapitres de la chute* ?

Arnaud Meunier : Stefano Massini imagine ses pièces à vélo et s'arrête pour les écrire ! Je n'avais rien lu de plus passionnant depuis des années, quand j'ai eu le premier chapitre. Et j'ai demandé à l'auteur de continuer pour qu'on monte les trois chapitres à la suite. Cela commence avec l'arrivée des trois frères Lehman qui vont de Bavière en Alabama, en 1844. A partir de leur réussite financière immédiate ils créent un empire financier qui, 160 ans plus tard, s'effondrera en mettant en péril toute une part de l'économie mondiale. C'est un récit où il n'y a pas de noms de personnages. Rien que des tirets avant chaque élément de texte. C'est comme un feuilleton dont la narration se renouvelle. Le premier chapitre est une chronique, le second un tableau de la "success story" et de la chute, le troisième une vision biblique et mythologique.

C'était à vous de définir le nombre et le sexe des acteurs ?

Oui. Il nous a semblé que tous les

acteurs devaient être des hommes. On a pris le parti de trois comédiens dans la première partie, cinq dans la deuxième et six dans la troisième. La première règle est qu'il y a trois acteurs pour les trois frères et un narrateur. Ce texte n'est pas documentaire, même s'il est tout à fait documenté. La petite histoire y construit la grande. Massini synthétise certains auteurs que j'ai travaillés : Vinaver, Paravidino, Hirata. J'ai hâte que Vinaver fasse la connaissance de l'œuvre de son petit frère italien !

Comment dirige-t-on un centre dramatique comme la Comédie de Saint-Etienne ?

Il n'y a pas d'obligation à ce que les artistes dirigent un lieu mais, quand ils le font, ils sont au cœur de leurs responsabilités. La ville est idéale pour moi, une cité populaire, ouvrière, en pleine transformation. Et le théâtre est idéal. Il le sera encore plus quand nous aurons notre nouveau bâtiment en 2016. Quand on arrive, on prend en charge l'héritage en se reposant toutes les questions.

Vos projets ?

Un autre texte de Massini, *Femme non rééducable*, sur Anna Politkovskaïa, avec Anne Alvaro en février. En mai, je monterai à l'Opéra-Comique *Ali-Baba* de Charles Lecoq. La saison prochaine, un autre Bégaudeau après *Le Problème*.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Chapitres de la chute, Saga des Lehman Brothers, de Stefano Massini, mise en scène d'Arnaud Meunier, du 7 au 30/11, Rond-Point 2bis avenue Franklin-Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, 3-4/12 Luxembourg, 10-11/01 La Comédie de Caen, 14/01 Le Forum de Blanc-Mesnil, 17-18/01 Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, 29-30/01 La Comédie de Valence, 5-8/02 Théâtre Dijon Bourgogne, 11-15/02 Lyon Les Célestins, 20-21/02 Théâtre National de Nice*

Publication aux éditions de l'Arche

Elisa Ménez

Jolie poupée

Elle ne s'en cache pas : Elisa Ménez est la fille de Bernard Ménez et chaque fois qu'elle le peut, elle joue avec son père. Père et fille partageaient déjà l'affiche dans *Patate*, *La taupe*, ou *Pauvre France* et se donnent encore la réplique dans *Occupe-toi d'Amélie* au Théâtre 14.

Théâtral magazine : Dans *Occupe-toi d'Amélie*, vous jouez Irène. Quel rôle tient-elle dans l'intrigue ?

Elisa Ménez : C'est la maîtresse de Marcel, qui est contraint par son oncle de se marier pour toucher un héritage. Mais comme Irène est déjà mariée, il se rabat sur une de ses amies, Amélie, qui est une femme légère, voire plus...

En fait, ils n'ont pas l'intention de se marier réellement...

Etienne, l'amant d'Amélie, organise une fausse cérémonie. Sauf que ça ne se passe pas comme prévu et ils se retrouvent mariés pour de vrai mais sans le savoir.

Comment vous êtes-vous retrouvée dans la distribution ?

Moi ? Par mon père ! (rires). Je le dis parce que même si cela n'avait pas été le cas, les gens ne pourraient pas croire autre chose. Surtout quand on me voit sur l'affiche avec mon père. Donc ça n'a aucun crédit de défendre autre chose. Et puis, quel que soit le moyen d'arriver sur scène, je le prends. La vraie histoire, c'est



© DR

qu'Henri Lazarini, le metteur en scène, a réuni une distribution dont fait partie mon père et Cédric Colas qui est un ami avec lequel j'ai eu l'occasion de jouer. Cédric, qui me trouve bonne comédienne, et pas uniquement parce que je suis son amie, a parlé de moi au metteur en scène qui m'a choisie. Sans doute que la proximité de mon père l'a aussi un peu influencé...

C'est votre premier Feydeau, mais pas votre premier boulevard.

J'ai joué beaucoup de comédies. Mais pas seulement. J'ai joué par exemple *Un paysage sur la tombe* et un monologue d'Alan Bennett tiré

de son recueil *Moulin à paroles, La chance de sa vie*. C'est une comédienne qui raconte avec beaucoup de conviction qu'elle est une grande artiste bien qu'elle joue dans les films pornos. Je me sens bien dans le rôle du personnage de la naïve. Mais, je me sens capable d'aller vers d'autres registres. J'adore l'univers de Zabou Breitman par exemple ou de Valérie Lemerrier.

Avez-vous toujours voulu être comédienne ?

Non et d'ailleurs, c'était plutôt une évidence ne pas l'être jusqu'à la terminale. A part jouer le rôle d'une tasse dans *L'enfant et les sortilèges* de Maurice Ravel au théâtre du Châtelet à 11 ans, à l'époque où je faisais des claquettes, je n'avais jamais fait de théâtre. Certainement pour ne pas souffrir de la comparaison avec mon père. Et puis la vie a fait que j'y suis allée quand une troupe de théâtre s'est montée dans mon lycée, et qu'il a fallu remplacer une comédienne. J'ai décidé de me lancer et j'ai adoré ça. Ensuite seulement, j'ai pris des cours.

Avez-vous d'autres projets ?

Il y a une pièce de Carole Fréchette que je veux absolument jouer, c'est *La peau d'Elisa*. J'ai découvert ce texte en me promenant dans la Librairie théâtrale et j'ai été attirée par son titre. Evidemment.

Propos recueillis par HC

■ *Occupe-toi d'Amélie*, de Georges Feydeau, mise en scène d'Henri Lazarini, avec Bernard et Elisa Ménez
Théâtre 14, 20 avenue Marc Sangnier
75014 Paris, 01 45 45 49 77,
du 12/11 au 31/12

Anne Consigny

"Un acte politique"

Dans *Elisabeth ou l'équité*, première pièce du romancier Eric Reinhardt, l'actrice incarne une directrice des ressources humaines dans un monde de libéralisme sauvage où le collectif et l'intime s'entrechoquent.



Dans une enveloppe frêle et délicate, une femme mène son monde d'une main de fer. OPA, rachats, conflits syndicaux, luttes de pouvoir... Elisabeth Basilio, directrice des ressources humaines d'une entreprise internationale se débat dans un monde dur et masculin, entre patronat et syndicats, mensonges éhontés et trahisons. Première pièce du brillant romancier Eric Reinhardt, *Elisabeth ou l'équité* est une tragédie aux accents parfois drôles, où l'entreprise devient lieu de combat, et la scène lieu de parole politique. Sur fond d'ultralibéralisme et de mondialisation débridée, le récit d'une mise à mort sociale et professionnelle, puis d'une renaissance.

Dirigée par Frédéric Fisbach, Elisabeth, c'est elle : Anne Consigny. Actrice rare. Dans tous les sens du terme. Précieuse. Et absente de la scène depuis tout juste dix ans, acca-

parée qu'elle était par le cinéma, la télévision, et surtout "*peu amoureuse*", jusqu'ici, des rôles qu'on lui proposait. Pourtant le théâtre, c'est bien de là qu'elle vient. La petite fille qu'elle est se montre déterminée. Sa grande sœur lui offre *La formation de l'acteur*, bible de Stanislavski, dont elles lisent, ensemble, un chapitre chaque mois. "*A 7 ans, je priais Dieu pour qu'il me fasse comédienne*", se souvient-elle. Deux ans plus tard, son vœu est exaucé : elle joue dans *Le soulier de satin* sous la direction de Jean-Louis Barrault, puis peu avant ses 18 ans dans *La Cerisaie* mise en scène par Peter Brook ! "*Un vieil acteur me disait : en commençant avec Peter Brook tu seras déçue toute ta vie*". Confirmez-vous ? "*Le public des Bouffes du Nord applaudissant, transporté par ce qu'il vient de voir : une intensité rare, c'est vrai !*"

Premier prix au Conservatoire, très

jeune pensionnaire à la Comédie-Française, elle quitte la maison de Molière à 21 ans. Longue période qui voit s'entrechoquer rencontres, galères et jolis rôles. On l'a notamment vue au cinéma chez Arnaud Desplechin, au théâtre chez Bernard Murat ou Patrice Kerbrat.

Bonheur aujourd'hui que ce retour à la scène. "*Cette pièce fut un coup de foudre immédiat. J'ai avec elle le sentiment d'entrer dans les coulisses du monde de l'économie. Et c'est pour ça que je fais ce métier : pour les coulisses*". Elle n'a toujours pas fait le tour de l'héroïne qu'elle incarne. "*La principale question qui me taraude est : quand Elisabeth porte-t-elle un masque et quand est-elle elle-même ?*"

La citoyenne Anne Consigny dit avoir le sentiment de signer là un acte politique. "*Dans le contexte que nous vivons, les êtres sont aux prises avec des systèmes pernicieux, qui abiment. En jouant cette pièce, j'ai l'impression de soutenir François Hollande*".

En février 2014, au Théâtre de l'Atelier, elle partagera l'affiche de *Savannah Bay* de Marguerite Duras avec Emmanuelle Riva, sous la houlette de Didier Bezace. "*Je suis ravie, j'adore la limpidité de ses mises en scène et sa clairvoyance*".

Nedjma Van Egmond

■ *Elisabeth ou l'équité*, d'Eric Reinhardt, mise en scène de Frédéric Fisbach, avec Valérie Blanchon, Anne Consigny, Madalina Constantin, Frédéric Fisbach, D.J. Mendel, Benoît Résillot, Gérard Watkins. Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 12/11 au 8/12

DOM JUANNouvel Olympia - Tours
et tournée**Frédéric Cherboeuf****Dom Juan, entre fascination et répulsion**

Le mémorable interprète de Fadinard dans *Un chapeau de paille d'Italie* retrouve le metteur en scène Gilles Bouillon aux côtés de onze autres comédiens. Il camperà cette fois le mythique séducteur, cruel et ambigu, dans une pièce qui est autant comédie picaresque que récit métaphysique.

Théâtral magazine : De quand date votre première "rencontre" avec Dom Juan ?

Frédéric Cherboeuf : La première fois que je l'ai joué, c'était au lycée. Notre troupe d'amateurs avait créé un spectacle qui s'appelait *Hola, hé, Sganarelle*, un mélange d'extraits de pièces cultes, de *Cyrano de Bergerac* à *L'École des femmes*. Les deux premières phrases de notre pièce étaient "*Dites donc, les artistes, y'a du pain sur la planche !*" mais on n'est jamais allé plus loin (*rires*). J'ai retrouvé Dom Juan au

Conservatoire, où je jouais un homme muet face à une longue tirade d'Elvire. Puis il y a huit ans, sous la direction de Jacques Osinski. On commence à bien se connaître... **Comment l'abordez-vous aujourd'hui ?**

J'ai du le voir jouer une bonne vingtaine de fois, j'essaie d'effacer cela de ma mémoire. La règle d'or, c'est qu'il n'y a pas de mythe *Dom Juan* ! Il faut l'humaniser, l'aborder comme n'importe quel autre personnage, en cherchant la simplicité, même si c'est une pièce complexe, vertigineuse, riche en questionnements. La version définitive de *Dom Juan* n'existe pas : il faut accepter que quelque chose nous échappe... Le théâtre est vivant avec sa part de doute et de fragilité.

Quels sentiments vous inspire ce personnage ambivalent ?

Objectivement, c'est l'un des personnages les plus détestables qui soient : un conquérant et un guerrier, violeur, tueur, menteur, blasphémateur. Les dommages collatéraux qu'il

occasionne sont inexcusables. En même temps c'est un joueur, un homme de théâtre, un grand seigneur. Il est dans l'insurrection et la quête de liberté permanente et suscite à la fois fascination et répulsion.

De Marivaux à Labiche, les personnages que vous interprétez semblent en mouvement permanent...

Oui et c'est de pire en pire ! (*soupires*). La découverte des acteurs allemands a changé ma vision des choses. Ils sont ancrés sur le plateau, face à nous avec un engagement rare. Je mets toujours aussi un grand engagement physique dans mes rôles mais j'essaie de ne pas trop jouer les acrobates, les virtuoses.

Acteur, vous êtes aussi auteur et metteur en scène...

J'ai toujours un livre, un stylo, un papier, au cas où. J'écris, j'imagine des projets. Et je tourne, depuis un an avec un spectacle créé autour de Marcel Duchamp. Il m'est indispensable de créer moi-même à côté des pièces que je joue : cela nourrit mon attitude, ma disponibilité, mon engagement. Disons que cela me permet d'être un peu plus acteur qu'acteur...

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Dom Juan de Molière, mise en scène de Gilles Bouillon. Avec Frédéric Cherboeuf, Jean-Luc Guitton... du 12 au 29/11, Nouvel Olympia CDR de Tours 02 47 64 50 50 du 10 au 21/12, Théâtre Chatillon. Tournée à Antibes, Vernouillet, Neuilly sur Seine... du 16 janvier au 25 avril 2014.*

■ *Marcel Duchamp, Espace Confluences, février, Paris.*

Michel Didym

Savoir et vivre

Le directeur de la Manufacture de Nancy est en colère. Contre l'institution théâtrale, nos gouvernants, la presse et ses collègues. "L'inculture est la chose la mieux partagée parmi les gens qui travaillent autour du théâtre, le personnel culturel broie de la merde à longueur de journée..." Comme Pierre Desproges dont il monte et joue *Savoir-vivre* avec Catherine Matisse, Michel Didym porte un regard cynique sur notre époque.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous plaît dans l'humour de Pierre Desproges ?

Michel Didym : Un jour j'ai trouvé à la librairie de Théâtre Ouvert où il y avait tous les auteurs à la mode un bouquin de Pierre Desproges publié chez Actes Sud papiers. Comme c'est une maison d'édition très sérieuse, je l'ai lu. Et j'ai découvert une langue, un univers, une pensée, une éthique. On sent que Desproges connaissait bien son Proust et son Mallarmé. C'est un grand document littéraire qui a l'élégance d'être teinté d'humour. Or il est souvent traité par les critiques incultes comme un auteur rigolo. Mais pas du tout. Alors je me suis lancé dans une très vaste entreprise de sensibilisation du public sur la qualité littéraire de cet auteur. J'ai déjà monté deux spectacles, le premier étant *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir*, et le deuxième *Chroniques d'une haine ordinaire* avec Dominique Valadié et Christine Murillo. *Savoir-vivre* est le dernier volet.

Qu'est-ce que le savoir-vivre ?

C'est simplement une petite période coincée entre le savoir-naître et le savoir-mourir. Le savoir-naître, il n'y a pas grand-chose à y faire et le savoir-

mourir, on n'en est pas responsable. Donc le seul moment intéressant à analyser, c'est le savoir-vivre.

C'est un texte drôle mais extrêmement violent.

Savoir-vivre ose dire par exemple que les enfants sont des cons, qu'ils savent à peine lire à l'âge du permis de conduire... Ce n'est pas possible de dire ça aujourd'hui. On a tellement peur de faire une blague qui ne plaira pas au Consistoire, au Vatican, à la Mosquée de Paris, ou à la rue de Valois. Mais les spectateurs ne sont pas idiots ; ils sont tout à fait capables de ne pas tout prendre au premier degré.

Il y a aussi beaucoup de références qui datent des années 80.

C'est un moment de l'Histoire. Desproges a écrit au moment où on a aboli la peine de mort, à une époque où vivait encore un certain Georges Marchais, et quand le Parti communiste atteignait 20 % des suffrages. On retrouve les mêmes considérations chez les écrivains grecs. La seule chose qui a changé depuis, c'est qu'on peut envoyer des fax et des mails. Mais les intrigues sont toujours d'actualité.

Propos recueillis par HC



■ *Savoir-vivre*, de Pierre Desproges,

mise en scène et interprétation de Catherine Matisse et Michel Didym

13 au 15/11 Le Volcan au Havre,
02 35 19 10 20

19/11 L'Agora à Boulazac,
05 53 35 59 65

3 au 20/12 Manufacture de Nancy,
03 83 37 42 42

7/02 Salle Jacques Brel à Pantin,
01 49 15 41 70

9/02 Maison de la Culture de Nevers,
03 86 93 09 09

11/02 Théâtre municipal de Romans
sur Isère, 04 75 45 89 80

11 au 13/03 Théâtre de l'Union à
Limoges, 05 55 79 90 00

18 au 28/03 Célestins de Lyon,
04 72 77 40 00

LE SYSTÈME RIBADIER

Vieux-Colombier - Paris



© Christophe Raynaud de Lage

Réunir Laurent Lafitte et Laurent Stocker ? Mission impossible ! Zabou Breitman, metteuse en scène du *Système Ribadier* y parvient, heureusement, mais pour les interviews c'est une autre paire de manches... Tournages de films, tournages de téléfilms, répétitions : ces deux-là, comme une poignée d'autres au Français, sont en mouvement permanent et n'ont pas une nano-seconde à eux. Ils déploient une énergie de tous les diables à mener leurs foisonnants projets, et s'en nourrissent à l'extérieur pour revenir gonflés à bloc à leur port d'attache, la maison de Molière. On attend avec une impatience gourmandise de voir ce que ces deux énergies conjuguées donneront dans un Feydeau, qu'on imagine déjà survolté.

Le Système Ribadier, donc. Lafitte y incarne le rôle-titre. Celui d'un héros qui, pour pouvoir tromper allègrement sa jeune épouse, Angèle, l'hypnotise. Il analyse ainsi son personnage : "J'en ferai un vieux beau très sûr de lui, persuadé d'être séduisant, drôle, tout puissant, un vrai persers narcissique. Bref, un type très recommandable !". Sourire.

Stocker, lui, campe Thommereux,

Laurent Lafitte & Laurent Stocker

Deux Laurent pour un Feydeau

l'amoureux transi d'Angèle qui, de retour d'exil en Batavia, pourrait bien mettre un terme à l'imparable système. "Je lui donnerai un côté décalé, lunaire, à la *Marx Brother*" confie l'acteur.

Chacun des deux entretient une relation forte et de longue date avec l'auteur, génie comique qui termina ses jours dans un asile de fous. Lafitte avait précisément joué une scène de *Ribadier* pour son concours d'entrée au Conservatoire. Un porte-bonheur en quelque sorte. Et Stocker le retrouve pour la quatrième fois, après avoir été notamment Rédillon dans *Le Dindon*. Le premier évoque "le romantisme noir et l'aspect défouloir moral et social de ses pièces". Le second loue "son surréalisme, la mécanique folle des horloges qui s'emballent. Le comique, chez Feydeau vient de la tragédie de situation. Les personnages sont plongés dans des scènes terribles, glissent sur des plaques, se font mal, et le public



© Christophe Raynaud de Lage

en rit. C'est finalement grinçant, et assez méchant".

Y a-t-il un système précis à mettre en œuvre pour jouer Feydeau ? Si tous deux insistent sur la nécessité de respecter scrupuleusement le texte – "Un hi hi hi est très différent d'un ho ho ho", clame Laurent Stocker, ils veulent se garder de clins d'œil appuyés au public. "Si on sort le clignotant 'attention comédie !', ou qu'on veut faire son numéro, c'est le flop assuré ! lâche Laurent Lafitte. La mayonnaise prend quand on est heureux de le jouer, tout simplement. Et puis il faut rester irrévérencieux, ne surtout pas l'intellectualiser, l'embourgeoiser. Ça doit rester absolument antisocial !"

Feydeau, un punk ? On aura tout vu...

Nedjma Van Egmond

■ *Le Système Ribadier*, de Feydeau, mise en scène de Zabou Breitman, avec Martine Chevallier, Christian Blanc, Laurent Stocker, Julie Sicard, Nicolas Lormeau, Laurent Lafitte. Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier 75006 Paris, 01 44 39 87 00, du 13/11 au 5/01

Eugène Durif

Le marginal

Tandis que la grande salle accueille *Pantagruel* vu par Benjamin Lazar, l'Athénée reçoit dans sa petite salle l'écrivain Eugène Durif qui, en compagnie du musicien Pierre-Jules Billon, rend hommage à la langue française en liberté d'avant les classiques, avec ses textes et ceux d'auteurs qu'il aime.

Théâtral Magazine : Vous étiez écrivain et journaliste. Un jour, on vous a vu sur scène, acteur et metteur en scène.

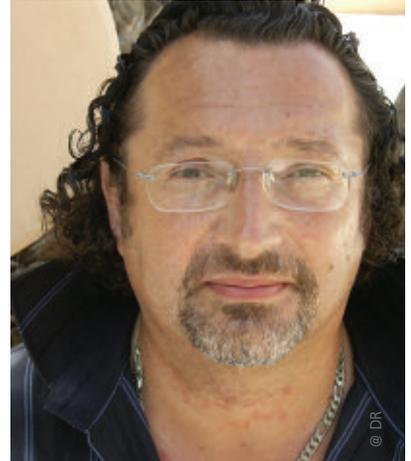
Eugène Durif : A mes débuts j'ai travaillé au *Progrès* de Lyon, puis au *Matin de Paris*. J'ai fait des piges ici ou là. Patrick Pineau a monté ma première pièce, *Le Petit Bois*, et je me suis peu à peu intégré au théâtre. Mais, en compagnie de Catherine Beau, j'ai surtout joué dans les villages. Mon équipe, l'Envers du décor, est basée à Saint-Junien, dans la Haute-Vienne. Je reste un acteur occasionnel. C'est une autre énergie que l'écriture, cela permet d'être avec les autres, de sortir de soi-même. Je suis plus à l'aise dans le style du cabaret, comme l'est *La Faute à Rabelais*. Mais je ne suis pas metteur en scène. Il m'est arrivé d'être co-metteur en scène. Je ne peux pas le faire tout seul. Pour ce nouveau spectacle, c'est une mise en scène de Jean-Louis Hourdin, qui ne se définit pas comme metteur en scène mais comme compagnon !

Comment s'organise ce spectacle-cabaret de *C'est la faute à Rabelais* ?

J'ai toujours aimé Rabelais. J'avais participé à un spectacle d'Anne Torrès sur lui. Céline dit de Rabelais : "*Il a raté son coup*", voulant dire que, sans l'Académie, c'était sa langue qui l'emportait, c'est-à-dire le parlé dans l'écriture. Le spectacle est une promenade dans l'oralité et dans la farce. Il y a du Rabelais, des collages à partir des mots du sexe chez Rabelais, des poèmes de Marot, Villon, des textes de moi. Toutes les chansons que nous attribuons à Rabelais sont de faux Rabelais. C'est déconcertant !

Vous avez été l'un des auteurs les plus joués dans le secteur public. Et, sans cette invitation de l'Athénée après le théâtre des Halles à Avignon, on ne vous verrait plus guère.

J'ai vingt pièces publiées, mais on ne m'édite plus. Je crois que je me suis marginalisé en polémiquant sur le peu de place qu'a l'écriture contem-



poraine. Mais je n'ai pas d'amer-tume. Je continue en travaillant à des choses qui ont un sens pour moi. **Que ferez-vous après le passage à l'Athénée ?**

La Faute à Rabelais est un spectacle beaucoup demandé, nous le jouons en tournée. J'ai écrit une pièce sur les agricultrices, *Le Plancher des vaches*. Avec Jean-Louis Hourdin, j'ai un projet qui devrait s'appeler *Le Cercle des utopistes anonymes*. J'ai écrit une pièce pour les enfants sur Pinocchio, vu comme un enfant perdu entre plusieurs mondes.

Propos recueillis par Gilles Costaz

■ *C'est la Faute à Rabelais, de et avec Eugène Durif, mise en scène de Jean-Louis Hourdin.*

Athénée Louis-Jouvet, 4 square de l'Opéra 75009 Paris, 01 53 05 19 19, du 14 au 30/11

Mathilde Monnier

Danse avec les dessins

Lorsqu'on présente la chorégraphe Mathilde Monnier à François Olislaeger, le dessinateur lui demande si elle peut le faire danser. "Si tu aimes autant la danse, tu n'as qu'à venir voir les répétitions". Il vient, s'accroche. Ensemble ils écrivent une bande dessinée, *Mathilde danser après tout*. Trois ans passent et Mathilde finit par monter un spectacle avec des danseurs amateurs, dans lequel François ne danse pas mais... dessine.

Théâtral magazine : De quoi est constitué le spectacle ?

Mathilde Monnier : Il y a beaucoup de textes. Ce sont les danseurs qui racontent ce qui les a amenés à faire de la danse en amateur. Je leur demande de me raconter un événement personnel dont ils se souviennent et qu'ils soient capables de restituer sur un plateau. De sorte qu'ils disent leur propre texte. Toutes ces voix constituent une mémoire commune, dans laquelle les spectateurs peuvent aussi se retrouver. Le spectacle doit leur remémorer leur propre expérience d'amateurs de danse.

Est-ce compliqué de travailler avec des danseurs amateurs ?

Ce n'est pas plus compliqué qu'avec des professionnels, mais je travaille sur des paramètres plus sensibles. Il faut instaurer une relation de confiance pour qu'ils se sentent en sécurité sur le plateau, qu'ils n'aient pas peur que je les trahisse et qu'ils soient en accord avec ce qu'ils disent.

Comment les avez-vous choisis ?

J'ai fait une audition pour chaque ville où on joue ; on a eu énormément de demandes surtout à Paris.

François Olislaeger participe à travers ses dessins. Dessine-t-il en

direct ?

A Paris, il est en direct sur le plateau. Il réagit aux histoires qu'il entend mais sans les illustrer. C'est assez simple dans la forme. On essaie de ne pas écraser les acteurs en leur laissant des pages blanches ; il ne faut pas saturer l'espace. Parfois il dessine juste un projecteur qui vient éclairer l'acteur qui parle.

Qu'est-ce que le dessin apporte au spectacle ?

J'aime la fragilité que le trait amène. Et puis, ça permet d'accentuer une posture, de mieux voir la danse, de comprendre l'espace. Je crois que le dessin est un sacré médium pour la danse. On pourrait créer des partitions avec le travail de François. Quand je prépare mes spectacles, je dessine aussi, très mal, parce que j'ai besoin de spacialiser les corps.

Le titre du spectacle, *Qu'est-ce qui nous arrive ?!?* est une phrase empruntée à Julian Beck, le fondateur du Living théâtre.

C'est un texte de *La vie dans le théâtre* de Julian Beck qui date de 1972 et pose des questions sur notre rapport au théâtre qu'on se pose tout le temps. C'est Stanislas Nordey qui m'en avait parlé il y a des années parce qu'il l'avait mis en scène avec les élèves du Conservatoire de Rennes. Je l'avais toujours gardé en tête en me disant que c'était un texte fait pour des amateurs parce que les questions s'adressent au public.

Propos recueillis par HC

■ *Qu'est-ce qui nous arrive ?!?*

Par Mathilde Monnier et François Olislaeger. Théâtre de la Cité Internationale / festival New Settings de la Fondation d'entreprise Hermès, 17 bd Jourdan 75014 Paris, 01 43 13 50 50, du 14 au 17/11



Marius Von Mayenburg est auteur et associé à la prestigieuse Schaubühne de Berlin où il collabore avec son directeur Thomas Ostermeier comme dramaturge et traducteur. Quand Frédéric Béliet-Garcia lit sa dernière pièce, *Perplexe*, créée en 2010 à Berlin, il découvre une comédie absurde dont l'atmosphère trouble évoque les films de Lynch....

Théâtral-magazine : Y a-t-il une intrigue dans *Perplexe* ?

Frédéric Béliet-Garcia : Pour résumer, il y a un couple qui rentre de vacances et s'installe dans son appartement. Et puis il y a des indices de bizarreries ; ils ne reconnaissent pas une plante. Arrive un autre couple qui dit bonjour, et parle de certains éléments au possessif. Ils n'ont pas payé l'électricité ni arrosé les plantes. L'homme du deuxième couple va prendre une douche dont il ressort nu en racontant qu'il vient d'avoir une révélation... Progressivement, on se rend compte que ça commence à se décaler, les rapports de chaque personnage avec les autres glissent sans cesse.

Est-ce difficile à suivre ?...

C'est un jeu avec les spectateurs qui doivent deviner qui joue quoi. Il y a un dialogue continu durant toute la pièce, tandis que les acteurs changent de personnages tout le temps, comme si les scénarii s'enchevêtraient. Le but est que le spectateur se demande d'abord si c'est une pièce policière, puis s'il y a quelque chose à comprendre, ou si ce n'est pas qu'une comédie... Si la pièce est réussie, elle doit laisser une impression générale de perplexité. Le projet de l'auteur, Marius von Mayenburg,



Frédéric Béliet-Garcia

Glissements

c'est de créer une pièce où on cherche un sens qui à la fin s'avère ne pas être là, comme dans les films de Lynch. Il y a une espèce de jeu très virtuose ; on passe d'une situation à une autre sans même s'en être aperçu.

Il y a une partition pour les metteurs en scène et surtout pour les acteurs. Le cauchemar de tout acteur, c'est d'entrer sur un plateau où ses partenaires jouent une pièce qu'il ne connaît pas. Eh bien, il faut jouer la pièce de Mayenburg toujours dans cet état-là.

Peut-on dire que c'est une pièce sur le théâtre ?

À la toute fin, il y a une référence au théâtre dans le théâtre. Tout d'un coup les acteurs se rendent compte qu'ils sont des acteurs et qu'il n'y a pas de metteur en scène parce qu'il est parti au restaurant. Les enchaînements ne sont pas des enchaînements de causalité. Il y a une sorte de dérèglement un peu imaginaire des choses.

Y a-t-il un message au-delà de la perplexité ?

Plus qu'un message, c'est une vision de la société contemporaine, du caractère un peu inintelligible de notre rapport au monde ; il essaie de restituer la manière dont on vit le monde en créant une forme singulière. On trouve aussi des réflexions empruntées à Nietzsche, Darwin et Platon avec le mythe de la caverne qu'il contredit. Il y a aussi quelque chose de Kafka, dans cette perte de repères. Je dirais que le message est dans la forme.

Propos recueillis par HC

■ *Perplexe*, de Marius von Mayenburg
du 14 au 30/11 Nouveau Théâtre
d'Angers, 17 rue de la Tannerie 49100
Angers, 02 44 01 22 44
du 4/12 au 5/01 Théâtre du Rond-
Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt
75008 Paris, 01 44 95 98 21



■ *Gros-Câlin*, de Romain Gary (Emile Ajar), adaptation de Thierry Fortineau, mise en scène de Bérangère Bonvoisin, avec Jean-Quentin Châtelain
Théâtre de l'Oeuvre, 55 rue de Clichy 75009 Paris, 01 44 53 88 88, à partir du 15/11

Jean-Quentin Châtelain

m u t a n t

Sur l'affiche, un serpent se pelotonne dans les replis de son corps, sa petite tête pointant timidement... Michel Cousin, le héros du roman de Romain Gary, qui l'a écrit sous le pseudonyme d'Emile Ajar, surnomme le python Gros-Câlin. Car ce reptile a la particularité de le serrer très fort quand il rentre du bureau, le comblant ainsi faussement d'amour. C'est Jean-Quentin Châtelain qui prête sa troublante personnalité à ce personnage.

Théâtral magazine : La pièce reprend-elle tout le roman de Romain Gary ?

Jean-Quentin Châtelain : On a repris l'adaptation qu'en avait faite Thierry Fortineau et qu'il avait interprétée avec succès puisqu'il avait reçu le Molière du Comédien en 2003 pour ce rôle. Mais on a beaucoup taillé dans cette jungle et on a essentiellement gardé la relation de Michel Cousin avec son python et son histoire d'amour imaginaire avec la secrétaire, Irénée Dreyfus.

Que dire de Michel Cousin, ce statisticien très introverti ?

C'est un homme solitaire, angoissé et qui a beaucoup d'imagination. Il se méprend complètement sur la relation qu'il a avec Irénée Dreyfus. Elle ne lui accorde que très peu d'intérêt mais il est persuadé qu'elle lui fait des avances et que c'est le grand amour. C'est un doux rêveur qui se prend un gros râteau (*rires*).

Il a très bien identifié son besoin d'amour et pour le compenser, il s'achète un python à qui il demande de le serrer tous les soirs.

Il a besoin d'une étreinte. C'est aussi prétexte à beaucoup de jeux de mots.

Quand le serpent se transforme, il mue. Or Romain Gary fait lui-même une mue quand il se travestit en un autre écrivain sous le pseudonyme d'Emile Ajar. C'est un peu ce qui arrive à Michel Cousin qui recherche la clandestinité et essaie de se fondre dans la masse. Il existe d'autres personnages comme ça dans la littérature. *Bartleby* de Melville fait le portrait d'un petit employé de bureau dont la phrase principale est "*je préférerais ne pas*", qui refuse les grands emplois et finit par disparaître au fond des bureaux.

La particularité du serpent c'est de faire peur. Et pourtant il s'appelle Gros-Câlin.

Oui parce qu'il est méconnu (*rires*). Comme dit Romain Gary "*on ne sait pas assez que la faiblesse est une force extraordinaire et qu'il est très difficile de lui résister*". Mais ça correspondait aussi à ce qu'était Gary ; un homme qui pouvait passer à l'époque pour un métèque et souffrir du racisme.

Vous êtes seul en scène pour jouer Michel Cousin et aussi le python... ?

Je joue les deux. On essaie de développer des attitudes un peu animales.

Propos recueillis par HC

Jean-Paul Delore

Afrique du Sud

Jean-Paul Delore reprend à la Maison des Métallos *Ster City*, un spectacle conférence humoristique sur l'Histoire de l'Afrique du Sud, qu'il avait créé il y a deux ans au studio-théâtre de Vitry.

Théâtral Magazine : Que signifie le titre, *Ster City* ?

Jean-Paul Delore : Ça vient de *Ster*, qui veut dire *l'étoile* en afrikaans, la langue germanique parlée en Afrique du Sud qui ressemble au néerlandais, au flamand. C'est aussi un multiplexe construit pendant l'Apartheid dans les années 60 en plein centre de Johannesburg dans lequel on avait travaillé et qui est devenu une sorte d'immense squat. Mais il n'y a pas vraiment de rapport entre ce titre et le contenu du spectacle.

Que raconte le spectacle ?

C'est une divagation autour de l'histoire de l'Afrique du Sud. Le livret du spectacle est constitué à partir de fragments d'Histoire qui remonte jusqu'à 4 millions d'années avec les premiers hominidés retrouvés en Afrique du Sud, mais aussi de fragments des histoires personnelles des deux comédiens. Ça fait des allers-retours entre la modernité et l'Histoire. On cite des faits historiques incontournables et très importants qui ont façonné le pays, comme la révolution industrielle, le capitalisme, la découverte de l'or et la ruée qui a suivi. On parle de l'Apartheid bien sûr, mais on ne peut pas résumer l'histoire de l'Afrique du Sud à l'Apartheid puisque ça couvre

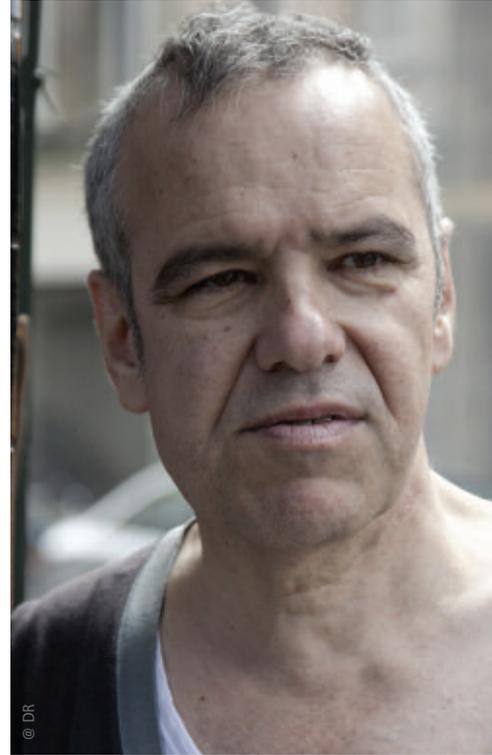
50 ans seulement. C'est drôle, avec une espèce de ton moqueur sous-jacent. Comme je ne connaissais pas grand-chose à ce continent, je me suis astreint à me le représenter à partir d'une liste de clichés comme les grands animaux, le sport, Mandela et l'Apartheid mais aussi les guerres, les Zoulous, ou les hommes préhistoriques.

Qui sont les deux acteurs, Lindiwe Matshikiza, Nicolas Welch ?

Ils pourraient presque être frère et sœur. C'est un peu comme un duo de clowns. Je les ai choisis parce qu'ils incarnent quelque chose d'assez emblématique de l'Afrique du Sud d'aujourd'hui. Ils sont jeunes comme la population de là-bas. Lui est blanc et parle aussi bien sinon mieux Zoulou que l'anglais. Il est comédien, rappeur, musicien et linguiste. Elle est noire, née à Londres pendant l'exil de ses parents issue d'une famille de compositeurs et d'acteurs très célèbres en Afrique du Sud. Elle joue d'ailleurs la fille de Mandela dans le film qui sort sur Mandela.

Ça se présente comme une fausse conférence historique.

Ça permet de raconter l'histoire d'un pays en 1 heure. On a aussi pas mal recours à l'image et à la vidéo. Mais ce sont les comédiens qui jouent



eux-mêmes des personnages médiatisés de façon un peu caricaturale. On voit par exemple des extraits où ils sont déguisés en chercheurs d'or. On est très loin d'une conférence sérieuse. Et puis l'autre élément très important, c'est Dominique Lentin avec qui je travaille régulièrement. Il a fait tout un travail de bruiteur un peu comme à l'époque du cinéma muet et compose en direct aussi à partir de boucles qu'il a préparées.

Propos recueillis par HC

■ *Ster City*, texte et mise en scène de Jean-Paul Delore, avec Lindiwe Matshikiza, Nicolas Welch et Dominique Lentin

Maison des Métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris, 01 47 00 25 20, 27/11 au 8/12

Mots, gestes et vidéo

Luca de Fusco

Il dirige à la fois le Teatro Stabile de Naples et le Festival Napoli Teatro, où il a invité Arias, Konchalovski, Brook, Martinelli... Paris va pouvoir découvrir le style personnel de Luca de Fusco avec une *Antigone* de Valeria Parrella, un style qu'il dit lui-même très peu napolitain.

Théâtral Magazine : Comment est née cette nouvelle version d'*Antigone* ?

Luca de Fusco : C'est une pièce dont nous avons passé commande à Valeria Parrella, donc créée dans notre mise en scène. Je crois que le théâtre public sert aussi à expérimenter de nouvelles possibilités pour la dramaturgie d'aujourd'hui.

Quelle est son originalité ?

Le texte est radicalement moderne, non seulement par l'évidence de son récit qui déplace le thème de la sépulture vers celui de l'euthanasie, mais par son langage tranchant, dit par des personnages qui profèrent plus qu'ils ne parlent entre eux. Ces caractéristiques du texte m'ont poussé à poursuivre mon travail de contamination entre théâtre et vidéo. Il me semble que les personnages de Valeria Parrella ne sont pas des personnes mais des fantômes, des éclats de mythe, des fragments philosophiques et qu'ils devaient être saisis dans l'obscurité, valorisés par les premiers plans, transformés en grands fantômes.

Quel type d'actrice est l'interprète du rôle-titre, Gaia Aprea ?

Gaia Aprea est mon actrice de référence, avec qui j'ai déjà une longue route commune commencée en juillet 2000. C'est une actrice au jeu simple et conceptuel. Elle m'a communiqué une grande passion pour la

musique, qui nous a amenés à travailler régulièrement avec le compositeur israélien Ran Bagno, qui écrit pour nous des partitions pour voix et orchestre. Parallèlement, j'ai transmis à Gaia ma passion pour le cinéma qui nous a conduits à ce style de théâtre/vidéo. Bien que nous soyons napolitains tous les deux, nous avons développé un style très éloigné des traditions théâtrales de Naples.

Depuis quand faites-vous intervenir la vidéo ?

Sur cette ligne-là, j'ai dirigé trois spectacles : *Vêtir ceux qui sont nus* où je reliais le discours de Pirandello au commentaire journalistique de la douleur à la télévision, cette *Antigone*, puis, au mois de juin, *Antoine et Cléopâtre* où la contamination théâtre et cinéma atteint des niveaux hyperboliques et surréels. C'est pour moi un retour aux origines : j'ai commencé dans les années 70 dans le courant du "théâtre image" qui se référait à Bob Wilson.

Où en est votre Napoli Teatro Festival ?

En quelques années, il est devenu le plus grand festival italien de théâtre. Et la synergie entre le Teatro Stabile et le festival permet une politique européenne, dont la venue d'*Antigone* à Paris est le meilleur exemple.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Antigone*, de Valeria Parrella, mise en scène de Luca de Fusco. Théâtre de Chaillot, 1 place du Trocadéro 75116 Paris, 01 53 65 30 00, du 27 au 29/11

Antigone

Mise en scène de Luca De Fusco
Texte de Valeria Parrella
27 au 29 novembre 2013

www.theatre-chailot.fr

Photo Fabio Donato

DANSE - THÉÂTRE - MUSIQUE(S) - PERFORMANCE
63 SPECTACLES | 53 COMPAGNIES | 11 CRÉATIONS

16^e ART DAN THE

16^e FESTIVAL ARTDANTHÉ
24 JAN > 5 AVRIL 2014

JANVIER RICCI / FORTE (ITALIE) • CHLOÉ FABRE • CLÉMENT THIRION (BELGIQUE) • LOÏC TOUZÉ • T.R.A.S.H. (PAYS-BAS) • ANNABELLE CHAMBON & CÉDRIC CHARRON - FÉVRIER THOMAS BOUVET • HERMAN DIEPHUIS • DAVID FARJON & ZOUMANA MEÏTE • JULIE DELIQUET / COLLECTIF IN VITRO • JEAN-PHILIPPE ALBIZZATI • RAPHAËLLE DELAUNAY • AUDE LACHAISE • FLORENT HAMON & BORIS GIBÉ • JEAN-PIERRE BARO • MIRABELLE ROUSSEAU & SARAH CHAUMETTE • IVANA MÜLLER • MARLENE MONTEIRO FREITAS (PORTUGAL) • TAL BEIT HALACHMI • ELISE SIMONET • LOÏC TOUZÉ • FLORENCE MINDER (BELGIQUE) • FANNY DE CHAILLÉ & BEAU CATCHEUR • DEMIMONDE: ANDRESA SOARES / ANTÔNIO PEDRO LOPES / GUILHERME GARRIDO / LÍGIA SOARES / MÁRCIA LANÇA / NUNO LUCAS / VÂNIA ROVISCO (PORTUGAL) - MARS LOÏC TOUZÉ • FABRICE LAMBERT • FESTIVAL JT14 : LENA PAUGAM / JEAN-PHILIPPE ALBIZZATI / AMINE ADJINA • LIZ SANTORO (U.S.A.) • EMMANUEL EGGERMONT • MARTA IZQUIERDO MUNOZ & SAMUEL PAJAND • MYLÈNE BENOIT • JEAN-CHRISTOPHE MEURISSE / THOMAS DE POURQUERY • CHRISTIAN & FRANÇOIS BEN AÏM • THOMAS BOUVET • VIDAL BINI & GUILLAUME MARIE • JOANNE LEIGHTON • PAMINA DE COULON / KEVIN TRAPPENIERS (BELGIQUE) • SALVATORE CALCAGNO (BELGIQUE) • WAGNER SCHWARTZ (BRÉSIL) • GUILAUME PERRET & THE ELECTRIC EPIC • RÉMY YADAN • ÉRIC ARNAL BURTSCHY • LAËTTITIA DOSCH (SUISSE) • THOMAS FERRAND - AVRIL CHRISTINE PIGNET • JOSSELINE CARRÉ / MÉDÉRIC COLLIGNON & YVAN ROBILLIARD • GAËL DEPAUW • CLAUDIO TOLCACHIR (ARGENTINE) • MATTHIEU HOCQUEMILLER.

HORS SAISON, LE RENDEZ-VOUS DANSE D'ARCADI • CARTE BLANCHE À DEMIMONDE (PORTUGAL) • TEMPS FORT L'L (BELGIQUE) • REVUE VOLAILLES • ARTDANTHÉ(S) MONTRÉAL (QUÉBEC) / TILBURG (PAYS-BAS) • DJ SET • CONCERTS • CINÉMA

12, Rue Sadi-Carnot
92170 Vanves - M^o Ligne 13
(Malakoff-Plateau De Vanves)
Bus 58, 189, 126

www.theatre-vanves.fr

01 41 33 92 91

Design graphique : beaùtik - www.beaùtik.com



En partenariat avec :

theRockUpriables

Liberation



Paris-France



haut-de-senue



FRANCE

à partir du
28
Nov.

GAÏA GLOBAL CIRCUS

Comédie de Reims / Reims Scènes d'Europe

Ludovic Lagarde

L'ère de l'Anthropocène



@ Guillaume Cellert

Cela fait deux ans que Ludovic Lagarde prépare cette édition des Scènes d'Europe à Reims. La programmation du festival tourne autour des questions environnementales et de l'action de l'homme sur la planète avec la caution du sociologue et anthropologue Bruno Latour rencontré au moment de la création d'*Un Mage en été*.

Théâtral Magazine : Bruno Latour est le grand témoin du festival. Quel est son rôle ?

Ludovic Lagarde : Il s'interroge sur la nouvelle place de l'Homme sur la planète. On a longtemps pensé que

c'était son espace. Maintenant qu'il a agi sur elle, il est devenu l'espèce prédominante et on est entré dans une nouvelle ère, l'Anthropocène, où les choses se détraquent. Et il va falloir qu'il change son rapport à son propre environnement. On part de cette question là. Et Bruno Latour est très intéressé par les réponses que l'art apporte.

Justement, il dit qu'"il faut mettre en scène, mettre en scène, mettre en scène". En quoi le théâtre serait-il une solution ?

Parce que ça peut aider à prendre conscience de la nouvelle place de l'Homme. Si on regarde une grande oeuvre comme celle d'Anselm Kiefer qui est monumentale, on a des références. On connaît. Mais ça n'a plus d'effet. Aujourd'hui, les gens ne bougent pas devant les images des glaciers qui fondent et des incendies géants. De la même manière qu'ils n'arrêtent pas de fumer même en voyant des poumons cramés sur leurs paquets de cigarettes. Notre rôle est de tisser un nouveau système de références pour aider à des prises de conscience nouvelles. Il faut imaginer des oeuvres qui prennent en compte notre époque et les nouvelles questions qui se posent. Dans un film comme *Melancholia* de Lars von Trier, quand le noir se fait, que ça annonce la fin du film et en même temps la fin du monde, on éprouve une émotion. Et cette émotion produit en nous de nouvelles

prises de conscience et des nouveaux positionnements. C'est le pari de Bruno.

Il présente lui-même un spectacle, *Global Gaïa Circus*.

C'est un vrai spectacle dans une forme documentaire. Il tourne les choses un peu en dérision, il attaque des clichés. C'est drôle et très documenté. Il y a des propositions très différentes. Comme le spectacle d'Emilie Rousset sur le projet *Mars 500* ou la mise en scène que Thomas Ostermeier a faite d'*Un ennemi du peuple*. Cette histoire d'eaux polluées intéresse tout le monde.

Cette édition a un contenu politique très important. Qu'en attendez-vous ?

C'est vrai qu'il y a un fond éminemment politique. On espère des discussions, des retours, des prises de conscience pour le public, pour les artistes, pour les équipes du festival.

Propos recueillis par HC

■ *Gaïa Global Circus*

Conception de Bruno Latour, texte de Pierre Daubigny, mise en scène de Frédérique Aït-Touati et Chloé Latour
Comédie de Reims, 3 Chaussée Bocquaine 51100 Reims, 30/11 à 15h et 21h, 1er/12 à 17h

■ *Reims Scènes d'Europe*, 03 26 48 66 95, du 28/11 au 14/12



DANSE

MUSIQUE

THEATRE

REIMS SCENES D'EUROPE

FESTIVAL DU 28 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2013



ART CONTEMPORAIN

JEUNE PUBLIC

Photos Jean-Luc Guéhen



03 26 35 61 12
LA GALERIE DE CULTURE
www.scenesdeurope.eu



MARS-WATCHERS

Comédie de Reims
Reims Scènes d'Europe



Emilie Rousset

De la petitesse de l'Homme

Du 31 mars au 14 juillet 2009, 6 hommes âgés de 28 à 40 ans participent au projet *Mars 120*, en s'enfermant dans des modules pendant 105 jours. Du 3 juin 2010 au 4 novembre 2011, 6 hommes âgés de 26 à 37 ans participent au projet *Mars 500* en s'enfermant dans les mêmes conditions pendant 520 jours. Ces deux expériences menées conjointement par l'Institut des problèmes bio-médicaux (IBMP) de l'Académie des sciences de Russie, l'Agence spatiale européenne (ESA) et l'Agence spatiale fédérale russe (Roscosmos) visaient à tester le comportement d'un équipage placé dans les conditions d'un voyage aller-retour vers la planète Mars. *Mars-Watchers* d'Emilie Rousset est directement inspiré de *Mars 500*.

Théâtral magazine : Comment avez-vous eu l'idée de théâtraliser ce voyage imaginaire et immobile ?

Emilie Rousset : Je travaille régulièrement avec Anne Kawala qui est auteure. En allant interviewer des scientifiques, on nous a parlé de cette expérience et ça m'a interpellée.

En avez-vous fait un spectacle documentaire ?

Non. L'idée était de refabriquer une fiction à partir de ça. Donc on a rencontré et interviewé des scientifiques et Romain Charles, le seul français de l'équipe de *Mars 500*. On a aussi retrouvé les tweets qu'échangeaient les gens de *Mars 500* dans la navette. Puis, on est allé voir du côté de la science-fiction. Au-delà de la question de la faisabilité d'un voyage vers Mars, il y a avait celle de la communication avec une autre espèce. Donc, il nous fallait un extraterrestre. Enfin, comme je n'étais pas d'accord avec le fait que ce soit 6

hommes qui aient été retenus pour faire l'expérience, sous prétexte qu'il y aurait des problèmes s'il y avait eu des femmes, j'ai constitué un groupe de filles pour le spectacle.

Avec un faux voyage sur Mars, on s'attend à une scénographie bourrée d'effets spéciaux...

Il n'y en a pas. Le décor, c'est de la 2D et du dessin et notre extraterrestre ressemble à une grosse chenille en mousse pleine de piquants. On n'est pas porteur d'un discours scientifique même si on lance des pistes de réflexion. On a fait un spectacle plus ludique et surréaliste que magique.

Un ingénieur néerlandais a lancé cette année un appel à candidature pour recruter des volontaires en vue d'un voyage sans retour vers Mars en 2023. Il s'agit du projet *Mars One*. Seriez-vous prête à partir ?

(Rires). Je ne crois pas. C'est tellement de l'ordre du fantasme que je

ne me pose pas la question concrètement. Et puis aucun scientifique ne peut aujourd'hui affirmer qu'on est capable de vivre hors de notre milieu. Par contre, j'adorerais voir la Terre, vivre une vraie expérience d'apesanteur. En fait, j'aimerais bien mettre les pieds dans l'Univers. Quand on demande aux gens qui l'ont fait de parler de cette expérience, ils ne trouvent pas de mots, sauf à dire que c'est super, ou que c'est fantastique. Sans doute parce que ce n'est pas notre milieu et qu'on ne sait pas l'appréhender. Ça en dit long sur la petitesse de l'Homme...

Propos recueillis par HC

■ *Mars-Watchers*, d'Emilie Rousset
Comédie de Reims, 3 Chaussée
Bocquaine 51100 Reims,
03 26 48 66 95,
du 10 au 12/12

Pierre Meunier

Le système du désir

Après *Sexamor* qu'il jouait avec Nadège Prugnard, Pierre Meunier poursuit seul son exploration du désir, dans une rêverie à voix haute. Un seul en scène où la démonstration poétique passe par des correspondances avec la matière. Cette fois, il s'inspire d'un système électrique pour figurer l'intensité de l'amour, la bobine de Ruhmkorff, une invention qui date de 1850.

Théâtral magazine : Pouvez-vous expliquer le principe de la Bobine de Ruhmkorff ?

Pierre Meunier : On part d'un petit courant minable de l'ordre de 6 volts qui passe à travers un bobinage de fil en cuivre très fin, et atteint 60.000 volts à la

sortie. Comme on obtient 10.000 volts par centimètre, l'écart entre les deux électrodes de la bobine est de 6 cen-

timètres. Historiquement, cela a servi à mettre au point des traitements par électrochocs dans les hôpitaux psychiatriques, à déclencher des tirs de mines à distance ou à allumer les bougies des voitures.

Et pour vous, qu'est-ce que cela représente ?

Pour moi, cela a fortement à voir avec le désir, avec l'irruption d'une intensité très forte dans une platitude existentielle. C'est un prétexte pour parler de la sexualité, de cette forme d'animalité qu'on se permet de retrouver dans ces moments, et dont par ailleurs on se tient le plus loin possible.

Quels matériaux utilisez-vous pour

représenter ce désir intense ?

C'est une espèce d'atelier d'électricien physique et sexuel. Mais je veille à ce que les histoires que je raconte aient le pouvoir de donner à rêver. Je commence par des pavés d'argile que je lance en l'air pour

constater qu'en fait il y a une attraction légitime entre le haut et le bas, une soif flagrante de contact et qui se conclut par une

forme d'épousailles : quand vous faites tomber un bloc d'argile sur un autre, chacun des deux renonce à ce qu'il était avant pour se conformer à l'endroit où ça cède.

Est-ce qu'il y a des matériaux qui répondent mieux que d'autres ?

Le fer sous tension répond bien. La nudité aussi ; c'est évident, les fils conducteurs étant souvent dénudés. Il y a aussi de la terre que je modèle et beaucoup de mots.

Vous êtes seul en scène. Pourquoi seul ?

Ça permet une rêverie. Dans le domaine du désir, on est quand même souvent seul à rêver, à mouliner. Les angles d'attaque sont très



@ théâtral magazine

divers et parfois contradictoires entre une apparente facilité avec laquelle les choses pourraient se passer et une insatisfaction chronique. Et puis dans le rapport frontal propre au théâtre, il y a quelque chose de très physique, d'organique, qu'il est bon de revisiter. A un moment, je raconte l'histoire d'un type qui est très surpris de voir le plaisir que prend sa femme à être sodomisée "moi aussi, j'ai un cul, j'ai un trou et il y a des sensations qui attendent d'être réveillées". Il ne s'agit pas de choquer évidemment, mais de troubler. On ne vient pas au théâtre pour se rassurer.

Propos recueillis par HC

■ *La Bobine de Ruhmkorff*, texte, jeu et mise en scène de Pierre Meunier
Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris,
01 43 57 42 14, du 29/11 au 20/12

Le "stand-up mythologique" de

Yannick Jaulin

Ce fils de paysans poitevins, Yannick Jaulin, est en tournée avec un nouveau spectacle en forme d'interrogation : *Conteur? Conteur*. L'homme attachant auquel on doit le remarquable *J'ai pas fermé l'œil de la nuit* (2000) se cherche toujours. Il revient aux Bouffes du Nord avec ces premières histoires collectées auprès des vieux et d'autres plus récentes.

Théâtral magazine : Quelle a été l'odée de départ du spectacle ?

Yannick Jaulin : Je voulais m'interroger sur ce que peut raconter un conteur aujourd'hui. Entre l'histoire du boxeur Mohammed Ali et celle du couple de vieux amoureux de 90 ans, c'est à moi d'accompagner le spectacle qui, au début, a ressemblé à un gymkhana inconfortable en raison des contraintes de temps imposées par le Théâtre des Bouffes du Nord. Je voulais regarder en arrière : qu'est-ce qui porte l'histoire collective ? Quelles sont les histoires qui apaisent le réel, les gens ? Depuis une dizaine d'années, j'ai travaillé des formes de théâtralité différentes et j'ai eu l'impression de perdre ma singularité de conteur. Je me suis demandé ce que je pouvais faire de cette matière-là, de mon répertoire. L'idée était de l'explorer, le malmenier... L'envie était aussi de créer un malaise auprès du public, de raconter une histoire,

mais de ne pas la finir pour faire prendre conscience de la formidable puissance des contes.

Ce spectacle ne ressemble-t-il pas à un bilan ?

Oui, il y a quelque chose du bilan, de la façon dont j'ai réussi à traverser le temps avec mon héritage. Jusqu'à l'âge de 6 ans, j'ai parlé le patois. Ado, j'ai été militant pour ma langue, la culture des "gens de peu", des gens ordinaires. J'ai fait du rock et commencé à collecter des histoires auprès des vieux de mon village dans les années 70-80. J'ai fait cela pendant dix ans. Le soir, j'écoutais les groupes sudistes américains, j'adorais aussi les westerns !

Avez-vous besoin de temps pour être à l'aise sur scène ?

Oui, ce projet était né sans contrainte de temps et j'aime la possibilité d'improviser chaque soir. Au début, j'ai paniqué comme un débutant, il fallait passer de

1h45 à 1h15. Il faut mettre de la matière grasse dans la cuisine pour donner du goût. Je mets moins d'histoires à la fin et d'explications sur le conte. Je suis persuadé qu'on ne peut pas raconter les histoires de la même façon qu'avant. Conteur, c'est juste un one-man-show, un stand-up mythologique...

Etre conteur aujourd'hui ne relève-t-il pas de la mission impossible ?

Sans doute mais il y a une place pour le conteur aujourd'hui, j'en suis convaincu. Il donne à voir, on est habitué à un monde plus paresseux auquel on donne des images toutes faites, aussi bien pour les enfants que pour les adultes. Je dois avoir un profil psychologique de sauveur, ce doit être mon côté vendéen d'origine catho !

Quelle est la première histoire que vous avez racontée ?

Quand je faisais du collectage en Vendée auprès des vieux, on a voulu raconter des histoires à des gamins. J'ai commencé par *Les trois petites poulettes*, une version du *Petit Chaperon rouge*. En la racontant, j'ai senti quelque chose qui s'allumait en moi. Conter, c'était évident, instinctif... Mais dès 1989, j'ai arrêté de faire des spectacles pour les gamins pour m'intéresser aux contes qui sont comme des nourritures pour les adultes.

Propos recueillis par Nathalie Simon

**■ Conteur ? Conteur**

Théâtre des Bouffes du Nord, 37 bis boulevard de la Chapelle 75010 Paris,
01 46 07 34 50,
du 6/12 au 21/12

Nicolas Bigards

Mythique Amérique

Après la trilogie *USA* de John Dos Passos, Nicolas Bigards poursuit son étude de l'Amérique moderne avec l'adaptation et la mise en scène d'*American Tabloïd* le roman de James Ellroy, à qui l'on doit aussi le fameux *L.A. Confidential*. On y retrouve le clan Kennedy, la fascination qu'il exerçait sur le monde et tout un mythe qu'Ellroy s'emploie à démonter.



Théâtral magazine : Est-ce que tout ce qu'Ellroy raconte est vrai ?

Nicolas Bigards : La toile de fond est complètement vraie. La plupart des personnages du roman sont des personnages réels, même certains qu'on voit passer furtivement. En au milieu de ces éléments-là, il injecte des personnages de fiction.

On retrouve l'affaire de l'assassinat de Kennedy dont il donne sa version...

Il choisit la thèse de la conspiration. D'ailleurs Lee Harvey Oswald, le tueur présumé, n'apparaît presque pas dans le roman. Plutôt que de dire que c'est la mafia, la CIA, les castristes, ou les anti-castristes, il dit que c'est tout le monde. Parce que Kennedy avait suscité une sacrée haine de la part des castristes qui le rendaient responsables de l'invasion de la Baie des Cochons, de la part de la CIA que Kennedy accusait de ce foirage, de la mafia qui avait soutenu sa campagne électorale en complicité avec le père Kennedy et qui espéraient que Bobby Kennedy, devenu Ministre de la Justice (Attorney General), laisserait tomber

sa lutte antimafia. Les mafieux comptaient beaucoup sur Kennedy pour récupérer Cuba, où ils avaient tous leurs casinos.

Quand Castro est arrivé, il a tous nationalisés et foutu dehors tout le monde. C'était un manque à gagner énorme.

Dans la pièce, Bobby Kennedy apparaît intransigeant sur la justice et l'ordre.

Pour certains, l'assassinat de John Kennedy est la faute de Bobby. Les journalistes disent que Bobby a porté longtemps la culpabilité de l'assassinat de son frère.

John Kennedy a laissé une impression très forte sur l'Amérique. Mais a-t-il été un grand président ?

Politiquement cela n'a pas été un grand mandat. Mais il est arrivé au bon moment et a accompagné le changement de l'époque. Il a changé l'image de l'Amérique. En même temps, il a amorcé un virage sur les droits civiques, et même s'il a pris le train en marche, il l'a fait avec courage quand par exemple il a envoyé

la garde nationale pour que les étudiants noirs fassent leur entrée à l'université au risque de s'aliéner tous les états du Sud. Kennedy a marqué un moment charnière de l'Amérique. C'est l'entrée dans le postmodernisme. Tout devient relatif. Même sa mort. On la voit en direct mais on n'a pas accès à la vérité. On ne sait toujours rien. Sur scène, j'ai voulu que le public soit autour d'un très grand échafaudage et que les choses circulent très vite, que les récits s'emboîtent. Parce que l'Amérique est encore en train d'écrire son histoire. Et on voit en direct comment se construit le mythe. C'est quelque chose d'homérique.

Propos recueillis par HC

■ *American Tabloïd*, de James Ellroy, mise en scène de Nicolas Bigards
MC93, 9 boulevard Lénine 93000
Bobigny, 01 41 60 72 72,
du 9 au 22/12



Pascal Rénéric

“

un acteur est un vecteur de paradoxes et non un interprète du sentiment.”

Il réalise parfois des courts métrages autour des spectacles où il joue et qui l'inspirent. Mais, à 37 ans, il a surtout tenu les plus grands rôles (Hamlet chez Macaigne, Jourdain chez Podalydès). Il aborde aujourd'hui la confrontation entre le théâtre et la musique à la demande de Georges Lavaudant.

Théâtral Magazine : Quelle a été votre formation ?

Pascal Rénéric : J'ai présenté le concours du Conservatoire pour rejoindre mes copains de l'école de Chaillot. J'ai été pris et j'étais en classe avec Vincent Macaigne et Cyril Teste. Philippe Adrien nous a fait parcourir tout le théâtre et Jacques Lassalle est pour moi le plus grand commentateur de théâtre qui soit au monde. Il m'a appris qu'un acteur est un vecteur de paradoxes et non un interprète du sentiment.

On commence à vous remarquer à partir d'Oncle Paul que montent Jean-Marie Besset et Gilbert Désveaux au Rond-Point.

Un peu avant ! Quand Jacques Lassalle me fait jouer Horace dans

L'Ecole des femmes. Là, j'ai connu Olivier Perrier, un type incroyable, une sorte de Gabin ! On a fait *La Noce* chez les petits-bourgeois ensemble. Puis il y a eu *Oncle Paul*, *Platonov* avec Patrick Pineau. C'est dans *Platonov* que Podalydès m'a vu. Il m'a fait jouer *Le Bourgeois gentil-homme*, que nous tournons encore jusqu'en février. Podalydès est quelqu'un qui vous dirige en vous disant : "balade-toi, fais ce que tu veux". Tout ça dans un foisonnement que j'adore. Jouer Hamlet pour Macaigne, c'était très bien aussi, mais dans une intensité vocale terrible. Heureusement, quand la voix se casse, il y a une "voix d'après".

Comment en êtes-vous venu à jouer Manfred de Byron à l'Opéra Comique ?

J'ai un parrain invisible, Ariel Garcia-Valdès, qui a parlé de moi à Georges Lavaudant. *Manfred* est une œuvre obscure, insaisissable. Du romantisme pur. Lavaudant voit Byron à travers le filtre de Carmelo Bene. Mais je ne sais pas encore comment je jouerai ce personnage satanique de nécromancien amoureux d'une fée !

Vous savez si vous ferez d'autres

choses dans la saison, en plus de tourner *Le Bourgeois* ?

En mai, à la Colline, je jouerai avec Jean-Charles Clichet *Trafic* de Yann Thommerel, dans une mise en scène de Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma. C'est un auteur complètement inconnu, et c'est bien qu'on lui donne sa chance.

Vous réalisez des courts métrages, mais vous n'écrivez pas de théâtre vous-même ?

J'ai fait trois courts métrages qui ont tous une patte théâtrale et qui s'inscrivent tous dans un événement éphémère. Non, je n'écris pas de théâtre mais j'écris des chansons, notamment pour mon film *White Crocodile*.

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Manfred*, poème dramatique de Lord Byron, mise en scène de Georges Lavaudant, direction musicale d'Emmanuel Krivine, avec Pascal Rénéric et Astrid Bas. Opéra Comique, 1 place Boieldieu 75002 Paris, 01 42 44 44 50, du 9 au 15/12

Plongez dans les tourments
de l'âme romantique

MAN FRED



ROBERT SCHUMANN
LORD BYRON

Emmanuel Krivine
Georges Lavaudant

les éléments
La Chambre Philharmonique

9, 11, 12, 14 & 15 DÉCEMBRE

Opéra Comique - Place Boieldieu - 75002 Paris
0825 01 01 23 (0,15€/min.) / www.opera-comique.com

Arras **TANDEM** Douai

LES MULTIPISTES

Temps fort des arts du cirque
du 2 au 18 décembre 2013

Création 02 + 03 DÉCEMBRE

BATAILLE

Hassan Razak . Pierre Rigal

04 + 05 DÉCEMBRE

Nouveau
Show

LE CABARET NEW BURLESQUE

Kitty Hartl . Pierrick Sorin

Jeunes Talents
Cirque Europe
2013

06 + 07 DÉCEMBRE

CLOCKWORK

Sisters

10 DÉCEMBRE

CASTOR & POLLUX

Cecilia Bengolea . François Chaignaud

10 + 11 DÉCEMBRE

Création
2013

QUIEN SOY ?

Compagnie El Nucleo

13 + 14 DÉCEMBRE

ALI + NOUS SOMMES PAREILS À DES CRAPAUDS...

Mathurin Bolze . Ali . Hedi Thabet

Création
2013

17 + 18 DÉCEMBRE

À L'ENVERS

Scorpène

www.tandem-arrasdouai.eu

Le Théâtre d'Arras et l'Hippodrome de Douai sont subventionnés
par la Ville d'Arras, la Ville de Douai, le Ministère de la Culture et de
la communication, le Conseil régional du Nord-Pas-de-Calais,
le Conseil général du Nord et le Conseil général du Pas-de-Calais.

Arielle Dombasle



Dans l'univers d'Alfredo Arias

Au nord de Buenos Aires, dans des maisons huppées d'El Tigre, un ensemble de petites îles situées au confluent du Rio de la Plata, toute une communauté gay s'amuse à faire revivre les déesses du cinéma hollywoodien dans les films qu'elle affectionne. Une pratique authentique qu'Alfredo Arias revisite à sa façon dans un opéra déjanté et vaudevillesque. Parmi les créatures qui peuplent El Tigre, on retrouve la troublante Lana Turner qu'incarne la divine-diva Arielle Dombasle...

Théâtral magazine : Comment avez-vous rencontré Alfredo Arias ?

Arielle Dombasle : Par un simple coup de fil. Puis une rencontre avec Bruno Coulais. Bruno Coulais est un de nos très grands compositeurs à qui l'on lui doit la musique de films comme *Microcosmos*, *Les Choristes*, *Le peuple migrateur* ou *Océans* ou les *Adieux à la Reine*. Quand il m'a dit qu'il avait composé un opéra pour Alfredo Arias, j'ai accepté le rôle sans avoir lu le livret.

La pièce raconte l'histoire d'hommes qui se retrouvent au nord de Buenos Aires sur les îles d'El Tigre pour rejouer des films d'Hollywood avec les actrices qu'ils aiment.

Ils ont une fascination très spécifique ; ils aiment l'Hollywood's Golden Age. Certains des personnages évoqués arrivent mais aussi d'autres qui n'étaient pas prévus. Ça dérape...

Vous interprétez le rôle de Lana. Il s'agit en fait d'une évocation de l'actrice Lana Turner, star mythique des années 40 et 50. En quoi était-elle fascinante ?

Moi, je l'ai beaucoup aimée dans *Mirage de la vie* (1959) et dans *Le Facteur sonne toujours deux fois* (1947). On fait revivre Lana Turner dans ses films mais aussi dans sa vie, qui est encore plus fascinante, à cause du crime commis par sa fille en 1958 ; elle s'est accusée aux assises mélodramatiquement à sa place mais il a toujours subsisté une ambiguïté.

On vous voit peu au théâtre. Votre dernier rôle, c'était en 2008 dans le *Don Quichotte* contre *l'Ange Bleu* de Jérôme Savary...

Je n'ai pas le temps, je donne beaucoup de concerts, ce que je préfère c'est chanter sur scène et ça demande beaucoup de travail, en studio, en répétitions.

Vous revendiquez une très grande liberté. Vous chantez, vous dansez, vous jouez et vous venez même de sortir un film musical, *Opium*.

Oui, je mets le désir et la liberté aux postes de commande donc chant, danse, jeu, mise en images, en fait. Je n'ai jamais cessé de réaliser. Je fais des clips et quand je suis sur scène, je réalise souvent les images qui sont projetées en fond de scène. Je suis les principes de Jean Cocteau, j'emploie différents véhicules pour exprimer des choses.

D'après vous, l'art peut-il changer le monde ?

S'il y a une chose qui le change, c'est celle-là. C'est ce qui relie les gens les uns aux autres. Qu'est-ce qu'une société, sinon des gens qui aiment les mêmes musiques, sont absolument bouleversés devant une peinture, s'interrogent devant une architecture, ou partagent la lecture d'un livre ? C'est ce qui fait qu'ils se sentent moins seuls, qu'ils comprennent le monde autour d'eux, l'appréhendent différemment et osent les ruptures, les audaces, les révolutions.

Propos recueillis par HC

■ *El Tigre*, livret et mise en scène d'Alfredo Arias, composition musicale de Bruno Coulais, avec Arielle Dombasle, Denis D'Arcangelo, Alexie Ribes...

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 17/12 au 12/01



Marc Paquien

Changement d'échelle

Il a été l'un des grands metteurs en scène de la rentrée. Il présentait à la fois *La Locandiera* avec Dominique Blanc (Atelier) et *Et jamais nous ne serons séparés* avec Ludmila Mikaël (Œuvre). Pour cause de succès, il transpose sa mise en scène d'*Antigone* d'Anouilh du Vieux-Colombier à la salle Richelieu.

Théâtral magazine : Le changement d'échelle, en allant du Vieux-Colombier à la grande salle du Français, change-t-il votre mise en scène ?

Marc Paquien : Gérard Didier a dû agrandir le décor. La difficulté est de préserver le caractère intime et de ne pas basculer dans la tragédie antique. C'est une tragédie moderne. Michèle Marquais, quand elle m'a parlé de la pièce, me disait : "Tu ne peux pas imaginer ce que fut la création. On était fou de ce texte." Ce n'est pas une pièce sur la Résistance, c'est un appel à la résistance dans l'époque où l'on vit.

Pourquoi avoir monté cette

Antigone ?

Muriel Mayette m'avait demandé de regarder dans l'œuvre d'Anouilh que je connaissais peu. A la Comédie-Française on vous propose rarement quelque chose dont vous êtes familier. C'est ainsi que j'y ai monté Mirbeau et Cocteau. L'*Antigone* d'Anouilh m'a saisi par sa beauté, son écriture cristalline dans sa précision. C'est la grande pièce populaire de l'auteur, qui crée un enthousiasme très fort dans la jeunesse. Et puis j'aime travailler avec les acteurs du Français. Il y a eu une grande rencontre entre le rôle et Françoise Gillard. C'est une actrice vraie. J'adore les comédiens qui jouent mais elle ne joue pas, elle est.

J'ai conçu la mise en scène comme s'il y avait une troupe de théâtre devant nous : des acteurs qui deviennent des personnages. Je me suis souvenu du film d'Angelopoulos, *Le Voyage des comédiens*. Et je pense aussi qu'il y a au centre cette question d'actualité : qu'est-ce que la politique ? Est-elle une pensée ou un métier ?

Vous êtes apparu assez tardivement dans le monde de la mise en

scène. Pourquoi ?

Dès mes cours d'art dramatique, je voulais faire de la mise en scène. J'ai toujours été sensible aux traces de l'acteur dans l'espace. Mais j'ai fait mille métiers : administrateur, attaché de presse, assistant, travaillé auprès d'Antoine Vitez, d'Alain Ollivier... J'ai beaucoup appris ainsi.

Qu'avez-vous en chantier ?

Nous reprenons aux Bouffes du Nord en janvier *Molly Bloom* de Joyce avec Anouk Grinberg. Ensuite, j'ai des projets, mais ma compagnie a été "dé-conventionnée". Je rêve de monter deux classiques : *On ne badine pas avec l'amour* et *George Dandin*, et deux modernes : une pièce de Nick Payne qui s'appelle *Constellation* et *Avant la retraite* de Thomas Bernhard, admirable texte sur le fascisme ordinaire.

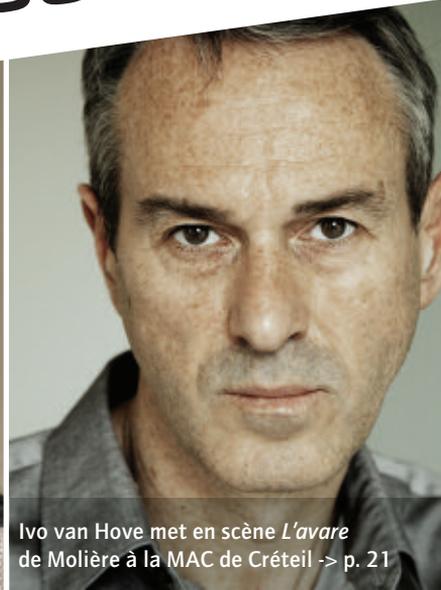
*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Antigone* d'Anouilh, mise en scène de Marc Paquien. Comédie-Française, place Colette 75002 Paris, 08 25 10 16 80, du 20/12 au 2/3

QUI JOUE QUOI ET OÙ ?



Rachida Brakni
joue dans
Sonate d'Automne mise
en scène par Marie-
Louise Bischofberger
au Théâtre de l'Oeuvre
-> p. 10



Ivo van Hove met en scène *L'avare*
de Molière à la MAC de Créteil -> p. 21



Gisèle Vienne met en scène *Jerk*
au Théâtre de la Bastille -> p. 20



Frédéric Cherboeuf est *Dom Juan* au
Nouvel Olympia de Tours -> p. 26



Laurent Lafitte et Laurent Stocker jouent
dans *Le Système Ribadier* -> p. 28



Frédéric Bélier-Garcia met en scène
Perplexe au NTA à Angers -> p. 31



Mathilde Monnier met en scène
Qu'est-ce qui nous arrive ?! à la Cité Internationale -> p. 30



Jean-Quentin Châtelain joue dans
Gros-Câlin -> p. 32



Ludovic Lagarde dirige
Reims Scènes d'Europe -> p. 36



Pierre Meunier crée *La Bobine*
de *Ruhmkorff* à la Bastille -> p. 39



Pascal Rénéric joue dans *Manfred* à l'Opéra-Comique -> p. 42



Bob Wilson au Festival d'Automne et Grand invité du Louvre -> p. 48



Marina Abramovic joue dans *The Life and Death...* au Louvre -> p. 52



Arielle Dombasle joue dans *El Tigre* au Rond-Point -> p. 44



Eric Métayer met en scène *Train fantôme* à la Gaîté Montparnasse -> p. 60



Arturo Brachetti se transforme dans *Comedy Majik Cho* au Gymnase -> p. 60



Yves-Noël Genod parraine *les Inaccoutumés* à la Ménagerie de Verre -> p. 70



Pierre Palmade est de retour avec *Le fils du comique* -> p. 74



Daniel Auteuil et Richard Berry jouent dans *Nos femmes* -> p. 78



Emmanuelle Béart joue dans *Par les Villages* à la Colline -> p. 81



Denis Podalydès est *Hamlet* à la Comédie-Française -> p. 74



Audrey Dana et Sami Bouajila jouent dans *Ring* -> p. 78

Wilson

le regard du... metteur en scène

Emmanuel Demarcy-Mota

1979. Emmanuel Demarcy-Mota a neuf ans. Il voit *Edison*, une pièce de Robert (Bob) Wilson, dans le cadre du Festival d'Automne. Trente ans plus tard, devenu à son tour metteur en scène, directeur du théâtre de la Ville et du Festival d'Automne, il n'a de cesse de faire revenir l'artiste américain à Paris. Ainsi, dès le 6 novembre et jusqu'en février, Paris pourra regarder et re-regarder Bob Wilson, ses mises en scène très architecturées, ses personnages taillés à la serpe, son style obsessionnel : on pourra voir deux de ses créations au Théâtre de la Ville, *The Old Woman* et *Peter Pan*, au Châtelet, grâce à l'engagement de Jean Luc Choplin, une reprise du mythique *Einstein on the Beach* et au Louvre des expos, films et conférences. Rien de tout cela n'aurait été possible sans le soutien de Pierre Bergé qui accompagne Wilson depuis ses débuts...

Théâtral magazine : Pourquoi toutes ces manifestations autour de Bob Wilson ?

Emmanuel Demarcy-Mota : Depuis que je suis directeur du Festival d'Automne, je voulais absolument lui consacrer un grand portrait, tel celui de Maguy Marin, initié la saison passée. En 40 ans d'existence, le festival a présenté 24 de ses pièces et il a commencé en 1972 avec Bob Wilson ; Michel Guy, qui était secrétaire d'État à la culture à l'époque, a voulu inventer un festival qui fasse aussi le pont entre New-York et Paris en invitant des grands artistes américains comme Cunningham, Lucinda Childs, Trisha Brown et Wilson... Il a découvert Wilson en lisant l'article qu'Aragon avait consacré dans Les Lettres Françaises à sa pièce *Le Regard du sourd*, qu'il avait vue au festival de Nancy en 71. Avec ce courant d'artistes américains, Michel Guy a ouvert une sorte de contre-mouvement surréaliste au mouvement réaliste brechtien très présent dans le théâtre français de l'époque.

Quels souvenirs avez-vous de Bob Wilson au Festival d'Automne ?

Ça commence avec *Ouverture* en 1972 à l'Opéra-Comique

avec Madeleine Renaud, puis deux ans plus tard *A Letter for Queen Victoria* au théâtre des Variétés et en 76, *Einstein on the Beach* à l'Opéra-Comique. Moi, je le découvre en 79 ; j'ai neuf ans et je vois *Edison*, une pièce fondamentale sur l'électricité, avec un texte sur les droits de l'Homme que Wilson avait rajouté et qui m'avait énormément marqué. En 87, il monte *Hamlet-Machine* à Nanterre, puis en 93 *Orlando* à l'Odéon avec Isabelle Huppert ; je commençais alors à faire de la mise en scène. En 95, j'ai 25 ans et je le vois jouer son monologue d'Hamlet. En 97, je vois *La maladie de la mort* à Bobigny, en 2006 *Quartett* à l'Odéon. Et quand en 2008, je suis nommé au Théâtre de la Ville, je l'invite à présenter *L'opéra de quat'sous* de Brecht avec le Berliner Ensemble, puis en 2011, *Lulu* de Wedekind toujours avec le Berliner sur la musique de Lou Reed.

En tant que metteur en scène, quel regard portez-vous sur le travail de Bob Wilson ?

C'est une figure incontournable de la recherche théâtrale. D'abord par son utilisation du temps de la représentation et par sa capacité à réinventer l'espace. Et puis, c'est quelqu'un qui a toujours su réunir les arts ; la danse, la musique, la lumière et les arts plastiques sont très présents dans son théâtre à côté du texte. Le théâtre ne peut pas se limiter à la parole, il doit aussi réinventer en permanence notre imaginaire grâce à une construction graphique de l'espace. Ce qui me fascine aussi, c'est sa collaboration avec d'autres très grands artistes issus d'autres disciplines comme Philip Glass, Tom Waits, Lou Reed, Lucinda Childs ou Andrew De Groat. Enfin il y a sa relation avec les acteurs : Isabelle Huppert en France, le Berliner Ensemble, Mikhail Baryshnikov ou Willem Dafoe aujourd'hui.

Isabelle Huppert justement dit de lui qu'il ne travaille pas sur la psychologie, mais qu'il s'attache essentiellement à dessiner le personnage. Vous travaillez très différemment...

Je suis passionné par le lien avec l'acteur, par le rapport émotif qui se crée entre le personnage et l'acteur.

Vous êtes en contact direct avec lui. De quoi parlez-vous ensemble ?

On parle beaucoup de son rapport au burlesque, à Buster Keaton, au rire, à la comédie musicale. C'est quelqu'un qui a un très grand souci du public. On évoque aussi son amour de Ionesco et du surréalisme...

Propos recueillis par HC

Bob

le regard du... conservateur

Philippe Malgouyres

Historien d'art, spécialiste des bronzes de la renaissance italienne, Philippe Malgouyres a été choisi par Henri Loyrette pour superviser l'exposition *Living Rooms* consacrée à Bob Wilson au Louvre dont il est cette année le Grand invité.

Théâtral magazine : *Living Rooms* est un hommage à Watermill Center, le centre où vit et travaille Bob Wilson près de New-York. Avez-vous visité l'endroit ?

Philippe Malgouyres : J'y ai passé deux semaines l'été dernier. Bob Wilson a créé ce centre dans une ancienne usine à Long Island, à quelques heures de voiture de New-York au milieu de nulle part. C'est à la fois sa résidence d'été, un lieu où on trouve une grande partie de sa collection d'objets et des ateliers où il reçoit des artistes, des étudiants, des metteurs en scène qui travaillent à leur propre projet après avoir été choisis sur dossier et qui sont associés à la grande fabrique d'événements de Bob Wilson. Cet endroit est entièrement sorti de son imagination. Tout est absolument choisi et contrôlé par lui, du moindre caillou dans le jardin à la cuisine. C'est comme être au cœur du processus même de sa pensée créatrice.

A-t-on l'impression d'être dans une oeuvre d'art ?

En tout cas, c'est comme une gigantesque pièce de théâtre. On a toujours l'impression d'avoir un rôle dont on ne connaît pas bien la nature dans une grande mise en scène. C'est rempli d'oeuvres d'artistes qu'il côtoie, d'art tribal et d'une quantité d'objets qui l'intéressent, des souvenirs, des photos. Il garde aussi des objets qui ont valeur de reliques comme des chaussures de Marlène Dietrich, une paire de chaussons de danse de Noreev et de Balanchine... Tous ces objets lui servent de source d'inspiration. Mais cet apparent capharnaüm est organisé avec une élégance et un contrôle absolus. La beauté ne réside pas dans les objets eux-mêmes mais dans la manière dont ils sont disposés et dans le vide autour d'eux.

Comment avez-vous sélectionné les objets de l'exposition ?

J'ai fait un choix en essayant de rendre compte de la manière dont ils sont utilisés par un artiste vivant. Je trouvais intéressant



The Old Woman

qu'un artiste ait aujourd'hui besoin de se constituer une espèce de musée réel pour créer des choses nouvelles. Ça fait écho à la fonction qu'avait le musée du Louvre à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle quand il était réservé aux artistes qui venaient étudier. Bob Wilson a voulu accentuer ce caractère en choisissant lui-même le titre de l'exposition, *Pièces à vivre* (*Living Rooms*), et par une scénographie évoquant une maison avec un lit et tous les objets installés autour ; ça correspond d'ailleurs à la manière dont il a installé son appartement au Watermill Center. On met en valeur le processus de la collection, on parle de l'homme mais pas des objets eux-mêmes.

Vous qui avez passé quinze jours dans son univers, avez-vous été inspiré ?

C'est assez intimidant, l'environnement est tellement contrôlé qu'on fait même attention à la manière dont on se tient. Je trouve ça très stimulant. Du coup, j'ai écrit un petit livre avec les dessins que j'ai faits sur place, *Voyage en grande Wilsonie*. C'est un récit parodique de mon séjour raconté par un personnage du XVIIIe siècle qui arriverait chez des sauvages et essaierait de comprendre. Le livre est présenté comme le fac-similé d'une édition du XVIIIe siècle.

Propos recueillis par HC

- *Living Rooms*, exposition du 14/11 au 17/02 Musée du Louvre, Aile Sully, salle de la Chapelle
- *Voyage en grande Wilsonie*, éditions Triartis

Wilson

le regard du... mécène et ami



Willem Dafoe et Mikhail Baryshnikov

@ Lucie Jansch

Mécène historique de Bob Wilson, Pierre Bergé soutient encore très largement sa venue à Paris. Depuis le début, il a compris qu'il avait affaire à un véritable artiste, auteur de son style. Bob Wilson regarde les œuvres par le filtre de son univers et cela donne plutôt de bons résultats estime l'homme d'affaires.

Théâtral magazine : Sur le site de la fondation Pierre Bergé-Yves Saint-Laurent, on peut lire une phrase intrigante "Pierre Bergé et Yves Saint-Laurent soutiennent inconditionnellement le travail de création de Robert Wilson depuis les années 70". Qu'est-ce qui vous touche autant chez Bob Wilson ?

Pierre Bergé : Disons qu'il s'inscrit parmi les deux ou trois metteurs en scène contemporains et de réputation mondiale les plus importants.

Quelle est l'œuvre qui vous a particulièrement marqué ?

Einstein on the Beach, qui a été créée en 1976 au festival d'Avignon et qu'il reprend pour la dernière fois dans le cadre du Festival d'Automne au théâtre du Châtelet. Bob n'est pas un metteur en scène comme les autres.

En quoi est-il différent ?

C'est un grand artiste qui s'est créé un univers et qui l'applique aux pièces et aux opéras qu'il met en scène. Il leur tord un peu le coup certes, mais ça donne plutôt de bons résultats. Il n'y a qu'à voir ce qu'il a fait des *Fables de la Fontaine*. Patrice

Pierre Bergé

Chéreau dont j'ai d'ailleurs soutenu presque entièrement l'aventure au Louvre il y a deux ans se mettait complètement au service de l'œuvre. Wilson reste avant tout fidèle à sa grille mais ça finit aussi par servir l'œuvre, puisqu'on la voit complètement différemment. C'est pour ça qu'il ne se démode pas.

Vous êtes également impliqué dans l'aventure du Watermill Center, ce laboratoire d'artistes que Bob Wilson a construit en 1992. Qu'est-ce que représente cet endroit pour vous ?

C'est un lieu très important où Bob Wilson réunit tous les ans des metteurs en scène, des décorateurs, des acteurs, et les fait vivre ensemble. Autrefois, ça se faisait sous la forme de rencontres entre artistes.

Est-ce que ce soutien que vous lui apportez se traduit aussi par une participation intellectuelle, ou des conseils ?

Je ne suis pas du tout conseil de Bob Wilson. Mais c'est un ami, avec qui j'ai de longues conversations et auprès duquel je me suis beaucoup enrichi.

Vous soutenez énormément d'artistes. Pourquoi l'art mérite-t-il autant qu'on le soutienne ?

Je ne sais pas si l'art mérite d'être soutenu mais moi je veux le soutenir parce que c'est la seule chose qui soit intéressante dans ce monde.

L'art pourrait-il changer le monde ?

Mais l'art change le monde.

Comment ?

Oscar Wilde disait "avant Turner, il n'y avait pas de brouillard à Londres". Notre vision du monde d'aujourd'hui ne serait pas la même s'il n'y avait pas eu les artistes. Mais enfin, il ne faut pas se tromper d'artistes.

Propos recueillis par HC

Bob

le regard de... l'artiste

Marina Abramovic "Il est tyrannique !"

Comment avez-vous monté le spectacle?

Il a regardé tous les éléments de mon travail mais ce qui l'intéressait c'était ma vie. Il en a repris tous les aspects tragiques et les a mis en scène de façon amusante. Il m'a dit : "si nous faisons du tragique avec des faits tragiques, c'est kitch, mais si l'on fait du comique avec du tragique, c'est encore plus tragique."

Comment avez-vous travaillé avec Bob Wilson ?

Il est tyrannique, complètement. Il n'y a qu'une vision, la sienne, mais j'ai aimé être un élément de cette vision. J'étais un outil entre ses mains, j'ai remis ma vie entre ses mains, c'était la seule façon possible de faire. J'ai dû trouver une nouvelle réalité dans la théâtralité, car tout est faux au théâtre au contraire de mon travail qui est dans la performance réelle et directe.

Comment construit-il sa mise en scène?

C'est une démarche très complexe, il ne peut pas imaginer les choses, il a besoin de les voir sur scène. Depuis le premier jour, il a fallu porter tous les costumes, tous les maquillages. C'est incroyable, un jour il a fallu tout arrêter parce que Willem Dafoe avait un crayon rouge alors qu'il devait être noir. Il construit progressivement l'image, on peut rester debout des heures durant, le temps de décider de la lumière et de l'éclairage. C'est vraiment unique comme façon de travailler.

Etes-vous satisfaite de la mise en scène de vos funérailles?

Le soufisme dit que la vie est un rêve et que mourir c'est se réveiller. C'est quand vous acceptez l'idée de la mort, que vous pouvez profiter de la vie. Il faut perdre la peur de mourir, c'est important, sinon on reste bloqué dans le déni. Avant que le public n'arrive, je reste allongée dans le cercueil pendant 40 minutes, c'est un moment incroyable de réflexion parce que chaque soir je meurs vraiment.

Propos recueillis par
Enric Dausset

■ *The Life and Death of Marina Abramovic*, documentaire de Giada Colagrande, auditorium du Louvre, le 22/11 à 17h



© Luce Jansch

Pour Marina Abramovic, figure majeure de l'art contemporain, sa vie et son œuvre ne font qu'un. Figure de proue du body art, elle met à l'épreuve ses propres limites physiques et psychiques dans des performances parfois extrêmes. Pour *The Life and Death of Marina Abramovic*, elle a demandé à Bob Wilson de mettre en scène ses funérailles. La pièce sera jouée pour ses dernières représentations à l'Armory à New-York du 12 au 21 décembre. Et à Paris, nous pourrions découvrir un documentaire inédit sur cette expérience originale et intense. Rendez-vous au Louvre.

Théâtral magazine : Pourquoi ce spectacle sur votre vie et votre mort ?

Marina Abramovic : J'ai 66 ans je suis dans la dernière étape de ma vie, d'où l'idée d'inclure mes funérailles au récit théâtral de ma vie. On ne peut prévoir sa mort mais on peut organiser ses funérailles, et pour les mettre en scène, il n'y avait pas mieux conceptuellement et esthétiquement que Bob Wilson.

Il a un univers artistique proche du vôtre ?

J'ai toujours été intéressée par son travail parce qu'il a vraiment inventé un nouveau langage théâtral. Il a introduit le temps, la lumière, c'est comme une série de tableaux vivants. Bien sûr, il utilise des éléments théâtraux et moi des éléments de la performance, mais il y a une correspondance avec la façon dont je me représente le temps et l'esthétique.

Wilson

le regard de... l'architecte

"Il tisse le temps et l'espace"

L'un de nos plus brillants architectes français est aussi un admirateur inconditionnel de Bob Wilson. Son regard d'architecte nous éclaire sur les secrets de l'esthétique et de la mise en scène wilsonienne. Passionnant.

Théâtral magazine : Qu'est-ce qui vous a tout particulièrement marqué dans l'œuvre de Bob Wilson ?

Christian de Portzamparc : Dès le début j'ai été frappé par *Le Regard du sourd*, *Einstein on the Beach* ou *The Civil Wars*. C'était un peu une déflagration, on sortait du théâtre. Et j'y retrouvais quelque chose d'essentiel que je défendais en architecture et que j'appelle "l'effet de présence". L'effet de présence de l'espace, l'effet de présence des corps au-delà et avant l'effet de sens. Ce qui me passionne chez Wilson c'est cette esthétique de la présence, une forme de compréhension de l'espace comme une gigantesque illusion dans laquelle les proportions, la lumière, le mouvement, le temps, les corps et les objets sont presque à égalité.

Y retrouvez-vous quelque chose propre à votre démarche d'architecte ?

En tant qu'architecte, j'attache une grande importance à notre rapport à l'espace, à la mémoire, à la lumière qui apparaît et disparaît, au changement des jours, tout cela fonde une partie essentielle de notre vie. Nous sommes des êtres d'espace, c'est fondamental, nous ne sommes pas que des êtres de langage. De ce point de vue, Bob Wilson est aussi architecte parce que c'est du théâtre de l'espace, au sens où il se sert de l'espace de la scène pour dire quelque chose à chaque instant.

Isabelle Huppert dit : "Robert Wilson ne s'attache pas au fond mais à la forme, le fond suit mais c'est d'abord la forme".

C'est très juste cette réflexion, mais la forme a aussi du sens, elle dit quelque chose que nous enregistrons très souvent à notre insu, mais dont nous pouvons faire l'expérience et qui provoque l'enchantement. Chez Wilson il y a une relation très forte entre la perception et la compréhension, entre la compréhension de l'intelligence qui va naître et l'appropriation sensible, les deux se confondent et se rejoignent

Ne trouvez-vous pas que l'esthétique de Robert Wilson frôle parfois la froideur, voire l'esthétisme ?

Pas du tout, il y a des artistes qui ont eu besoin du brut, du sale ; Wilson lui, a eu besoin de la perfection, parce que sa perfection, elle déréalise, elle nous fait entrer dans un sorte d'univers irréel, un univers mental ; c'est cette perfection onirique qui nous



Christian de Portzamparc

@ Denis Degioanni

amène à vivre de façon intime l'expérience de la scène.

Dans un univers si formel et millimétré, quelle est la place de l'homme dans l'œuvre de Wilson ?

Chez Wilson l'homme est une apparition vivante élémentaire qui souvent est le corps qui introduit le mouvement, même lent ; mais il est en même temps comme une figure qui fait partie de l'ensemble de l'espace du tableau, comme si elle était peinte ou dessinée. Le corps du comédien est aussi important que l'objet qui est à côté, il est intégré dans l'espace tout entier, il fait partie du dessin, il est pris par l'ombre et la lumière, le mouvement, il est une figure qui rentre en jeu avec d'autres figures.

Son œuvre se caractérise aussi par sa pluridisciplinarité...

En sollicitant tous nos sens, Bob Wilson amplifie la perception et du coup, nous sommes dans la curiosité et l'écoute. C'est ce qu'il a inventé : il crée une espace d'égalité entre les cinq sens, entre l'écoute, le regard et le mouvement, entre l'objet, le corps, l'horizon, le son et des phrases qui vont vous revenir dans la tête. C'est cette équivalence qui est très forte, il tisse tous les arts de façon très unifiée.

En quoi Bob Wilson est-il un marqueur de notre époque ?

A partir du moment où Wilson travaille avec le garçon autiste, il est dans une relation silencieuse et intime, il est dans la compréhension d'un individu irremplaçable par un autre, sans message politique ou universel, il s'agit plutôt de voir le monde à partir de chaque individu. C'est ce en quoi l'œuvre de Bob Wilson s'inscrit dans un changement d'époque et de regard. On a eu besoin de retrouver l'absolu de l'expérience individuelle alors que nous sortions d'une époque qui avait inventé l'absolu de l'universel humain.

Propos recueillis par Enric Dausset

Bob

le regard du... critique

Gilles Costaz Artiste et businessman

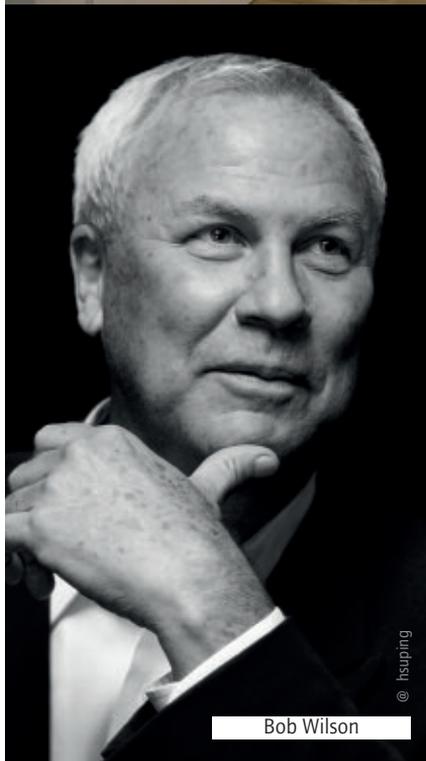
Les spectateurs émerveillés du *Regard du sourd* en 1971, parmi lesquels un Aragon estomaqué, se doutaient-ils que ce metteur en scène attaché aux malheureux de l'ordre social (la pièce fait voir le monde à travers la conscience d'un sourd-muet, comme le suggère le titre) allait être l'un des plus grands businessmen de l'art contemporain ? Celui qui semblait mépriser le mode de vie yankee a appris à la perfection le prix des choses et fait fructifier à l'américaine un talent qui a de plus en plus visé à la réussite financière. Robert Wilson n'est pas un artiste maudit. Il n'y a qu'en Europe qu'on pense encore qu'un novateur doit crever de faim. Wilson associe sans gêne l'avant-garde et le confort du compte en banque, comme on le fait davantage dans le monde des arts plastiques que dans celui du théâtre.

Bien entendu, il est vrai que Bob Wilson a inventé un langage théâtral stupéfiant, très cérémoniel, basé sur l'étirement du temps, la codification du jeu à la manière orientale, l'utilisation savante des techniques du son et de la lumière, la collaboration avec de grands artistes de la musique (Philip Glass) et de nouvelles techniques de la scène. Bien entendu, il est d'ores et déjà dans l'histoire du spectacle comme un grand personnage. Mais son artisanat est depuis des années un peu industriel et le style généralement reproduit à l'identique de spectacle en spectacle.

Omniprésent, Robert Wilson travaille aux Etats-Unis, en Europe et parfois ailleurs. Prenez son agenda du 12 décembre (lisible sur son site). Le 12 décembre, il assure à la fois la première de *Peter Pan* au Théâtre de la Ville à Paris et celle de *The Life and Death of Marina Abrahamovic* au Parc Avenue Armory de New-York ! Certes, ses spectacles ne sont pas toujours des créations et sont en tournée. Mais Wilson est connu pour son utilisation systématique d'assistants. L'on verra bien dans quelle ville il sera le 12 décembre ! Quand il n'est pas là, ses assistants sont là et il en a beaucoup ! Il faut savoir déléguer quand on est metteur en scène, acteur, chef d'entreprise, designer, patron du Watermill Center ouvert aux jeunes artistes et fréquenté aussi par les milliardaires qui viennent y déposer de copieuses oboles lors des soirées qu'on appelle en français "de bienfaisance".

Le businessman reste un artiste. Il peut nous bouleverser comme lorsqu'il est venu jouer à l'Athénée, sous un maquillage blafard, une *Dernière Bande* de Beckett expressionniste tout à fait incroyable. Mais il peut se tromper, prendre ses propres mises en scène au piège d'une esthétique glacée, comme il le fit naguère avec *La Maladie de la mort* de Duras, pourtant avec Michel Piccoli et Lucinda Childs. Qu'il se méfie que l'anagramme qu'André Breton forgea à partir du nom de Salvador Dali, "Avida Dollar", ne lui retombe pas un jour sur la tête !

Gilles Costaz



Wilson

Regardez... le programme

AU THÉÂTRE

■ du 6 au 23/11 : *The Old Woman*, du surréaliste Daniil Kharms avec Mikhail Baryshnikov et Willem Dafoe, Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet 75004 Paris, 01 42 74 22 77

■ du 12 au 20/12, *Peter Pan*, d'après James Matthew Barrie, avec le Berliner Ensemble et la musique des CocoRosie
Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet 75004 Paris,
01 42 74 22 77

■ du 7 au 12/01 *Einstein on the Beach*,
Théâtre du Châtelet, place du Châtelet 75001 Paris,
01 40 28 28 28

AU LOUVRE

■ du 11/11 au 17/02 Le Louvre invite Robert Wilson
Musée du Louvre, 99 rue de Rivoli 75001 Paris, 01 40 20 55
00 : des expos, performances, rencontres et projections,
dont :

■ le 22/11 à 17h, *The Life and Death of Marina Abramovic*, documentaire de Giada Colagrande

■ le 22/11 à 20h, Rencontre avec Bob Wilson
auditorium du Louvre, entrée Passage Richelieu

■ du 14/11 au 17/02, *Living Rooms*, exposition
Musée du Louvre, Aile Sully, salle de la Chapelle

■ programme complet sur www.louvre.fr



BILLETTERIE



INSCRIPTION



INVITATION



GUICHET



ACCRÉDITATION



CONTRÔLE

Organisateurs d'événements,
Découvrez la billetterie self-service
leader en France.

woozevent

1 solution de billetterie - 48 198 événements créés

Dossier

Spectacle



cles en fêtes !



Comment imaginez-vous vos fêtes de fin d'année ? Au théâtre, cela va de soi, mais une petite touche d'originalité serait de circonstance. A la rédaction de *Théâtral* magazine, nous aimons les formes qui sortent de l'ordinaire ; aussi avons-nous sélectionné un peu partout en France des spectacles pour vous surprendre.

Voici quelques suggestions :

Si vous êtes très FAMILLE, ne manquez pas *Ali Baba* de Macha Makeïeff à Chaillot. Le théâtre organise même une soirée spéciale réveillon de Noël. Le théâtre du Châtelet reprend aussi le très beau musical *My Fair Lady* dans la mise en scène de Robert Carsen,

Si vous avez des tendances GOTHIQUES, rendez-vous au Monfort voir les mythos de *La Taverne Münchhausen*,

Si vous aimez les CLOWNS, il y en a un peu partout : Les *Semianyki* au Rond-Point à Paris, *La soirée de Gala* au Théâtre du Nord de Lille, la famille Flöz avec *Teatro Delusio* aux Célestins de Lyon,

Si vous aimez les MARIONNETTES, Emilie Valantin revisite aux Célestins de Lyon le mythe de Faust dans *Faust et usages de Faust*,

Si vous aimez les belles LÉGENDES comme celle des Chevaliers de la table Ronde, *Spamalot* reprend à Bobino dans un genre irrévrencieux,

Si vous cherchez de quoi divertir et éduquer les ENFANTS, rien ne vaut les belles morales de *Cendrillon* version Maguy Marin au TNB de Rennes et de *La Belle et La Bête* à Mogador à Paris,

Pour les plus téméraires et amateurs de SENSATIONS, *Stormy Weather* au Centquatre et le *Train Fantôme* à la Gaîté Montparnasse,

Et puis il y a les ORIGINAUX : *Sport Fiction*, un mélange de danse, de sport, de musique et d'architecture à La Criée par le directeur des Ballets de Marseille, *La Comedy Majik Cho* d'Arturo Brachetti au théâtre du Gymnase de Paris, *Mugler Follies* l'extraordinaire revue que promet Thierry Mugler rebaptisé Manfred Mugler au Comedia ou *L'Idéal Club* au Grand T de Nantes avec d'infatigables artistes qui vous réservent des surprises pendant trois heures de spectacles.

Enfin, pour les TOUT-PETITS (et pas seulement) : voir la rubrique En famille, p. 68

■ *Sélection de spectacles* : *Ali Baba*, *Stormy Weather*, *Comedy Majik Cho*, *Le Train fantôme*, *Faust et usages de Faust*, *Sport Fiction*, *L'Idéal club*, *Soirée de gala*, *La Taverne Münchhausen*, *Teatro Delusio*, *Cendrillon*, *Mugler Follies*, *My Fair Lady*, *Semianyki*, *Spamalot*, *La Belle et la Bête*...

photo : *Spamalot* à Bobino

Mugler Follies

Le music-hall muglérisé

Le 10 décembre prochain, première au Comédia de *Mugler Follies*, revue signée Manfred Thierry Mugler. Elle devrait durer trois ans. Les repas seront assurés par le Fouquet's. Mais on pourra se contenter d'une coupe de champagne. Ou ne dévorer que des yeux.

Arrivé dans les coulisses du Comédia encore en travaux, je demande Thierry Mugler. "*Il ne faut pas dire Thierry mais Manfred*", me prévient-on. On me conduit à son bureau. Stupeur, ce n'est pas un être humain qui me fait face, mais un Klingon, l'un de ces extraterrestres herculéens qu'on voit dans *Star Trek*, qui disposent de deux cœurs, deux foies, trois poumons, je ne sais combien d'estomacs. Et cet ogre à la voix de tonnerre a pour second prénom Manfred qui signifie "homme de paix" en allemand !

Pourquoi placer désormais Manfred devant Thierry ? "*Je gardais Manfred pour une nouvelle aventure*". Des aventures, il en a tentées beaucoup. Danseur à l'Opéra du Rhin. Élève de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg, sa ville natale. Cours d'art dramatique de François Florent. Styliste. Créateur de mode, de parfums. Costumier de théâtre, d'opéra, de cinéma... Photographe. Pas étonnant qu'il se lance à présent dans la revue, art polymorphe s'il en est. "*La revue, c'est un art libre. Et ça manque à Paris qui l'a pourtant inventée. La revue y est formatée, sinistre. Il était temps de lui rendre son lustre, sa légèreté, son pétilllement.*"

La première qu'il ait vue ? Celle de Zizi Jeanmaire au Casino de Paris. Mais c'est plutôt le dernier concert de Marlene à l'Espace Cardin qui l'inspire ("*Sublime dans son essentialisme et ses saluts organisés avec des jets d'œillets blancs*"). Callas, salle Pleyel. Les saluts à n'en plus finir de Noureev et Margot Fonteyn. Autres saluts : Jeanne Moreau à genoux à la fin du *Récit de la servante Zerline* aux Bouffes du Nord. Fairouz aux pyramides. L'Orient rouge, opéra à la gloire du communisme ("*1000 participants, 500 choristes*") chanté à Pékin au début des années 80 devant 6000 jeunes soldats aux yeux écarquillés. Liza Minelli entonnant New-York New-York après le 11 septembre devant le Beacon Theatre debout, en larmes. Tina and Ike and the Ikettes pour la première fois à Paris au début des années 70 ("*Un déferlement de liberté et d'énergie bestiale. Sublime !*"). Jimmy Hendrix et Janis Joplin au Fillmore à San Francisco. Les Pinks à l'aube, dans la boue du titanique festival de



© Christian GAUTIER © MTML Manfred T. Mugler

Rotterdam. Ou encore la dernière revue de Joséphine Baker à Bobino : "*J'y étais !*"

Thème de la future revue ? "*Le parcours d'une jeune femme à la recherche de son équilibre physique et psychique. Un hommage au plus bel animal de la Terre, l'homme*", rugit le surhomme, décidément trop massif pour ce bureau.

Sur scène, 24 artistes dans 29 tableaux. Un grand escalier, des plumes (pas forcément de "zoiseaux"), une chanteuse black, une drag queen, des danseuses, des gymnastes, des avaleuses de sabre, des funambules, des contorsionnistes, la chanteuse Marie-France... Les ingrédients habituels de la revue, mais "muglérisés". Rappelez-vous le barouf qu'avaient fait ses défilés de mode au Zénith, au Ritz ou au Cirque d'hiver... "*Je promotionne la beauté en tant que véhicule émotionnel primordial.*" Manfred est une force qui va, dirait Hugo.

Jacques Nerson

■ *Mugler Follies*, un spectacle créé par Manfred Thierry Mugler, au Comédia, 4 bd de Strasbourg 75010 Paris, à partir du 10/12

My Fair Lady

by Robert Carsen

Robert Carsen reprend *My Fair Lady* au théâtre du Châtelet. Le metteur en scène canadien qui avait brillamment monté *Candide* et dont l'Opéra *Elektra* est également à l'affiche à Bastille, s'est passionné pour ce conte adapté du *Pygmalion* de George Bernard Shaw. L'histoire ? Eliza Doolittle, une petite marchande de fleurs apprend auprès d'un linguiste à manier la langue pour s'élever dans la société.

Pourquoi cette histoire de *Pygmalion* est-elle aussi mythique ?

Le cœur battant de l'histoire de *Pygmalion* contient le conte de fée le plus populaire de tous, c'est *Cendrillon*. On voit la transformation d'une personne en une autre.

Ne pensez-vous pas que le film *My Fair Lady* avec Audrey Hepburn et Rex Harrison a contribué au mythe ?

Avant que le film ait été tourné, la comédie musicale avait déjà eu un succès incroyable. Et dans le film, Audrey Hepburn est doublée pour les chansons. Je trouve que rien ne vaut de voir ce spectacle en direct.

On parle souvent de *My Fair Lady* comme d'une comédie légère mais pourtant elle parle d'une certaine Angleterre.

Shaw vivait en plein milieu d'une société anglaise d'une hypocrisie et d'une snobisme inouïs, et c'était pour lui un moyen de s'en moquer en élevant socialement dans sa pièce une fille qui vivait pratiquement en SDF.

Cela montre aussi qu'avec du travail, on peut se transformer,

s'élever.

Le professeur Higgins transforme la manière de parler d'Eliza. Mais la grâce et l'élégance, c'est quelque chose qu'elle a déjà en elle, et il le comprend ; il voit d'emblée en elle cette force de caractère même s'il la traite comme un objet d'expériences. La pièce *Pygmalion* fait référence à la statue de Galatée que le sculpteur Pygmalion crée et dont il tombe amoureux au point que Vénus va lui donner vie. Higgins donne une certaine vie à Eliza mais Shaw fait très attention à nous faire comprendre que si elle ne possédait pas ces qualités, elle ne deviendrait pas ce qu'elle devient. Il y a aussi chez Eliza une certaine ambition. N'oubliez pas que c'est elle qui vient trouver Higgins pour qu'il lui apprenne à parler parce qu'elle veut ouvrir sa propre boutique de fleurs, et améliorer son niveau de vie.

Pourquoi ne pas avoir placé la pièce de nos jours où les moyens technologiques nous permettent d'augmenter nos performances ?

Ce serait un non-sens de moderniser cette oeuvre. La construction des classes autour du son de la voix est complètement terminée en Angleterre. Maintenant, des artistes et des personnalités parmi les plus respectées sont des cockney. C'est l'inverse de ce qui se passe dans la pièce. Et puis, avant la deuxième guerre mondiale, près de 70% de la population travaillait pour d'autres personnes. Les maisons bourgeoises avaient jusqu'à 10 servants. Après la guerre, tout ça a radicalement changé. On n'avait plus assez d'argent pour employer tous ces gens. L'oeuvre est écrite avant la première guerre mondiale et je l'ai transposée après pour la rendre un tout petit peu plus près de nous. Et aussi je voulais m'éloigner des images qui sont devenues très connues du film et faire quelque chose de beaucoup plus lisible et clair ; très souvent cette époque est traitée dans une espèce de marron, alors que Londres est blanc. J'habite à Londres et les maisons sont peintes en blanc peut-être à cause du mauvais temps...

Propos recueillis par HC



■ *My Fair Lady*, livret et lyrics d'Alan Jay Lerner, direction musicale de Jayce Ogren, mise en scène de Robert Carsen, avec Katherine Manley, Christine Arand, Alex Jennings...

Théâtre du Châtelet, place du Châtelet 75001 Paris, 01 40 28 28 40, du 5/12 au 1/01

■ *Elektra*, de Hugo von Hofmannsthal, musique de Richard Strauss. Opéra Bastille, place de la Bastille 75012 Paris, 0 892 89 90 90, jusqu'au 1er/12

la magie Brachetti



Drôle et poétique

Quel grand gosse, ce Brachetti ! 56 ans déjà et toujours le teint frais, la mine réjouie des enfants, pas une ride, un sourire mutin perpétuellement accroché au visage. Voilà de longues années que le Turinois règne en maître sur le monde des transformistes, change de costume à la vitesse de l'éclair (1,5 seconde entre certaines tenues, ce qui lui vaut un classement au Guinness Book des records) et revisite à chacun de ses spectacles un monde merveilleux. Aux Folies-Bergère, le dernier en date plongeait dans l'univers d'Hollywood en faisant revivre sur scène les héros mythiques du grand écran.

Cette fois, c'est à la magie qu'il rend hommage. "La magie est un mensonge qui dit la vérité, c'est voir avec les yeux, croire comme un enfant". Evoquant tour à tour Houdini, Fregoli ou Mandrake, grands maîtres qui ont traversé l'histoire du genre, Arturo Brachetti convie

Disons-le tout net : l'affiche est flippante. Mais, il a bien fallu se résoudre à passer la porte du Théâtre de la Gaîté pour y applaudir le nouveau spectacle d'Eric Métayer et de son équipe. Fort du succès de ses *39 Marches*, toujours à l'affiche et ce depuis plusieurs saisons, le metteur en scène a conçu un nouveau spectacle sur la même recette : énergique, original, astucieux et drôle.

Eric Métayer est un visionnaire à l'imagination débordante. Il sait surprendre et créer en laissant les conventions à la porte des théâtres. Son *Train fantôme* est donc un festival de jeux de scènes, de décors truffés de gadgets et de costumes à transformations destinés à faire rire et peur. Pour la peur, rien à craindre vraiment ; on évite le gore et l'épouvante, le burlesque étant plus au menu que l'angoisse. Côté rire, effet garanti, les scènes se succèdent à vitesse grand V toutes plus drôles les unes que les autres, menées tambour battant par quatre comédiens virtuoses survoltés.

Eric Métayer et Gérald Sibleyras entreprennent de raconter les malheurs d'un jeune clerc de notaire en villégiature chez le comte Dracula dans le fin fond des Carpates. Avec sa caravane de posséd-

à ses cotés toute une joyeuse bande de magiciens venus d'Italie ou du Québec –les accents ne trompent pas-. Chacun usant d'un pouvoir bien particulier, d'un savoir-faire qui n'appartient qu'à lui, ils composent un éblouissant patchwork, mis en scène avec rythme par Serge Denoncourt.

Lever de rideau avec Luca & Tino, duettistes attachants et malicieux. Faux pépins techniques, numéros classiques, boutades et jeu de ping-pong verbal composent leurs interventions. Ces chouettes messieurs Loyal jouent les intermèdes, mais jamais les seconds rôles ou les faire-valoir. Theo Dari dompte les lumières lasers dans une partition futuriste, Vincent C. marie allègrement vraies réussites et faux ratages dans un triple numéro tordant, le mentaliste Alain Choquette bluffe son monde avec un tour de manipulation collective de cartes : on cherche encore le truc, mais ne le trouvera pas, évidemment !

Et puis voyez le jeune Luca Bono. Déguisé en lapin, il se fond dans la peau d'un apprenti faussement beta et béat devant ses maîtres supposés. Bien sûr au terme de l'aventure il prendra son envol dans un solo virtuose.

Et Brachetti dans tout ça ? Il nous gratifie de belles métamorphoses avant de rendre hommage à la Ville lumière qu'il aime et qui le lui rend bien. On jubile, on s'émeut et on rit dans ce show étonnant où l'humour et l'esprit potache le disputent à la tendresse. Courez !

Nedjma van Egmond

■ *Comedy Majik Cho, Théâtre du Gymnase, 38 bd de Bonne-Nouvelle 75010 Paris, 01 42 46 79 79, jusqu'au 5/01*

dée, d'exorciste et de vampire, l'histoire défile à toute allure sans laisser au public le temps de reprendre son souffle. Juste de quoi saisir la main de son voisin pour se rassurer. Le spectacle est sur la scène et dans la salle, et même les plus récalcitrants des spectateurs ne résistent pas à rejoindre le peloton des réjouis pour la deuxième partie. Avec trois bouts de ficelles, les univers changent sur scène : une mer démontée sur laquelle vogue un vaisseau fantôme et un surfer, un château hanté, une taverne de Transylvanie, etc... jusqu'à l'arrivée dans le théâtre même où l'on a pris place, qui devient décor du dernier acte, supposé construit sur l'emplacement même d'un cimetière ! On en sentirait presque les tombes s'ouvrir sous nos pieds pour nous engloutir dans la nécropole ! Tout cela est bon enfant, il se dégage une énergie incroyable, plus bénéfique que maléfique rassurons-nous, de cette équipe composée de comédiens danseurs qui incarnent d'innombrables personnages. Un peu de break dance, de musique pop, quelques bruits inquiétants... De quoi réveiller un mort !

François Varlin

■ *Train fantôme, mise en scène Eric Métayer. Théâtre de la Gaîté Montparnasse, 6 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 20 60 56*

la famille Semianyki

Quelle famille de frappingues !

Entre théâtre burlesque et cirque, les bouffons du Licedei dressent un tableau de famille dégingué et drôle. Immanquable.

Dans la famille Semianyki, je demande... La mère : Olga Eliseeva. Le père : Alexander Gusarov. Le frère : Kasyan Ryvkin. La sœur aînée : Marina Makhaeva. La cadette : Yulia Sergeeva. Et le bébé : Elena Sadkova. Tout ce petit monde tisse un patchwork de doux dingues. Ses heureux géniteurs ? Ils figurent sur le livret de famille. Il s'agit du Théâtre Licedei, fondé en 1968 à Léningrad par Slava Polunin.

Bien que lorgnant du côté de l'Occident et n'encensant pas particulièrement la grande Union Soviétique, il obtient miraculeusement pour salle de répétition une abbaye désaffectée, qui abritera ses géniales illuminations. Comme dans toute passion, l'histoire est longue, dense, tumultueuse, et on ne reviendra pas sur les nombreux épisodes qui l'ont traversée. Une seule chose à savoir aujourd'hui : quelques diaboliques descendants du Licedei ont donné naissance à La famille Semianyki. Depuis une petite dizaine d'années, ses membres, clowns et bouffons géniaux, tous plus fous les uns que les autres parcourent le monde (en France on les a vus au Rond-Point parisien ou au Théâtre du Chêne noir d'Avignon dernièrement) et réjouissent leur public de spectacles dégingués et d'idées farfelues et géniales.

Le père est alcoolique, la mère enceinte, la marmaille déjantée. Tout en faisant la nique à la folie du monde, à grand renfort de maquillages vifs, de costumes criards, de coiffes échevelées et de décors aux allures de savants bric-à-brac, les héros de cette épopée scénique retracent les splendeurs et misères de la vie de famille. Tout ça sans un mot... Est-ce du cirque ? Du mime ? Du théâtre burlesque et surréaliste ? Un peu tout cela à la fois. C'est givré mais ça réchauffe. Et c'est tendre. Et c'est follement drôle.

Nedjma van Egmond

■ Du 12/11 au 5/01 au *Palace, 3 bis Cité Bergère 75009 Paris, 01 40 22 60 00. Et en tournée du 17 au 19/01 à Quimper, les 21 et 22/01 à Roubaix, le 24/01 au Cadran d'Evreux, le 25/01 à l'Avant-Seine de Colombes...*



Train Fantôme même pas peur !



A l'origine de ce conte, il y a celui écrit en 1758 par Jeanne Marie Leprince de Beaumont, puis dès 1899 un premier film par les frères Pathé, en

1946 la version culte de Jean Cocteau, sans oublier l'inoubliable : le dessin animé des studios Disney, ainsi que Broadway et tout le tintouin, et nous voilà pour toujours, habités par le mythe de la Belle et la Bête : une belle jeune fille qui au fil de l'histoire, découvre l'âme sensible de la Bête et dont la crainte laisse place à l'amour...

Si vous aimez l'odeur vanille des vieux grimoires enluminés, si vous êtes resté un(e) indécrottable romantique, si vous vous identifiez à la Bête incomprise et pourtant si généreuse, si vous avez aimé l'histoire de Carla et Nicolas, si vous voulez vous réconcilier avec votre petite fille pour qu'elle voie avec des yeux d'amour, si vous voulez taguer votre photo sur Instagram sur fond de châteaux et de roses, si vous êtes une jeune fille dont la chambre est tapissée de posters de bad boys, si vous êtes un dragueur impénitent auquel aucune gazelle ne peut résister (excellent Gaston grimé en Fonzy de la série *Happy days* !), si vous êtes un peu fleur bleue, jaune, violette ou pastel, alors, voilà autant de bonnes raisons pour vous déguiser en Belle ou Bête, et renouer avec la magie des éternels contes de fées au théâtre Mogador.

Enric Dausset

■ *La Belle et la Bête, Théâtre Mogador, 25 rue de Mogador 75009 Paris, 0 820 88 87 86*

la Belle et la Bête la comédie musicale

Clément Debailleul est l'un des chefs de file du mouvement de la Magie Nouvelle. Avec Raphaël Navarro et leur compagnie 14.20, ils s'emploient à redonner une place à la magie dans le paysage culturel français, en proposant des spectacles qui s'appuient autant sur le théâtre que la danse ou le cirque ou des installations inspirées de leurs scénographies. Au CentQuatre, dans le cadre du festival C'Magic, ils présentent *Stormy weather* une installation qui préfigure leur prochaine création en 2014.

Le sujet de *Stormy weather*, c'est la disparition, la dégradation.

Stormy Weather, c'est le volet plastique de la création qu'on fera en 2014-15. C'est tout un travail autour de la question du deuil de soi et de la mort du point de vue de celui qui traverse ce moment totalement impénétrable et mystérieux. Et donc de notre point de vue magique. Ce qui nous intéresse, c'est de rester au seuil, à l'endroit où se produit le phénomène de mourir dans tout son mystère. Donc, on parle de la disparition, de la destruction des choses et de dimensions cycliques qui dans tous les cas se terminent par une forme d'immobilité.

Comment représentez-vous la disparition ?

On la travaille sur une installation basée sur un principe très ancien qui servait à faire apparaître les fantômes au XIXe siècle. On travaille souvent avec ce dispositif qu'on a réactualisé. Il nous sert à montrer comment les corps et les objets peuvent être à la fois présents et déjà investis d'une forme de vacuité. On le représente par un espace vide ; tout à coup il apparaît dans cet espace l'intérieur d'un appartement et un personnage en chute, ou en suspension. C'est un instantané et juste après ça, c'est de nouveau vide. Comme une alternance entre présence et absence. L'idée c'est de parler des morts plus que de la mort. C'est quelque chose que des gens peuvent traverser à travers d'autres phénomènes comme par exemple la fin d'une situation, la fin d'un emploi.

Le spectateur peut-il expérimenter ces situations de disparition ?

C'est assez contemplatif comme proposition. Mais on a invité une autre artiste qui travaille avec notre compagnie, Louise Lévêque, qui a imaginé une quatrième ins-

Stormy Weather magiques disparitions



tallation plus interactive avec le spectateur. *Plus loin* est un parcours autour de la question de la lecture. Le spectateur longe une immense bibliothèque et passe de l'autre côté du miroir pour découvrir que les oeuvres peuvent se transformer, aider à vivre. Ce qu'on cherche, c'est plonger le spectateur dans la sensation et c'est pour ça qu'on travaille sur le mouvement. Comme l'oscillation d'une lampe, la chute d'une plume... On ne veut pas mettre mal à l'aise et surtout pas tomber dans le morbide. Les gens viennent en famille.

Propos recueillis par HC

■ *Stormy Weather*, de Clément Debailleul et Raphaël Navarro et *Plus loin* de Louise Lévêque CentQuatre, 5 rue Curial 75019 Paris, 01 53 35 50 00, 21/12 au 2/02

la Taverne Münchhausen Des mythes de génie

Dans une taverne, des personnages tout droit sortis du XVIIIe, perruqués, poudrés et costumés improvisent des histoires invraisemblables à partir des exploits extraordinaires du Baron de Münchhausen.

Au départ, ce n'était pas un spectacle. Ce fan de jeux de société, propose à une bande de copains de faire dans les festivals où ils tournent une sorte de boeuf, que des gens pourraient regarder. Les premiers essais sont concluants. Il découvre que son projet a une dimension théâtrale. "J'ai scénarisé l'idée en m'inspirant des histoires du Baron de Münchhausen avec des personnages costumés qui racontent des histoires invraisemblables dans une taverne. Je présente mes comédiens comme des mythomanes ruinés qui essaient de gagner de l'argent en inventant des histoires". La soirée s'étale en deux parties.

Dans la première, Gwen Aduh propose les sujets sur lesquels les comédiens improvisent et après un entracte, ils jouent avec les suggérés par les spectateurs. Pour s'assurer que la soirée ne dérape pas hors-sujet, Gwen Aduh explique les règles et se porte garant de la cohérence des histoires. "Je prépare des chutes à partir des histoires qu'il y a dans le bouquin du Baron, comment son cheval s'est retrouvé en Guinée, comment il a volé sur un boulet de canon, comment il a repoussé les Turcs avec un poulet..." Tout est complètement improvisé. Pour le prouver, il permet aux spectateurs de modifier les sujets qu'il propose en première partie. Pour leur passage à Paris, au théâtre Monfort, ils joueront sur la scène avec les spectateurs assis à des tables autour d'eux. *La Taverne* marche si bien qu'ils ont décliné l'idée dans une version salon avec les mêmes mythes qui racontent des salades sur le Far West...

Propos recueillis par HC

■ *La Taverne Münchhausen*, 8/11 Le Releq Kerhuon 9/11 Muzillac, 12 au 14/12 Théâtre Monfort à Paris

C'est une histoire de légende à rebondissements que celle du *Roi Arthur et des Chevaliers de la Table ronde*. Relookée dans les années 70 dans le film des Monty Pythons *Sacré Graal*, c'était un chef d'œuvre

de loufoquerie. Le pari de reprendre les thèmes et gags du film dans une comédie musicale et d'en faire un succès était tenu, et réussi, en 2005 à Broadway et en 2006 à Londres, par l'un des membres de la troupe des Monty Pythons, Eric Idle lui-même. Paris n'avait qu'à s'en saisir pour relever le défi de l'adaptation française. Mais au Pays de l'opérette, la comédie musicale ne vit pas très bien, on le sait. Pierre-François Martin-Laval signait en 2010 une version française qui commençait à prendre auprès du public au Théâtre Comédia, lorsque les embrouilles multiples avec la direction du lieu conduirent à son retrait anticipé de l'affiche. Depuis trois ans, décors et costumes remisés dormaient en attendant de meilleurs jours. C'est donc à Bobino que la résurrection de ce beau spectacle a lieu depuis le début de l'automne, sans orchestre, certes, mais toujours avec un directeur musical, ce qui est curieux... Tout le monde a retrouvé sa place sur scène, et PEF – Pierre-François

Spamalot Iconoclaste !

Martin-Laval – endosse de nouveau l'armure du Roi Arthur. Sa version 2013, dopée de quelques variantes, est tout aussi jubilatoire que la première : truffée de gags visuels et de bons mots, elle secoue

la salle de rire. Sous la petite histoire pointée la raillerie irrévérencieuse de la grande, et derrière les codes du spectacle musical se cache une mise en boîte en règle des comédies musicales du moment. Ici tout le monde en prend pour son grade et personne ne se prend au sérieux. Gaëlle Pinheiro en diva oubliée fait un numéro vocal hilarant, Andy Cocq joue les invertis extravertis avec bonheur, et le flegme de PEF semble tout droit dicté par la Perfide Albion. La soirée est une véritable fête. On regrette une acoustique un peu confuse qui fait perdre les textes de certaines chansons, mais ce serait être bien chagrin que de se punir en n'y allant pas. Que l'on ait vu le film ou non, il faut courir à Bobino vivre l'expérience *Spamalot* !

François Varlin

■ *Spamalot*, de Eric Idle et John Du Prez. Bobino, 20 rue de la Gaîté 75014 Paris, 01 43 27 24 24, jusqu'au 25/01

Lyon



Faust et usages de Faust

La grande papesse de la marionnettes revient avec un tout nouveau spectacle inspiré de Faust. Son *Faust et usages de Faust* est une critique de notre société gavée de plaisirs faciles.

Votre Faust est inspiré de plusieurs versions...

La difficulté était de choisir entre les innombrables textes sur Faust. Mais le texte de base, c'est quand même celui de Christopher Marlowe. Et en même temps, bien qu'il soit très décrié par les intellectuels, celui de Gounod, qui s'est appuyé sur le texte de Goethe, a des qualités littéraires et de folklore qui nous amusent. Mais aucune fin ne nous convenait. Une réactualisation s'imposait.

Pour vous, le pacte évoque notre économie de marché...

Le pacte, c'est le marché, le plaisir immédiat et facile. On ne peut que penser au grand pacte qui nous lie à Internet. On a travaillé là-dessus en référence aux gens qui vivent par Internet interposé, comme dans ce programme *Seconde Life*, qui permet aux utilisateurs de vivre une vie fictive... Ensuite, il fallait déterminer ce qu'est l'Enfer aujourd'hui. Si on élimine les évidences que sont le fascisme, le racisme, la guerre, la maladie, l'Enfer, pour nous artistes, c'est quand même la vulgarité.

Dans quelle époque l'avez-vous situé ?

On voit Faust aujourd'hui devant l'écran d'un ordinateur avec ses deux

disciples qui sont deux geeks. Ils branchent toute la bibliothèque de leur Maître, qui n'a pas le bon logiciel pour appeler le diable. Chez Christopher Marlowe, Faust est un universitaire vieillissant et ce sont ses disciples qui lui apportent la bonne formule et l'abandonnent avec. Mais on n'ajoute pas de vidéo, ni d'effets spéciaux. On fait de la marionnette pure. En revanche, on ne se prive pas de faire des incursions dans le passé. Quand Charles Quint convoque Faust et lui demande de faire apparaître Alexandre le Grand et sa concubine parce qu'ils seraient de ses ancêtres, c'est beau à faire en marionnettes. Et puis Goethe a écrit son *Faust* après avoir vu un spectacle de marionnettes.

Vous avez changé la fin...

Dans beaucoup de versions, on se débrouille pour sauver Faust parce qu'il est touchant et qu'il ne faudrait pas reconnaître trop de pouvoirs au diable. Balzac a eu une idée géniale. Dans *Melmoth réconcilié* (1835), son personnage passe un pacte avec le diable pour vivre confortablement 150 ans. Au bout d'un moment, il est très fatigué. Malheureusement, s'il décide d'en finir, le diable l'attend au tournant. Donc, il décide de revendre son pacte à la Bourse. C'était pour nous la bonne clé. L'acheteur le revend un peu plus tard et le pacte passe de main en main jusqu'à se dévaloriser complètement. Il n'y a plus de diable, il n'y a plus de Dieu non plus...

Propos recueillis pas HC

■ *Faust et usages de Faust*, du 11 au 22/12 Célestins à Lyon, 04 72 77 40 00, du 18 au 21/03 Mouffetard à Paris, 01 84 79 44 44

Rennes

Lille

Cendrillon

Le monde de Maguy Marin

La chorégraphe Maguy Marin reprend au TNB le *Cendrillon* qu'elle avait créé en 1985. Une version masquée du conte de Perrault qui dénonce la cruauté des enfants.

Votre version de *Cendrillon* a marqué l'histoire avec des acteurs qui portent des masques représentant des poupées géantes. Que vouliez-vous signifier à travers ça ?

Je suis partie du conte et les contes pour enfants sont assez cruels. J'ai voulu m'inspirer de cette ambiance avec *Cendrillon* qui est martyrisée, la marâtre et la maman qui n'est pas là. Les personnages du conte sont figurés par des danseurs masqués avec chacun des rôles assez précis, comme les méchantes soeurs. Les masques ont été travaillés en fonction des caractères de chaque personnage. *Cendrillon* est très jolie mais les autres masques sont effrayants. Les contes pour enfants ne s'adressent pas qu'aux enfants. Dans le livre de Bruno Bettelheim *La psychanalyse des contes de fées*, on voit bien qu'il y a des traits de caractère chez chaque personnage qui sont liés aux questions de pouvoir, de domination, de victimes. Dans l'enfance, les enfants jouent facilement avec les méchants. Ils ne sont pas encore éduqués par la bienséance et l'hypocrisie. Nous, les adultes, sommes moins méchants, nous nous retenons.

Dans le spectacle, qu'avez-vous amené de vous-même ?

Peut-être le monde des enfants qui vient de celui des adultes mais beaucoup plus cru. Notre état d'humain fait cohabiter des choses très gentilles avec des choses très méchantes, beaucoup de générosité, de cruauté, d'agressivité, d'intérêt. J'ai eu deux enfants, et quand je les amenais dans des jardins publics, j'adorais les observer, voir comment les enfants sont tout le temps en train d'essayer d'entrer en relation avec les autres, de vouloir garder les choses pour eux, de vouloir les partager quand même. Et toutes ces questions, on continue à se les poser quand on devient adulte, on le voit dans les rapports d'intérêt, d'amitié, d'égoïsme et de violence aussi.

Vous reprenez également le spectacle *Umwelt* créé en 2004... Que raconte *Umwelt* ?

C'est une forme de tour d'horizon des activités quotidiennes communes à l'espèce humaine. C'est un flux de gens qui passent devant nous en continu et laissent tout un tas de choses à chaque fois, des souvenirs, des déchets... C'est une façon de montrer qu'on est indifférent aux choses qui arrivent parce qu'on est tous pris par la marche de la vie, par des activités tous azimuts et qu'on n'a pas le temps de s'arrêter cinq minutes pour voir les dégâts qu'on est en train de faire. Ce n'est pas une pièce écolo même si l'écologie en fait partie, c'est plutôt une pièce sur l'indifférence.

Propos recueillis par HC

■ *Cendrillon*, ballet en 3 actes de Prokofiev d'après le conte de Charles Perrault, chorégraphie et mise en scène Maguy Marin avec le Ballet de l'Opéra de Lyon

du 11 au 14/12 Théâtre National de Bretagne, 1 rue Saint-Hélier 35000 Rennes, 02 99 31 12 31

■ *Umwelt*, du 13 au 16/11 théâtre Garonne, 1 avenue du Château d'eau 31300 Toulouse, 05 62 48 54 77, 30/11 Moulin du Roc à Niort, 9 bd Main 79000 Niort, 05 49 77 32 30

Soirée de Gala

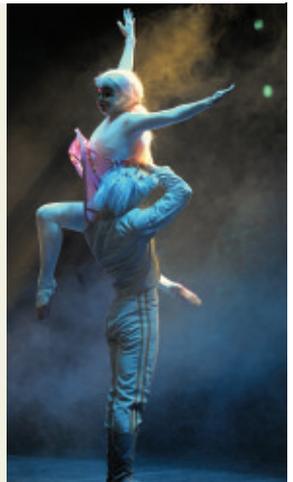
les clowns, toujours !

Gilles Defacque n'en a pas fini avec ses souvenirs d'enfant. Ce clown, qui dirige le Prato de Lille, présente *Soirée de Gala au théâtre du Nord*, la suite des aventures du *Mignon Palace*.

Pas facile pour Gilles Defacque d'oublier le *Mignon Palace*. "C'est le nom de la salle où j'ai passé mon enfance dans la Baie de Somme". Une salle où on pouvait voir des bals, comme du catch, du théâtre, ou du cinéma. "Je suis parti de cette atmosphère qui m'a marqué à vie et on a monté un spectacle qui rappelait les revues de naguère". Sauf que dans cette revue, on passe du catch au théâtre au cinéma. Pressé par son équipe de clowns d'en faire un autre volet, il invente *Soirée de Gala*, un music-hall aussi déjanté que le précédent. "Ça se passe vers la fin de la guerre de 40. Les hommes ne sont pas là, les femmes mènent le spectacle. A l'époque, on organisait des soirées pour envoyer de l'argent aux prisonniers. C'était les gens du pays qui faisaient ça". Voilà à peu près ce que raconte *Soirée de Gala*. "Un spectacle émouvant et surtout festif, qui dérape de tous les côtés, où des plantes vertes tombent, où ça chute, où ça roule". Gilles Defacque est lui-même de la partie. Il présente ce petit monde d'artistes en précisant qu'il est l'auteur du spectacle mais qu'il n'y reconnaît rien de ce qu'il a écrit. Pas d'improvisation pour autant, "il y a trop de danger dans l'air." Et puis ce n'est pas parce qu'on fait le clown qu'on n'est pas discipliné...

Propos recueillis par HC

■ *Soirée de Gala (Forever and Ever)*, texte et mise en scène de Gilles Defacque, Théâtre du Nord, 4 place du Général de Gaulle 59000 Lille, 03 20 14 24 24, du 21 au 29/12



Lyon

Nantes

Teatro Delusio

L'envers du décor

Teatro Delusio de l'allemand Hajo Schuller montre le théâtre à l'envers, vu des coulisses et par ceux qui dans l'ombre le font vivre, régisseurs et techniciens. Un spectacle tout en fantaisie que ses comédiens jouent avec des masques et sans parole.

Vous avez créé dans les années 90 le collectif de la famille Flötz.

Qu'est-ce que signifie "la famille Flötz" ?

Ce n'est pas vraiment une famille. Ce nom vient du premier spectacle que nous avons créé en 1996, *Familie Flöz kommt Über Tage*, l'histoire d'une famille qui vivait sous la terre et qui pour la première fois sortait au grand air. C'est une expression issue de l'époque des mineurs de charbon et qui veut dire que sous terre on peut trouver quelque chose de valeur.

Teatro Delusio, votre dernier spectacle raconte les rêves des techniciens qui sont derrière, dans les coulisses des théâtres.

On essaie de raconter la vie de trois techniciens qui s'occupent des entrées et sorties d'une troupe d'une vingtaine de comédiens. On suit leurs aventures, leurs espoirs comme celui du régisseur en chef amoureux de la prima donna... Ça vient d'une histoire très bizarre. Nous étions en tournée en Italie et à l'occasion d'un jour off, nous avons pu observer les techniciens travailler. C'est très intéressant de voir ce qu'ils faisaient et comment ils bougeaient sur scène. C'est à ce moment là qu'on a décidé de faire ce spectacle sur eux.

Qu'est-ce qu'il y avait de si particulier ?

C'était de voir sur une scène ce qu'on ne voit jamais. Ça peut créer des situations très belles. Quand on les regarde, on imagine tout de suite des choses sur eux, sur ce qu'ils pensent, sur ce qu'ils ont à faire, sur leur vie. On comprend plein de choses. Ce n'est pas le cas quand un acteur est sur scène pour jouer un personnage. On se laisse porter par la scène.

Vous faites un théâtre burlesque avec des masques et sans parole.

Notre travail est très visuel et à partir du corps. Nous ne sommes pas intéressés par le théâtre de texte. Et d'ailleurs, c'est très difficile d'exprimer en parole ce qui se passe sur scène.

Propos recueillis par HC

■ *Teatro Delusio*, de Paco González, Björn Leese, Hajo Schüller, Michael Vogel, mise en scène de Michael Vogel. *Célestins*, 4 rue Charles Dullin 69002 Lyon, 04 72 77 40 00, du 17 au 29/12



L'idéal Club

Un music-hall idéal

Au grand T de Nantes, Philippe Nicolle et sa troupe les 26.000 Couverts reprennent *L'Idéal Club*, un cabaret qui dure 3 heures, où les comédiens se confondent au public invité à partager une forme d'intimité avec eux.

Qu'est-ce que c'est L'Idéal club ?

C'est un music-hall, avec des comédiens et des musiciens en live, c'est une succession de numéros relativement disparates, avec une réflexion sur le processus de création puisque le public est convié à assister à certaines scènes de répétition.

Vous incluez donc les répétitions dans le spectacle ?

Oui. C'est un spectacle qui dure 3 heures. On recherche une forme d'intimité avec le public. Il y a aussi une certaine longueur parce qu'il y a une succession de choses, un jeu sur une fausse fin, qu'on n'arrête pas de dire que ça va être long... Pendant l'entracte, il y a des faux spectateurs qui s'intègrent au public. Il y a trois ou quatre ans, on a fait un Shakespeare, *Beaucoup de bruit sur rien*, qui reposait sur un canular. Dans chacun de nos spectacle, il y a toujours une interrogation sur la place du spectateur.

Il y a dix ans, vous avez aussi fait un spectacle sur la manifestation des intermittents, *La Manif de droite*....

Ce n'était pas un spectacle, c'était une manifestation. Au moment des événements de 2003 avec la crise des intermittents, on s'est habillé en droite caricaturale ; c'est une démarche assez classique de retourner l'argument et de caricaturer l'adversaire. Et cela a été amplifié en 2007 avec l'arrivée de Sarkozy. Plein de gens voulaient nous l'acheter et on était obligé de leur répéter que c'était une manifestation et pas un spectacle.

Vous tournez essentiellement en province. Si vous étiez à Paris, feriez-vous le même genre de théâtre ?

C'est évident que non. Chaque fois qu'on a joué à Paris c'était un repérage monstrueux. Paris connaît très mal les arts de la rue et pour cause c'est tellement verrouillé, que c'est impossible d'y jouer. A part sur la pelouse de Reuilly, ou à La Villette... il y a trois ou quatre lieux seulement où c'est possible.

L'Idéal club est-ce en référence au Kit Kat Club de Cabaret ?

Oui il y avait cette référence et puis c'est un travail que j'ai voulu appeler le music-hall idéal : on a besoin en ce moment de se référer à un idéal justement parce qu'on est dans une période très désenchantée.

Propos recueillis par HC

■ *L'Idéal Club*, par les 26000 couverts

Grand T de Nantes, 84 rue du Général Buat 44000 Nantes, 02 51 88 25 25, du 8 au 18/12

Paris

Marseille

Ali Baba débonnaire et attachant

Après *Les Apaches*, son spectacle hommage au music-hall, Macha Makeïeff s'attaque aux contes des *Mille et une nuits*. Avec la foi, l'inventivité que l'auteur et plasticienne met dans toutes ses œuvres. Des bouts de ficelles aussi. Ainsi le décor d'*Ali Baba* qui hésite entre le souk et le chantier. Ici, le héros est ferrailleur, vit de peu et s'en contente, jusqu'au jour où il découvre la fameuse caverne et son trésor. Naïf, l'"idiot magnifique", comme le définit la metteuse en scène, partage sa découverte avec ses proches, mais son frère, le

jaloux Qâssim commence à se douter de quelque chose. La troupe sait tout faire, jouer, chanter, danser... Budget oblige, les quarante voleurs ne sont plus qu'une poignée, mais la direction d'acteurs leur permet d'envahir le plateau. A son habitude, Macha Makeïeff utilise tous les arts du spectacle vivant et y inclut habilement le cinéma. Le jeune public plonge dans un monde coloré, chaleureux, empli de voix aux accents du sud. Atmen Kelif, issu de la bande des Deschiens, compose un Ali plus débonnaire que nature, généreux et attachant.

Nathalie Simon

■ *Ali Baba*, de Macha Makeïeff. Du 20/12/13 au 28/12/13 à Chaillot, 01 53 65 30 00 (soirée spéciale pour le Réveillon du 24/12). Du 7 au 12/01, à la Criée à Marseille, 04 91 54 70 54



Sport Fiction

Le directeur des ballets de Marseille, Frédéric Flamand présente *Sport Fiction* à la Criée, un spectacle qu'il avait créé dans une version en plein air devant 4.000 personnes à la Gare Saint-Charles de Marseille. Pour la Criée, il a conçu une scénographie à partir de travaux effectués par les élèves de l'école d'architecture de Mons. Pour l'anecdote, ce chorégraphe belge avait installé dans les années 70 sa compagnie dans une ancienne raffinerie de sucre à Molenbeek devenue un des premiers lieux alternatifs où sont passés plus d'une centaine d'artistes, dont Bob Wilson...

Quels sont les différences entre les deux versions de *Sport fiction* ?

La version en plein air était beaucoup plus ample avec 4.000 personnes autour. À la Criée on joue face au public. J'ai dû faire une scénographie avec toute une structure. Il y a des projections, des extraits de films historiques sur le sport, de films d'aujourd'hui sur le foot et d'autres types de sports que nous abordons dans le spectacle.

Pourquoi avoir choisi le sport ? Est-ce que cela a un rapport avec la ville dans laquelle vous êtes, en l'occurrence Marseille ?

C'est sûr que Marseille est la ville de l'OM. Mais nous avons découvert aussi des clubs de sport amateurs où il y a une convivialité fabuleuse. Mais on assiste aussi à la mise en place d'une idéologie à travers les grandes manifestations sportives qui diffusent un peu l'illusion d'une communauté planétaire. Il y a le débordement du sport, son rapport à l'argent, le dopage aussi. Pour reprendre l'expression de Le Corbusier, on arrive à une espèce de sportivisation de la société.

Comment le traitez-vous dans le spectacle ?

On fait allusion à tout ça mais de manière décalée, un peu humoristique parce que nous ne sommes pas des vrais sportifs mais des danseurs. On a plongé tout ce spectacle dans une espèce de culture médiatique pop. Le football est traité comme un immense jeu de baby-foot. La barre du danseur est aussi la barre du baby-foot. Et puis

on voulait montrer les nouvelles esthétiques qui se mettent en place, les rituels, les codes vestimentaires.

Vous travaillez vos scénographies avec des architectes de renom, comme Zaha Hadid, Jean Nouvel, Thom Mayne, Dominique Perrault. Comment est-ce que l'architecture vient s'intégrer à votre spectacle ?

Pour ce spectacle, j'ai travaillé avec des étudiants de l'école d'architecture de Mons. C'est une génération qui baigne dans le sport et dans cette culture pop. Ils ont fait plein de projets dont on s'est inspiré. Les premiers architectes que j'ai rencontrés à New-York disaient "*l'architecture pour nous, c'est tout ce qui se passe entre la peau d'une personne et la peau d'une autre personne*". En même temps dans notre société, le corps est remis en question parce qu'il se fait de plus en plus représenter par des programmes, des machines. La danse finalement, c'est l'art de la réappropriation du corps dans une société en mutation.

Propos recueillis par HC

■ *Sport Fiction*, de Frédéric Flamand
La Criée, 30 quai de Rive Neuve 13007 Marseille,
04 91 54 70 54, 18 au 21/12



LaCriée 13/14
Théâtre national de Marseille



Ali Baba

Reprise exceptionnelle
du 7 au 12 janvier à La Criée

Un spectacle de
Macha Makeïeff
actuellement en tournée

2013

15 au 20/11 au TNP de Villeurbanne,
26 au 28/11 à la Coursive Scène nationale
de la Rochelle, 6/12 à la MALS de Sochaux
(Ma Scène nationale de Montbéliard),
20 au 28/12 au Théâtre national de Chaillot, Paris

2014

31/01 et 2/02 au Théâtre Saint-Louis, Cholet,
20 et 21/02 à la Comédie de Reims,
13 et 14/03 au Parvis Scène nationale de Tarbes,
13 au 15/05 à l'Espal Théâtre,
scène conventionnée, Le Mans,
28 au 31/05 au Théâtre national de Nice

Sylvie lève le pied !

Ses payes sont entre de bonnes mains



Pop Paye

Salaires • Conseil • Formation • Logiciels

+ DE 15 ANS D'EXPÉRIENCE DE LA PAIE DU SPECTACLE
www.poppaye.fr • 02 40 93 19 70



Scooby Doo 2 le mystère de la pyramide

Il peut être risqué de transposer des héros mythiques du petit (ou grand) écran à la scène, particulièrement quand ils sont imprimés aussi durablement dans l'esprit de générations de téléspectateurs de 4 à 77 ans, ou presque. Dans ce spectacle-là, ça fonctionne, et bien. Scooby-Doo (Scoubidou, en français dans le texte) ? Un héros imaginé par les studios Hanna-Barbera. Chien gourmand, rigolard, froussard à souhait et prêt à tout pour se tirer d'un mauvais pas. Il est comme il se doit entouré de la belle rouquine Daphné, de la forte tête à lunettes Vera, du bellâtre blond fort fier de sa personne, Fred, et de son grand copain, Sammy (Arnaud Gidoin, vraiment réjouissant).

Dans des décors et costumes "cartoonesques" à souhait, voilà la fine équipe venue en aide à leur ami Otto pour résoudre le mystère de la pyramide du Pharaon Hatchepsout 1er. Tout y est : énigmes, bonnes blagues – à prendre pour certaines au troisième degré-, cascades et chorégraphies spectaculaires, et surtout une truculente galerie de portraits. D'Otto, vieux professeur aux allures de Karl Lagerfeld sur le retour, à Mira, blonde incendiaire et manipulatrice, en passant par un serviteur qui ne parle qu'en chantant du Claude François. C'est rythmé et tordant.

■ *Scooby Doo 2, le mystère de la pyramide*, de Grégoire Dey, mise en scène Rémy Caccia. Folies-Bergère, 32 rue Richer 75009 Paris, 0892 68 16 50, jusqu'au 5/01. Dès 4 ans.



Boucle d'or une étrange affaire

Au fin fond d'une forêt, une petite fille aux boucles blondes s'engouffre dans le cocon douillet de trois ours, se sert dans leurs bols, s'assied dans leurs chaises, se repose dans leurs lits. Soudain, c'est leur retour, suivi d'une grosse colère. L'histoire tient en trois phrases, et peut être mimée en une minute chrono. Aussi simple que ça, *Boucle d'or*, récit mythique de la littérature enfantine ? Certainement pas ! La preuve, avec cette joyeuse relecture orchestrée sous forme d'enquête. *Boucle d'or, une étrange affaire* retrace le scénario à dix reprises, en se plaçant à chaque fois d'un point de vue différent, et sous une forme différente.

Conférence minutieuse sur les ours, émission télévisée avec traducteur de langue ours, règlement de comptes familial ou retrouvailles enchantées entre Boucle d'or et Petit ours, en vérité les meilleurs amis du monde : l'ensemble donne lieu à des scènes jouées, chantées, entre théâtre, musique, mime et très beau théâtre d'objets. Mariant allègrement moments cocasses et jolies parenthèses poétiques, amusants délires et trouvailles formelles à tous les étages -les magnifiques décors notamment : cette affaire-là mérite qu'on s'y penche, et avec soin !

■ *Boucle d'or une étrange affaire*, de Florence Le Corre. Lucernaire, 53 rue Notre-Dame des Champs 75006 Paris, 01 45 44 57 34, jusqu'au 8/02. Dès 4 ans.



Pinocchio

Tout le monde connaît par cœur, ou presque, l'histoire du petit pantin devenu garçonnet de chair, après de nombreux rebondissements. A ses côtés, une fée bleue et un drôle de grillon lui servant de conscience. Le conte de Collodi prend la forme d'un spectacle total avec l'étoffe des grands bien qu'il s'adresse (surtout) aux petits.

La fine fleur des grandes comédies musicales à succès de ces dernières années est ici réunie. Talentueuses danseuses et acteurs-chanteurs revisitent l'œuvre à grands renforts de chansons, belles chorégraphies et amusantes saynètes. Une riche création vidéo permet de se balader d'un décor à l'autre, de l'atelier du vieux menuisier, au cirque de Mangefeu, en passant par le champ qui engloutira toutes les économies du héros. Tout cela est enlevé, bien léché, impeccable. Il manque peut-être un petit supplément d'âme pour que le bonheur soit total...

■ **Pinocchio**, un spectacle de Marie Jo Zarb. Théâtre de Paris, 19 rue Blanche 75009 Paris, jusqu'au 5/01. Dès 5 ans.



Un bon petit diable

Nouvelle adaptation déjantée de la comtesse de Ségur par Rébecca Stella et sa fine équipe. Sur scène pas d'enfants modèles et de parents charmants. Plutôt des garnements et de méchants adultes. Charles, confié par son père à sa cousine, madame Mac Miche, lui en fait voir de toutes les couleurs pour se venger des misères qu'elle lui inflige. Dur! Heureusement, son alliée fidèle, Betty – truculente gouvernante aux allures de Mary Poppins- est là. Avec trois meubles et une poignée d'accessoires, le trio de comédiens se métamorphose à loisir et livre un récit bondissant. Entre farces grinçantes et courses poursuites, purgatoire au placard et pension pour enfants, le héros parviendra à se tirer d'affaire, évidemment.

■ **Un bon petit diable**, d'après la Comtesse de Ségur, mise en scène Rébecca Stella, avec Caroline Marchetti, Charlotte Popon et Raphaël Poli. Folie Théâtre, 6 rue de la Folie Méricourt 75011 Paris. 01 43 55 14 80. Dès 7 ans.

■ **Aladin**, de Jean-Philippe Daguerre et Igor de Chaillé, mise en scène de Jean-Philippe Daguerre, chorégraphie Mariejo Buffon. Théâtre du Gymnase. Jusqu'au 28/02

■ **Alice au pays des merveilles**, d'après l'œuvre de Lewis Carroll, mise en scène de Jean-Philippe Daguerre. Théâtre Saint-Georges. 01 48 78 63 47. Jusqu'au 3/01.

■ **Merlin**, mise en scène Christophe Glockner. Théâtre des Bouffes Parisiens. 01 42 96 42 42. Jusqu'au 4/01

■ **Fables de la Fontaine**, mise en scène William Mesguich. Ciné 13 Théâtre. 01 42 54 15 12. Jusqu'au 5/01.

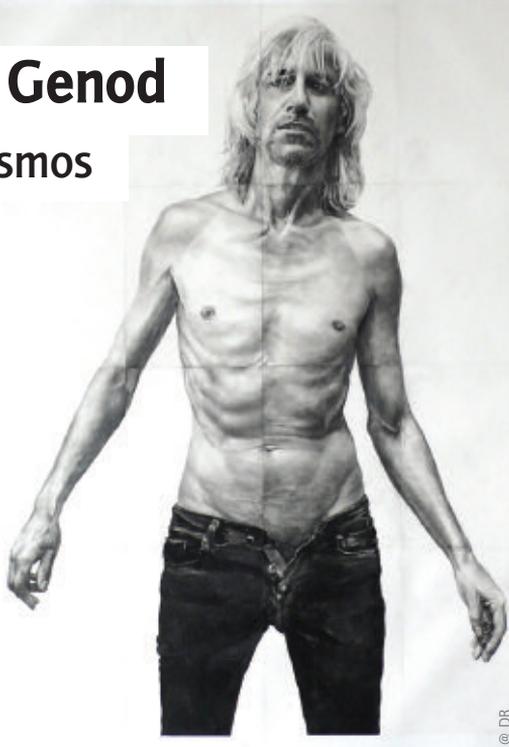
■ **Et aussi** : fêtes de fin d'année obligeant, la ville regorge de spectacles étonnants, originaux, virtuoses, qui feront rire et rêver les gosses autant que leurs parents : Arturo Brachetti et son **Magik Comedy Cho** sont au Gymnase, la **Famille Semiankyi** au Palace, la comédie musicale **La Belle et la bête** à Mogador... (Voir notre dossier).

Yves-Noël Genod

Perdu dans le cosmos

Parrain du festival les Inaccoutumés à la Ménagerie de Verre en remplacement de Jérôme Bel, Yves-Noël Genod va y présenter une variante du projet qu'il prépare pour les Bouffes du Nord, 1er Avril. Ce performer, metteur en scène, acteur, danseur formé par Vitez, dirigé par Régy, François Tanguy ou Loïc Touzé, se dit curieusement distributeur de spectacles.

"Dans ma bio, je mets distributeur de spectacles parce que j'ai l'impression de redistribuer des choses qui ont déjà eu lieu. Ce n'est jamais totalement nouveau. Borgès dit bien que "tout est déjà dit, tout est déjà écrit". Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Yves-Noël Genod a inventé son théâtre. Certes un peu par hasard. "Loïc Touzet, il y a 10 ans, m'a proposé de faire un spectacle dans le cadre d'une carte blanche à Nantes. A l'époque, on formait un quatuor lui, moi et deux filles. Chacun avait un spectacle sauf moi. Il m'a demandé d'en faire un et ça a tout de suite marché. Pour moi, ça a été un changement". Lui qui avait peur d'aller sur scène, s'éclate, enchaîne les créations, va jusqu'à en faire huit en 2011. Mais depuis deux ans, il relativise un peu. Cette année, il avait juste pro-



grammé 1er Avril aux Bouffes du Nord quand Marie-Thérèse Lallier, la directrice de la Ménagerie de Verre, l'a appelé pour remplacer Jérôme Bel aux Inaccoutumés. "L'idée c'est de présenter des éclairages différents sur le spectacle". 1er avril a déjà été créé à Bruxelles en 2011 et sera repris avec des équipes différentes. Le thème ? "Des petites troupes perdues dans le cosmos". Le principe est simple : il compose des petits groupes de comédiens pour qui il invente une histoire autour d'un seul thème, toujours le même, la vie et l'amour. Une sorte de cabaret improbable où on retrouve Marlène Saldana (elle aussi invitée des Inaccoutumés) ou Jeanne Balibar. "Jeanne arrive en général toute prête. Comme elle a des robes Balenciaga en veux-tu en voilà, elle en ramène deux ou trois et ça marche. Du

Brésil, elle a même amené un costume de samba, appris des chansons qu'elle a traduites. Marlène aussi a la spécialité d'arriver toute prête. Par contre, les acteurs, eux, n'ont rien. Pourtant, je leur dis toujours d'acheter un smoking. C'est très cher mais ça s'amortit !" Et le cosmos dans tout ça ?

"Il y a plein de choses qu'on peut utiliser de la mécanique quantique dans notre travail.

Par exemple, on s'est aperçu que lorsqu'un événement se produit dans un coin de l'univers, les particules à l'autre bout sont au courant instantanément. Ce n'est pas lié à la vitesse d'information ; c'est plus simple : quand un événement se produit, il transforme l'univers avec toutes les particules qui sont dans le même espace. C'est formidable de savoir ça pour un acteur. Ça veut dire que les émotions qui émanent d'une

scène sont ressenties en même temps par tous les spectateurs". Cette passion, il la transmise à Claude Régy. "J'ai un copain astrophysicien qui connaît Michel Cassé. Je l'ai mis en contact avec Régy. Et puis à Lausanne, Frédéric Plazy, le directeur de l'école de théâtre de la Manufacture, est aussi astrophysicien. Quand je l'ai su, je suis allé faire un stage chez lui".

Propos recueillis par HC

- Ajout au projet (variante de son spectacle 1er Avril) Ménagerie de verre, 01 43 38 33 44, du 12 au 14/11
- 1er Avril sera présenté aux Bouffes du Nord, 37 bis bd de La Chapelle 75010 Paris, 01 46 07 34 50, du 1er au 12/04

Festival Les Inaccoutumés
Ménagerie de verre,
12-14 rue de Léchevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44
www.menagerie-de-verre.org
du 12/11 au 7/12

Marlène Saldana & Jonathan Drillet

D'art et de beauté

Le titre de leur spectacle est impossible à retenir : *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond*. Le sous-titre, *Épisode de la vie d'un artiste* correspond mieux au spectacle puisqu'ils parlent d'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, vont eux-mêmes les incarner avec beaucoup de mousses, de prothèses et de masques. Marlène Saldana & Jonathan Drillet ne sont pas des débutants. Ils se sont déjà constitués un répertoire de pièces très grotesques mais très sérieuses.

Ils flippent à l'idée de rencontrer Pierre Bergé, auquel ils tenaient à soumettre leur projet. Pas sûr en effet que le compagnon d'Yves Saint Laurent rie de se voir si laid dans le spectacle de Marlène et Jonathan. Qu'il se rassure, il n'est pas seul à subir les obsessions des deux amis. Quatre personnages participent à l'aventure : lui-même, Yves Saint Laurent, Noureev et Giscard. Qui est Giscard ? Un personnage qu'ils ont créé pour *Dormir sommeil profond l'Aube d'une Odyssée*. "C'était un spectacle sur la Centrafrique. Au Gabon, il y a énormément d'enfants qui s'appellent Giscard, ou Mitterrand, des noms des présidents français qui ont eu une histoire avec l'Afrique. Les parents de ces enfants esti-



ment que ces grands hommes ont fait beaucoup de choses pour l'Afrique". Marlène Saldana ne plaisante pas avec ces choses là. "D'habitude ce qui nous intéresse, c'est la politique. On a fait beaucoup de choses sous Sarkozy et sur ce qui se passait en France. Donc Yves Saint Laurent et Pierre Bergé à Marrakech c'est vraiment une blague. Le prétexte, c'est qu'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé retournent au Maroc dans une des maisons qu'ils avaient achetées à Marrakech et ils y rencontrent Giscard, cet enfant magique qui pose des questions et dit de la poésie". Blague à part, la vraie question pour Marlène, c'est le rapport à l'art. "Le drame de Saint Laurent, c'est d'être un grand artiste qui se met au service de quelque chose qui n'est pas considéré comme de l'art, la mode. Il fallait à une époque qu'il fasse quatre collections par an et que chacune d'elle soit sublime. Il s'imposait de faire toujours des chefs-d'oeuvre. Et Pierre Bergé, son compagnon et son mécène durant toute sa vie, c'est un

personnage très politique, une sorte d'éminence grise, à la fois sympathique et antipathique, humain et colérique. Quelqu'un que je trouve assez touchant dans sa monstruosité".

Malgré un fond très documenté, le spectacle n'est pas un biopic. "On n'est pas du tout dans le côté réaliste". C'est Marlène qui joue Yves Saint Laurent affublée de prothèses. "On voit une femme habillée en Saint-Laurent avec une tête d'homme". Jonathan lui s'est fait la tête de Pierre Bergé. Le spectacle aborde les questions d'inspiration, d'argent et de beauté. "Toute leur vie, ils ont vécu entourés de beauté. Ils se levaient le matin devant un Goya et se couchaient devant un Géricault".

Propos recueillis par HC

■ *Fuyons sous la spirale de l'escalier profond. Épisode de la vie d'un artiste. Ménagerie de verre, 12-14 rue de Léchevin 75011 Paris, 01 43 38 33 44, du 5 au 7/12*

Mais qu'est ce que Frédéric Plazy, directeur de la prestigieuse école de théâtre de la Manufacture à Lausanne, vient faire dans ce zoom consacré aux Inaccoutumés ?

Rien à voir, si ce n'est qu'il est astrophysicien de métier et inspire Yves-Noël Genod. On ne pouvait donc pas ne pas le rencontrer...

C'est Yves-Noël Genod qui a parlé de vous. Vous êtes astrophysicien. Comment êtes-vous devenu directeur de théâtre ?

J'ai toujours fait du théâtre dans ma vie. Et à 24 ans, je savais très bien que je ne ferai pas de la recherche scientifique mon métier. A un moment donné, ça devient très technique, stratégique et puis c'est un milieu très difficile où il faut avoir la hargne pour marcher sur les autres et faire sa place. Je n'avais pas envie de ça. J'ai fini ma thèse et un professeur du Conservatoire de Grenoble dont je suivais les cours m'a proposé de monter une compagnie avec lui. Ensuite, j'ai créé les Chantiers nomades en 2000 ; ça a duré 10 ans jusqu'à ce qu'on me nomme à la direction de l'école de la Manufacture.

Exploitez-vous toute cette science aujourd'hui dans le théâtre ?

Oui, dans le cadre de mes fonctions à l'école, j'essaie toujours de construire des ateliers d'expérimentation et pas des lieux où on apprend simplement une technique d'acteur. Quand un professeur donne des conseils, ou des recettes, ça limite un peu la curiosité. C'est un peu le vieux truc de Mao appliqué à la transmission : plutôt que de donner du poisson, il vaut mieux apprendre à pêcher. C'est pareil pour les étudiants : plutôt que de leur servir la recette, il faut leur apprendre à la construire eux-mêmes. Parce qu'au fond, elle n'existe pas. Pour devenir un grand artiste, un acteur doit trouver son chemin, sa singularité. Ici, on fait en sorte que les étudiants s'inventent eux-mêmes.

Quel regard portez-vous sur les metteurs en scène qui montent des spectacles scientifiques ?

Si la science sert simplement de matériau dramaturgique, ça ne m'intéresse pas. Par contre quand Claude Régy se pose la question de la physique quantique qu'il applique dans une attitude de travail, ou quand Pierre Meunier fait sa conférence sur *Le tas* avec une fausse naïveté, j'y retrouve l'essence même de ce qui fait le théâtre : la poésie.

Propos recueillis par HC

Thibaud Croisy *contre !*

Il se déplace léger avec juste son portable à la main et ça renforce sa dégainée d'étudiant. En fait, Thibaud Croisy n'a rien à voir avec l'image relax qu'il donne. Jeune, il sait déjà de quoi il parle et ce qu'il veut. On jurerait même qu'il est un brin prétentieux. Il faut dire que son sujet aux Inaccoutumés porte sur le système : *Rencontre avec le public*. Et puis quoi encore ? Attention, on se moque mais on adore.

Qu'appellez-vous une rencontre avec le public ?

C'est ce moment un peu ritualisé où après la représentation les artistes de la pièce reviennent sur la scène pour dialoguer avec le public. Avec quelques variantes selon la formule de communication du théâtre.

Que montre le spectacle ?

C'est une forme qui reconduit le principe de la rencontre. Mais ce n'est pas non plus la rencontre idéale.

La rencontre idéale, ce serait qu'il n'y ait pas de rencontre parce que le spectacle ferait que la rencontre n'aurait plus besoin d'avoir lieu ?

Oui, mais je veux quand même garder un effet de surprise. **Les spectateurs vont avoir le sentiment d'assister à une rencontre : la scénographie reproduit le dispositif de la rencontre** avec les artistes assis sur des chaises au bord de la scène face au public. C'est la situation initiale et puis on la détourne. Parce que ce n'est pas une pièce pédagogique.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas dans ces rencontres ?

Cette volonté de partager quelque chose comme si on n'avait rien partagé pendant la pièce. Il y a un peu d'assistanat là-dedans pour que le spectateur

reparte rassuré avec le fameux message. Prendre le spectateur par la main ne m'intéresse absolument pas. En revanche, réinventer la forme du théâtre oui.

Finalement vous faites un spectacle sur ce que devrait être le théâtre et pas à partir d'une histoire que vous auriez à raconter.

J'ai le sentiment de faire ça à chaque fois. C'est-à-dire de changer le code. Le théâtre, ça se passe dans une salle avec des gradins, où on regarde un truc pendant 1h ou 1h30 et on s'en va. Moi j'ai fait des choses hors les murs avec les gens debouts, qui peuvent circuler. Là, j'essaie de changer quelque chose au rapport social. Au théâtre il y a toute une mondanité. Il n'y a qu'à voir les salles à l'italienne ; on n'y allait pas pour regarder les spectacles mais pour voir qui était là. Aujourd'hui, c'est différent mais il y a ces rencontres avec le public, ou les professionnels... On n'est pas dans la même temporalité. Une pièce, ça prend toute notre vie. Et le public vient juste pour 1h. Il fait des choses avant et après. C'est un passage dans sa vie ; pas dans la nôtre.

Vous écrivez aussi dans les journaux comme *Le Monde* ou le *Huffington* ; vous êtes d'ailleurs assez critique à l'égard de vos pairs.

J'aime bien l'écriture critique et la politique culturelle. Mais si je raconte l'inverse de ce que je pense, ça ne rime pas à grand-chose.

Propos recueillis par HC

■ *Rencontre avec le public, de Thibaud Croisy Ménagerie de verre, 3 et 4/12*



MAR.T.O., festival de Marionnettes et du théâtre d'objets pour adultes, du 23/11 au 8/12

Au théâtre Firmin Gémier-La Piscine à Antony et Châtenay-Malabry, 01 41 87 20 84

Au théâtre Victor Hugo de Bagneux, 01 46 63 10 54

Au théâtre Jean Arp de Clamart, 01 41 90 17 04

Au théâtre des Sources de Fontenay-aux-Roses, 01 41 13 40 80

Au Théâtre 71 de Malakoff, 01 55 48 91 00

Ismail Safwan 4 mythes en un

Ismail Safwan, le fondateur des Flash Marionnettes, présente au festival MAR.T.O. sa dernière création, *4M4A* dans laquelle il met sur la table quatre mythes antiques revisités par quatre auteurs contemporains.

Le spectacle s'appelle 4M4A. Il raconte quatre mythes différents revisités par quatre auteurs. Comment les avez-vous choisis ?

J'ai recensé douze mythes qui me semblaient les plus intéressants à traiter en vingt minutes. Ensuite, j'ai donné à chaque auteur le choix entre trois mythes sur les douze pour qu'il n'y ait pas de risque de doublons. Philippe Dorin a choisi *Orphée et Eurydice*, Thor Hungwald *le Cyclope*, Lise Martin *Iphis et Dentée* et Karin Serres *Narcisse*. J'ai toujours été très impressionné par les films à sketches des productions italiennes comme *Les Monstres* de Dino Risi. C'est très peu fait au théâtre.

Y a-t-il un lien entre les mythes ?

Aucun. Si ce n'est qu'on passe très naturellement de l'un à l'autre. S'il y a un lien évident qui se fait, c'est celui du regard. C'est évident avec *le Cyclope* dont l'oeil a été énuclé par Ulysse et Thor Hungwald a inventé que les témoins étaient jugés par Thémis, la justice aveugle. Dans *Narcisse*, c'est son regard sur lui-même à travers son reflet qui va tout entraîner. Dans *Orphée et Eurydice*,

le regard d'Orphée condamne Eurydice à retourner aux Enfers. Et dans *Iphis et Dentée*, c'est le regard illusionné que tout le monde porte sur un jeune homme qui est en réalité une jeune femme.

Que sont devenus les mythes dans l'imaginaire de ces auteurs ?

Je leur ai donné une règle du jeu, que ça ne dépasse pas 20 minutes et qu'ils conservent les noms des héros. Mais après ils avaient toute latitude pour décaler, actualiser et faire ce qu'ils voulaient. Ça a donné des choses très différentes. Karin Serres est restée très proche de l'histoire de *Narcisse*, mais elle a employé un langage très contemporain, moderne voire djeun. Philippe Dorin a décalé la situation. L'Orphée de la Grèce antique devient une petite marionnette très proche de Mike Brant dont la compagnie veut s'enfuir du castelet. Thor Hungwald a choisi de traiter l'accident du Cyclope sous l'angle d'un procès jugé par la justice aveugle Thémis.

Vous mettez en scène ces quatre spectacles. Quel type de marionnettes avez-vous choisies ?

On les a construites en fonction des textes. Pour *Iphis et Dentée*, on utilise

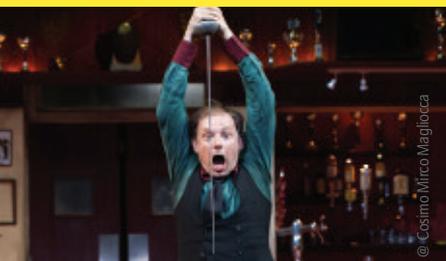


@ DR

des marionnettes récupérées dans une de nos tournées en Inde et au Bangladesh. Le thème du mari qui veut tuer la petite fille dès la naissance nous rappelait terriblement l'actuel génocide des petites indiennes. Dans *Narcisse*, on utilise des marionnettes animalières... Mais ce sont toutes des marionnettes sur table. Et selon les spectacles, les marionnettistes sont plus ou moins occultés par les lumières. Il y a même des acteurs qui jouent dans *le Cyclope* et *Orphée*.

Propos recueillis par HC

■ *4M4A*, par les Flash Marionnettes Théâtre 71, du 3 au 6/12



@ Cosimo Mirco Magliocca



@ Fabienne Hapi



@ tm

■ Hamlet

[To be or not to bee gees]

Texte de Shakespeare, mise en scène de Dan Jemmett, avec Denis Podalydès...

Comédie Française, Place Colette 75001 Paris, 0825 10 1680, jusqu'au 12/01

Un pub anglais avec bar, juke box, trophées, piste de danse et toilettes grafitées. Tel est le décor imaginé par l'irrévérencieux Dan Jemmett pour faire évoluer ses personnages aux allures de swiging-london-pop-rock-pattes-d'eph. Claudius dissimule ses crasses derrière ses lunettes jaunes de mafieux, la reine Gertrude promène son alcoolisme de ménagère potiche, Laërte se la joue en manteau fourrure genre rappeur vengeur, Ophélie se trémousse déguisée en bonbon acidulé et camé, et la troupe de comédiens qui visite le royaume sont attifés et coiffés comme les Bee Gees. Face à cet escadron de personnages caricaturés, Hamlet – interprété par Denis Podalydès – se dresse seul contre tous, tristounet et endeuillé, trainant sa dégaine janséniste et efflanquée. Mais malheureusement l'excès de parodie efface le vertige métaphysique de la pièce. La proposition kitch de Dan Jemmett permet sans doute de gagner en légèreté mais le trop plein de potacheries noie complètement la dimension philosophique de la pièce de Shakespeare. Entre humour anglais et tragédie anglaise, *to be or not to be*, notre cœur ne balance pas, on préfère Hamlet sans Jemmett.

Eric Dausset

■ Le fils du comique

[Droit de reproduction]

Pièce de et avec Pierre Palmade

Théâtre Saint Georges, 51 rue Saint-Georges 75009 Paris, 01 48 78 63 47

Coïncé entre sa kitchenette et son canapé, le Comique – humoriste à succès, homo et quadra – drague une jeune fille en vue de lui faire un enfant. Il en oublierait presque qu'il a déjà retenu une autre mère potentielle en la personne de sa meilleure copine, si son chorégraphe de mari ne le lui remettait pas les idées en place. C'est décidé, les deux mères potentielles seront testées au cours d'un dîner-concours. On est loin du cliché du couple de folles au théâtre à la Poiret-Serrault ; le duo homo prend corps dans un quotidien trivial que le théâtre de Boulevard n'aurait pas osé il y a quelques décennies. Maintenant que l'on appelle un chat un chat, on peut se proposer des pipes sans choquer. C'est cru, bien sûr, mais efficace vous dis-je. Palmade étire son corps dans tous les sens tel un homme chewing-gum intimidé, tout en balançant quelques bons mots face à Anne-Elisabeth Bateau qui, chaussant les souliers de la bonne copine brute de décoffrage, abat les cartes d'un jeu ravageur. Camille Cottin fait la belle, Benjamin Gauthier et Guillaume Clérice font les beaux, mais tout ce petit monde fait preuve de métier aux qualités solides acquises dans la fameuse "Troupe à Palmade". Une bonne soirée, en somme !

François Varlin

■ Théâtre sans animaux

[Bestiaire humain]

Texte de et mise en scène de Jean-Michel Ribes

Théâtre du Rond-Point, 2bis av. Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 21, du 19/11 au 8/12.

Jean-Michel Ribes reprend *Théâtre sans animaux* qui fut un succès il y a quinze ans au théâtre Tristan Bernard et dont il fit cette nouvelle mise en scène l'an dernier. Ce bestiaire où il n'y a que des êtres humains est un ensemble de huit mini-pièces. Dans l'une, un homme vient dire à son frère qu'à force d'application, il est enfin devenu plus intelligent que lui. Dans une autre, des époux se disputent sur le comportement à avoir face à une actrice qu'ils vont voir dans sa loge après le spectacle. Dans une troisième, un père ne veut pas admettre que sa fille s'appelle Monique et s'avère d'une redoutable imprécision en matière d'histoire familiale... Tout est tranquillement abracadabrants, d'une folie tellement logique dans son illogisme !

Le spectacle fonctionne moins bien qu'à la création au Tristan Bernard, dans une échelle supérieure (le plateau du Rond-Point est trop grand) et un décor trop banal (une ville en découpages, une vision plus enfantine qu'inquiétante). Mais les saynètes sont irrésistibles, jouées par des acteurs merveilleusement impassibles dans l'extravagance : Philippe Magnan, Annie Gregorio, Caroline Arrouas, Christan Pereira, Marcel Philippot. Des dingues tels qu'on les aime.

Gilles Costaz

BORALYS ET PANDRAGON PRODUCTIONS PRÉSENTENT AU
THÉÂTRE DU GYMNASÉ
DIRECTION JACQUES BERTIN

THEATRE DAUNOU

Direction: Denise PETITDIDIER

BORALYS, DENISE PETITDIDIER ET ALAIN DELON PRÉSENTENT

LES ADULESCENTS

De Dominique Coubes

Mise en scène Nathalie Vienne

AVEC
KARINE LYACHENKO
MALCOLM CONRATH
MARION LAHMER



Lumières : Jacques Rouveyrollis

Assistante mise en scène : Margot-Colette Coubes

RÉSERVATION : 01 42 46 79 79 - 0 892 683 622 coordonnées
www.fnac.com

38, boulevard Bonne nouvelle, Paris 75010
www.theatredugymnase.com

Piaf

Une vie en rose et noir

Succès !
Plus de 1000
représentations !

Avec

Nathalie Lermitte

Jacques Pessis

Aurélien Noël



Biographie musicale : Jacques Pessis

Mise en scène : Nathalie Lermitte

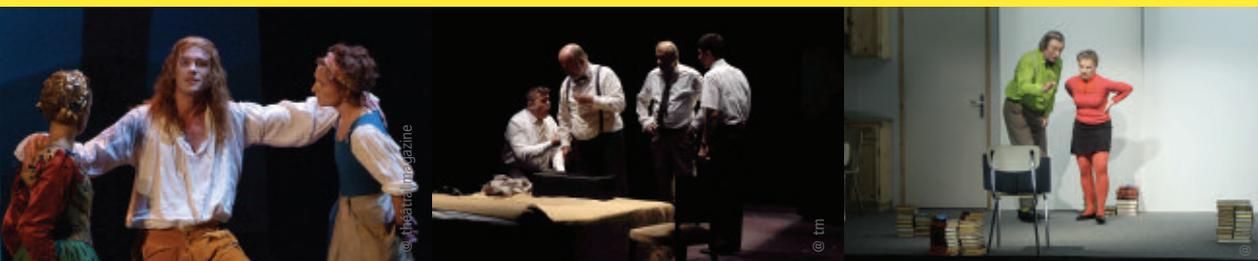
**Du 20 septembre 2013
au 4 janvier 2014**

Réservation : 01.42.61.69.14

7 rue Daunou, 75002 PARIS

Métro : Opéra - www.theatre-daunou.com

Location : FNAC, Agences et points de vente habituels



■ Dom Juan

[ou le Festin de Loïc Corbery]

Pièce de Molière, mise en scène de Jean-Pierre Vincent, avec Loïc Corbery...

Comédie-Française, Place Colette 75001 Paris, 0825 10 16 80, jusqu'au 13/01

Perruque blonde bouclée, petit minois craquant, voilà Dom Juan, de retour un an après sa création au Français, salle Richelieu. A chacune de ses apparitions, il émeut. Comme une star presque. D'ailleurs, il crie à son valet Sganarelle "qu'elles prennent toutes mon cœur". Car Dom Juan appartient un peu à tout le monde. Dès le début de la pièce, on s'attache au personnage. Pas seulement à cause de sa dégaine, mais parce qu'il se laisse porter par ses émotions. Dom Juan tient de l'adolescent rebelle, guidé par le désir de l'instant, balayé par l'instant d'après. De nos jours, rien n'a changé, on se marie et on divorce encore plus facilement, les fils tiennent tête à leurs pères, les débiteurs n'honorent plus leurs contrats, on s'entraide au sein de sa propre caste. On zappe.

Voilà un classique intelligemment révisité par Jean-Pierre Vincent, dont la mise en scène et le parti pris d'un rythme lent le fait résonner étonnamment aujourd'hui. La pièce doit aussi beaucoup à ses acteurs, Loïc Corbery en Dom Juan et Serge Bagdassarian en Sganarelle en tête, qui font entendre le texte avec beaucoup de naturel et de simplicité.

Hélène Chevrier

■ La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce

[Apre]

Spectacle de Joel Pommerat

Bouffes du Nord à Paris, jusqu'au 16/11 et tournée jusqu'en avril 214

Dans des chambres d'hôtel, des voyageurs de commerce, camelots des temps modernes, jetés sur les routes, se retrouvent chaque soir pour faire le point sur leurs réussites et leurs échecs. Longtemps on ne saura pas ce qu'ils vendent, et peu importe le produit, pistolet factice ou guide universel des droits sociaux (sic), peu importe son utilité ou son inutilité, il leur faut convaincre leurs proies qu'il est indispensable. Susciter le désir à tout prix. Bien sûr le titre est ironique. Cette existence n'a rien de grand, de fabuleux. Elle est plutôt ingrate, sinistre même. *La grande et fabuleuse histoire du commerce* est une commande de la Comédie de Béthune faite à Pommerat, féru de questions sociales. Résolument politique, elle interroge, comme souvent, le monde dans lequel on vit, notre société au consumérisme effréné, le sort fait aux losers dans une période de crise et un système où l'individualisme triomphe, aujourd'hui plus encore qu'hier. Si elle n'a pas le souffle profond, la magnificence des *Marchands* ou de *Cendrillon*, cette tragi-comédie reste, portée par d'excellents comédiens, d'une grande beauté esthétique et d'une âpreté rare qui frappe, l'air de rien, à l'estomac.

Nedjma Van Egmond

■ Que faire ? (le retour)

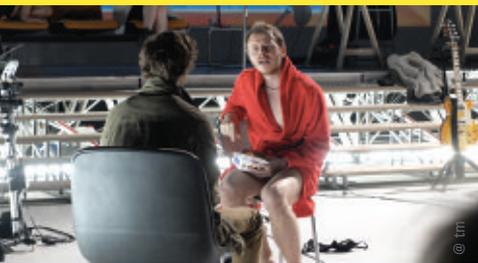
[La cuisine de tous les possibles]

Textes de Jean-Charles Massera, Benoît Lambert

TNS, Théâtre National de Strasbourg, 03 88 24 88 24, du 13/11 au 1/12

Un couple vit confiné dans son quotidien. Lui recroquevillé sur ses maquettes, elle occupée par ses courses. En rangeant, elle tombe sur un livre de Descartes. "Je m'appliquerai sérieusement et avec liberté à détruire généralement toutes mes anciennes opinions" Redressée par ces premières lignes, elle quitte la cuisine et s'élanche vers le salon, une grande pièce toute nue, où le mari ramène une palette de vieux livres. Maintenant qu'ils savent que tout est possible, qu'il leur est autorisé de penser ce qu'ils veulent, ils vont passer en revue les grands bouleversements de notre monde moderne, de la Révolution française à mai 68, en passant par la Révolution russe, le Capital, l'art conceptuel, Nina Hagen et Mouloudji qui chante "il faut vivre". L'immense salon devient l'espace de toutes les pensées folles, tous les rêves, tous les possibles, entraînant le spectateur dans un ballet étourdissant. Leur enthousiasme nous contamine. L'extraordinaire plaisir qu'ils ont à redécouvrir les grandes œuvres avec un regard neuf est libérateur. Même si changer le monde n'est finalement pas aussi simple ; paradoxalement, c'est en relisant Kant (le philosophe qui a dit "ose penser par toi-même") qu'ils vont passer à l'action... C'est intelligent, exaltant, tout simplement génial.

Hélène Chevrier



■ Les particules élémentaires

[Choc électrique]

Pièce d'après le roman de Michel Houellebecq, mise en scène de Julien Gosselin, par la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur

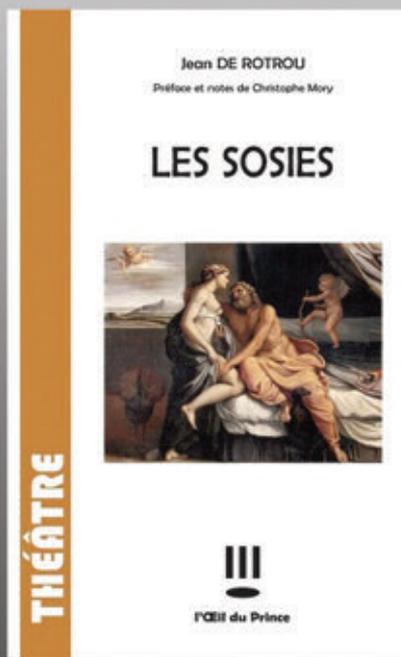
Du 8 au 16/11 au Théâtre du Nord à Lille, 03 20 14 24 24. Les 20 et 21/11 au Théâtre de Vanves, 01 41 33 92 91.

Ce fut l'un des grands moments du dernier festival d'Avignon. Et c'est à une troupe d'une grande jeunesse qu'on le devait. Julien Gosselin, 26 ans tout juste et sa fine équipe d'acteurs s'attaquaient, à Vedène, au monument de Michel Houellebecq. Monument qui a pu en enthousiasmer beaucoup mais qui, personnellement, nous est toujours tombé des mains. On allait donc découvrir son adaptation scénique avec un mélange de scepticisme et une réelle curiosité. Grande scène rectangulaire entourée de petites estrades. Là, instruments de musique, régie, écran de projection –pour de la vidéo, enfin à sa place, et pleine de sens-. Au centre, au cœur, les acteurs eux-mêmes venus nous livrer l'histoire de Michel et Bruno, deux demi-frères nés de parents ayant pris comme une claque, et de plein fouet, la révolution sexuelle et ses conséquences. Le premier donc, scientifique acharné. Le second, prof de lettres assoiffé de conquêtes. Beaucoup de bruit, de fureur, de mouvement dans leurs existences. Et in fine, une extrême solitude. Il y a mille choses dans ce récit-fléuve. Des destins singuliers et souvent tragiques, des interrogations sur un futur homme cloné. Un constat assez implacable sur l'impossible amour et l'inexorable déclin de l'homme occidental. Cœur serré et grands éclats de rire (avec quelques scènes d'anthologie), moments bouleversants et désopilants se succèdent près de quatre heures durant sur une partition électrique. Peu de temps après, on a enfin lu *Les particules élémentaires*. Et découvert Houellebecq.

Nedjma Van Egmond

Les Sosies

de Jean de Rotrou
enfin disponible



12 €

N° 100 des Éditions l'Œil du Prince

*Un génie méconnu
du XVII^e siècle français*

Librairie Théâtrale
3, rue de Marivaux
75002 PARIS

www.librairie-theatrale.com



■ Nos femmes

[Dilemme : êtes-vous Auteuil ou Berry ?]
Pièce d'Eric Assous, avec Daniel Auteuil, Richard Berry et Didier Flamand
Théâtre de Paris, 15 rue Blanche 75009 Paris, 01 48 74 25 37, jusqu'au 18/01

Alors que Paul et Max attendent Simon pour débiter une partie de cartes, ce dernier débarque en retard et annonce dévasté qu'il vient d'étrangler son épouse dans un accès de folie. Dilemme : faut-il couvrir Simon au nom de l'amitié ? faut-il le dénoncer au nom de la morale ? La pièce se transforme alors en une vaste interrogation sur les fondements de leur amitié, et amène chacun à faire le bilan de sa vie de couple et de sa propre existence. Un peu à l'instar de *Art* de Yasmina Reza ou du *Prénom* interprété par Patrick Bruel, un événement inattendu fait tout d'un coup exploser les non-dits que dissimulent les couples ou les amis au nom de l'amour ou de l'amitié. Dans ce grand déballage, Paul (Daniel Auteuil) et Max (Richard Berry) repassent le film de leur vie, de leur amitié, de leurs réussites et de leurs échecs. Mais heureusement, la comédie prend le pas sur la tragédie, la pièce gagne progressivement en intensité et cocasserie, et Daniel Auteuil finit par enlever le morceau dans un final boulevardier. Une pièce bien rythmée et des acteurs populaires avec lesquels on est assuré de passer un bon moment.

Eric Dausset

■ La Beauté

[Dissertation d'exception]
Spectacle avec Florence Muller et Lila Redouane. **Théâtre du Petit Saint-Martin, 17 rue René Boulanger 75010 Paris, 01 42 08 00 32, jusqu'au 21/12**
Elles sont deux, Brigitte et Nicole ou Nicole et Brigitte. Comme vous voudrez ! Deux conférencières habillées à l'identique : jupes courtes, chaussettes montantes, chemisiers bleu ciel, perruquées aussi, l'une blonde platine, l'autre plutôt rouge brique. Nicole et Brigitte prennent les rênes d'un entretien peu commun sur la beauté. Toutes les formes de beauté : la vie, l'art, les femmes, le monde. Elles perdent le fil, le retrouvent, multiplient les apartés, s'emmêlent, s'interrompent, confèrent... Et pouffent de rire comme nous ! Comme dans un colloque où le matériel pédagogique se serait perdu en cours de route, les oratrices essayent de suppléer au manque de paperboards et autres rétroprojecteurs. Leur spectacle est un petit OVNI, un entretien à nul équivalent, mais aussi un numéro de comédiennes de haute volée. Florence Muller et Lila Redouane excellent à nous faire tordre de rire entre deux bons mots et deux pas de danse. Femmes au bord de la crise de nerf parfois, ou tutoyant une douce folie poétique, leur spectacle réglé comme du papier à musique multiplie les figures de style pour le bonheur d'une salle au comble de la joie. Et en plus, elles sont belles !

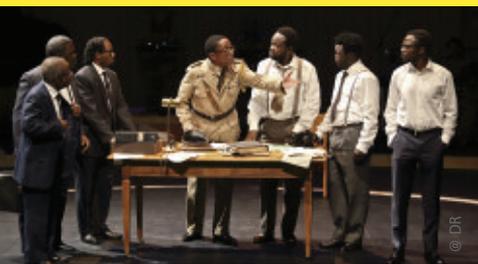
François Varlin

■ Ring

[La vie à deux, un sport de combat !]
Texte de Léonore Confino, mise en scène de Catherine Schaub, avec Audrey Dana et Sami Bouajila
Théâtre du Petit Saint-Martin, 17 rue René Boulanger 75010 Paris, 01 42 08 00 32, jusqu'au 5/01

La vie de couple, ça n'a rien d'une sinécure... Et ce sont les femmes qui en parlent le mieux. Témoin, cette réjouissante comédie, écrite par Léonore Confino, et mise en scène par Catherine Schaub. Pour Adam et Eve, les choses n'ont pas été simples. Il semble qu'il en sera de même, c'est gravé dans le marbre, pour tous leurs descendants. Voyez donc Camille (Sami Bouajila) et Camille (Audrey Dana, absolument géniale). Dans un décor blanc immaculé aux allures de laboratoire, la place est nette, mais dans les corps et les cœurs, c'est plus flou. La rencontre, l'amour charnel, la routine, la jalousie, les enfants, les doutes. En dix-huit tableaux comme autant de rounds, *Ring* explore par le menu les affres de leur amour et surtout de leur vie à deux. On y rit, on y pleure, on s'y dispute, on se fait des scènes de jalousie, on se quitte et on boit pour noyer joyeusement son chagrin. Tour à tour hilares, accablés, ou touchés, on regarde ces créatures se débattre. Nous sommes tous un peu des Camille et Camille et chaque scène, en croquant la vie de ces héros de théâtre nous parle aussi de nous...

Nedjma Van Egmond



■ Une Saison au Congo

[Du théâtre d'art]

Texte d'Aimé Césaire, mise en scène de Christian Schiaretti, avec Marc Zinga...

**Théâtre Les Gémeaux, 49 avenue Georges Clemenceau
92330 Sceaux, 01 46 61 36 67, du 8 au 24/11, diffusion
sur France Culture le 24/11**

Rares, parmi les spectacles que nous voyons ces temps-ci, ceux qui nourrissent le cœur et l'esprit. Nous sommes gavés de divertissements, mais carencés en ce que Laurent Terzieff nommait "théâtre d'art". C'est dire le bonheur qu'*Une Saison au Congo* nous a procuré.

La poésie du texte d'Aimé Césaire est saisissante. Mais aussi sa clairvoyance politico-historique. Créée en 1967 par Jean-Marie Serreau, découvreur trop oublié, cette épopée palpitante, bâtie sur le modèle shakespearien, retrace l'ascension et la chute de Patrice Lumumba, premier Premier Ministre de la République Démocratique du Congo, l'ancien Congo belge.

Peu après l'indépendance, Lumumba doit faire face à la sécession du Katanga menée par Moïse Tshombe et encouragée en sous-main par les Occidentaux, en particulier l'ancien colon belge. Accepter la partition serait du suicide : cette province concentre les richesses minières du pays. Lumumba en appelle à l'ONU. Qui fait la sourde oreille. En désespoir de cause, il menace de demander secours à l'Union Soviétique. Washington l'accuse alors d'être communiste. Il sera renversé par son ami Mobutu (qui devait régenter le pays pendant près de quarante ans), livré à Tshombe, torturé et assassiné le 17 janvier 1961.

Cette tragédie, Césaire la raconte, cinq ans seulement après son dénouement, avec une remarquable impartialité. Christian Schiaretti, grand capitaine, tient le gouvernail et dirige la manœuvre. Trente-cinq hommes sur le pont. Un puissant souffle enfle les voiles. On n'est pas déçu du voyage.

Jacques Nerson

Chaillot ? Moi j'y vais aussi pour voir du théâtre

■ Antigone

Luca De Fusco /
Valeria Parrella
27 AU 29 NOV 2013

■ Ali Baba

Macha Makeïeff
20 AU 28 DÉC 2013

■ Qu'est-ce que le temps ?

Denis Guénoun /
saint Augustin
3 AU 18 JAN 2014

■ Kabaret warszawski

Krzysztof Warlikowski
7 AU 14 FÉV 2014

■ Un chien dans la tête

Olivier Letellier /
Stéphane Jaubertie
4 AU 12 MARS 2014

■ Le Songe d'une nuit d'été

Studio 7 / Kirill Serebrennikov
14 AU 19 MARS 2014

■ Métamorphoses

Studio 7 / David Bobee /
Kirill Serebrennikov
21 AU 28 MARS 2014

■ THE BEE

Hideki Noda
13 AU 17 MAI 2014

www.theatre-chaillot.fr

THÉÂTRE
NATIONAL
DE
OT
chaillot
DANSE / THÉÂTRE



■ La vie qui va

[La face cachée de Marguerite]

Texte de Duras, adaptation et interprétation de Claire Deluca et Jean-Marie Lehec

Poche-Montparnasse, 75 bd du Montparnasse 75004 Paris, 01 45 44 50 21, jusqu'au 10/11 puis en tournée.

Quelle est la face cachée de Marguerite Duras ? Sa drôlerie. Encore faut-il savoir naviguer dans son œuvre pour trouver et associer ce qui relève, selon ses propres termes d'"un pessimisme qui a le sourire" et d'"une intuition de l'absurdité". Le vagabondage ici proposé par court d'un texte à l'autre. Cela commence comme *Le Square* (d'ailleurs, ce doit être une scène du *Square*) : une femme et un homme qui ne se connaissent pas parlent de tout et de rien. Ils passent d'une conversation absurde à des propos étranges. La femme qui dit avoir jeté son mari dans le canal est-elle sincère ou toquée ? L'automobiliste qui, un bidon à la main, vient demander de l'essence parce qu'il est en panne depuis deux ans est-il un désespéré ou un affabulateur ?

L'on découvre ainsi que Duras est cousine de Dubillard dans sa torsion comique de la réalité. Les deux acteurs jouent dans le vide et sont brillamment en apesanteur. Claire Deluca est naturellement durassienne ; même la bouffonnerie, elle la joue avec l'élégance du cœur et de la voix. Jean-Marie Lehec va vers le prosaïsme et dégage la folie douce de M. Tout le monde. C'est le parfait duo de la Duras délirante.

Gilles Costaz

■ Mensonges d'Etats

[Le plus grand bluff de l'histoire]

Pièce de Xavier Daugreilh, mise en scène Nicolas Briançon

Théâtre de la Madeleine, 19 rue de Surène 75008 Paris, 01 42 65 07 09, jusqu'au 5/01

Ici Londres, 1944. Dans les coulisses de la grande histoire, une poignée d'hommes et de femmes, Anglais et Américains, conçoivent un incroyable stratagème pour faire croire aux Allemands que le véritable débarquement aura lieu, non pas dans le Cotentin, mais plus au nord dans le Pas-de-Calais. C'est l'opération *Fortitude*, un formidable poker menteur avec intoxications et contrevérités pour rendre le plus crédible possible un mensonge d'une ampleur inimaginable. La pièce de Xavier Daugreilh, mise en scène par Nicolas Briançon, nous plonge dans une atmosphère de films de guerre et d'espionnage émaillés d'images d'archives ; avec de surcroît, une histoire dans l'Histoire, celle d'hommes et de femmes qui ont aussi leur agenda, leur carrière et leurs amours en jeu. Samuel Le Bihan fait preuve d'un flegme très british, Marie-Josée Croze s'amuse follement de son rôle d'agent double, et Michaël Cohen est parfaitement sincère dans son rôle de yankee idéaliste. Mais l'ensemble manque tout de même d'émotion et de puissance dramatique ; heureusement le sujet par son intérêt historique nous tient en haleine jusqu'au bout, jusqu'au fameux D Day.

Eric Dausset

■ Doute

[Insaisissable vérité]

Pièce de John Patrick Shanley, mise en scène de Robert Bouvier, avec Josiane Stoléru... Petit Hébertot, 78bis boulevard des Batignolles 75017 Paris, 01 42 93 13 04

Doute de John Patrick Shanley, dans la traduction de Dominique Hollier, fut l'un des spectacles marquants du festival Avignon Off en 2012. La pièce a déjà été créée à Paris, dans une autre mise en scène (c'était avec Thierry Frémont) et même portée à l'écran. Il y a bien "doute", comme le dit le titre : on ne sait pas quelle est la vérité de cette histoire et de la rumeur qui la fait naître. L'abbé qui enseigne dans une école libre américaine est-il un amateur de petits garçons ou un ecclésiastique seulement bienveillant avec ses élèves en difficulté ? La religieuse responsable de l'école va faire basculer la vérité dans un sens mais, comme l'abbé, elle peut être le vice ou la vertu, selon la perception qu'on aura du personnage. Robert Bouvier assure admirablement la double tâche d'acteur, en jouant la fraîcheur, la sincérité de l'abbé, et de metteur en scène, en laissant finement planer l'ambiguïté. Josiane Stoléru – quelle grande actrice ! – incarne la religieuse avec sévérité mais aussi dans une vie intérieure qui donne au personnage sa complexité. Emilie Chesnais et Elphie Pambu participent enfin élégamment à cette action diaboliquement menée, faite pour troubler – et qui, en effet, nous happe et nous trouble.

Gilles Costaz



■ Par les villages

[Le triomphe de la vie]

Pièce de Peter Handke, mise en scène de Stanislas Nordey, avec Laurent Sauvage, Emmanuelle Béart, Claire-Ingrid Cottanceau, Véronique Nordey...

La Colline à Paris du 5 au 30/11, Bourges 5-7/12, Mulhouse 12-14/12, Ibos 19-20/12, et tournée en 2014

Des baraques de chantier en vrac sur la scène. Des accords de guitare qui vous pincet le cœur. Un homme en costume gris le visage grave face public. L'ouverture de *Par les villages* vous prend aux tripes. Et la suite ne démentira jamais. Même la difficulté du texte, baptisé "poème dramatique" par Peter Handke lui-même. Derrière ce récit d'un homme, Gregor, qui raconte son retour au pays natal, la confrontation avec son frère et sa sœur qu'il a "laissés tomber" pour vivre sa vie d'artiste, Handke déploie un hymne à la vie au-delà de sa propre existence. D'un côté, il dépeint la nécessité de l'art pour changer le monde, de l'autre, la nécessité de s'inscrire dans le vaste océan que forme l'humanité. D'un côté le rêve d'un destin, de l'autre la nécessité du village. "Elevez l'enfant" clame le personnage énigmatique de Nova à la fin ; peu importe finalement que l'on meure, du moment que la vie continue au-delà de soi... C'est aussi la prise de conscience d'une nature plus forte que nous, d'une nature qui résiste à toutes les conquêtes, à toutes les transformations.

Sur scène, chacun des protagonistes vient prendre la parole dans un ballet autour de Gregor qui bouge à peine comme si ce retour au village était d'abord rêvé et pas tout à fait vécu. Chaque monologue nous atteint comme la confiance d'un frère, de notre frère Gregor, de notre frère Hans ou de notre sœur Sophie. Laurent Sauvage (Gregor), Stanislas Nordey et Emmanuelle Béart sont particulièrement bouleversants. Jusqu'au monologue final du personnage de Nova dont la longue tirade réconcilie tous les paradoxes dans une injonction magistrale "*exister doit être un triomphe*". Passez par les villages.

Hélène Chevrier

BULLETIN D'ABONNEMENT

“ Théâtral magazine



22 €
1 an

Je m'abonne à la version papier seulement

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 22 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 40 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 53 euros
---------------	---	--	--

TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 29 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 52 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 69 euros
-----------------	---	--	--

Je m'abonne à la version papier

+ numérique (critiques, coups de coeur...)

TARIFS FRANCE	1 AN <input type="checkbox"/> 25 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 45 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 60 euros
---------------	---	--	--

TARIFS ETRANGER	1 AN <input type="checkbox"/> 32 euros	2 ANS <input type="checkbox"/> 58 euros	3 ANS <input type="checkbox"/> 76 euros
-----------------	---	--	--

Vos coordonnées :

Nom :

Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Pays :

E-mail :

Téléphone :

J'adresse ci-joint mon règlement :

- par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :
COULISSES ÉDITIONS
7 rue de l'Eperon 75006 Paris

Date et signature :

Vos coordonnées ne feront l'objet d'aucune exploitation commerciale et ne seront communiquées aucun partenaire. Conformément à la législation en vigueur vous disposez d'un droit d'accès et de rectification pour toute information vous concernant.



Anomalies chromatiques : bleu rouge ...soleil !

Mon ami Hadrien étudie l'Histoire de l'art. Il prépare en ce moment un mémoire (eh oui ! le mémoire d'Hadrien...) sur la décoration intérieure des théâtres français du XVIIIe siècle.

Il n'y en a plus que quatre dans leur état d'origine, m'apprend-il. Qui ont pour point commun d'être tapissés de bleu. "Sais-tu pourquoi on a ensuite préféré le rouge ?" Je reste coi. "Parce que le rouge réfléchit moins la lumière que le bleu. On y fait plus facilement l'obscurité."

Je connais pour ma part deux théâtres bleus : le Daunou, de style Art Déco, et à Versailles le Montansier, inauguré douze ans avant la Révolution.

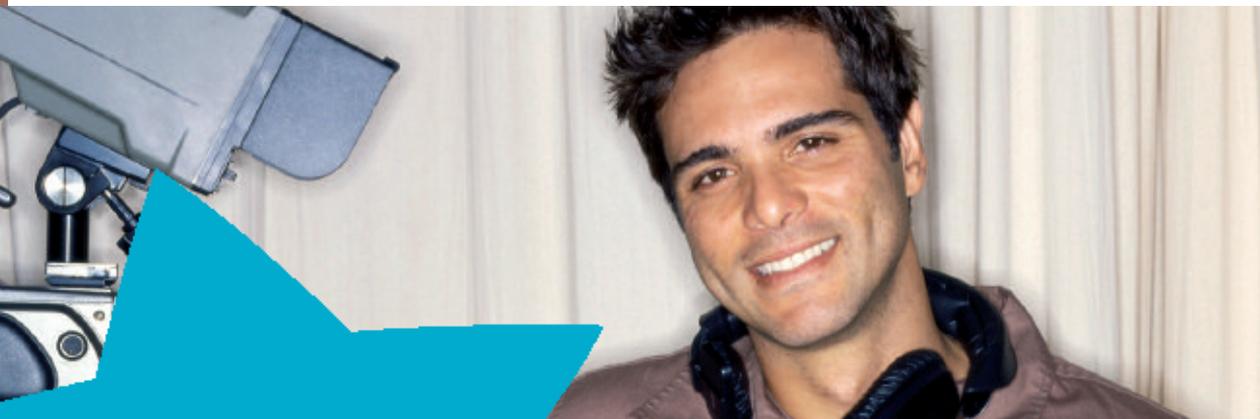
Hadrien et moi évoquons les atlantes, les cariatides, les angelots de stuc, les lourds rideaux de velours grenat frangés d'or, les lustres de cristal taillé des théâtres à l'italienne. Salles très décriées ces dernières années. À cause de la mauvaise visibilité des places latérales. Mais surtout parce que leur compartimentation reflète l'échelle sociale. (À cela près qu'ici les nantis occupent le bas de ladite échelle.) N'empêche que cette décoration kitsch concourt au plaisir d'aller au théâtre.

Je suis au contraire frappé par le manque de fantaisie, voire l'austérité des théâtres modernes. La plupart ressemblent à des bâtiments industriels. Sympa pour les ouvriers qui passent déjà à l'usine

le plus clair de leur temps ! On peut comprendre que le grand public préfère les vieilles salles parisiennes, richement ornementées.

En 1996 fut inauguré le Théâtre des Abbesses à Paris. L'architecte belge Charles Vandehove avait confié à Olivier Debré la peinture du rideau de scène et des galeries latérales. Je participais alors à une émission de télévision pour La Cinquième. Nous avions filmé une discussion très animée entre Debré et Gérard Violette, le directeur des Abbesses. Qui soutenait d'un ton doctrinaire qu'une salle de théâtre doit être une boîte obscure sinon noire. Et décréta que le public ne verrait jamais le rideau de scène puisqu'il resterait toujours levé, et que les frises seraient occultées par des tentures coulissantes. Le vieil artiste peintre se tourna alors vers notre caméra et chuchota pour se consoler : "Un jour Monsieur Violette s'en ira ; mon rideau restera."

Une qui sait à quel point l'esthétique du lieu compte pour le public, c'est Ariane Mnouchkine. Pour chaque création, elle renouvelle de fond en comble les fresques intérieures du Théâtre du Soleil, hall d'accueil compris. La fête commence dès l'entrée. Il y a trois ans, pour *Les Naufragés du Fol Espoir*, elle a même redécoré la façade afin de créer l'illusion d'un cabaret de la Belle Époque. Il est vrai que Mnouchkine est, parmi les artistes d'aujourd'hui, l'une des seules à n'avoir pas mis l'idéal du théâtre populaire au rancart.



Garantie Santé **Intermittents**

la complémentaire santé des artistes et
techniciens du spectacle et de l'audiovisuel

le choix entre **3 niveaux de garanties**
une **couverture immédiate**
la **prise en charge gratuite** des enfants
la **participation financière du Fonds collectif
du spectacle**, une aide réservée aux intermittents

0 805 500 190

Appel gratuit depuis un poste fixe

www.audiens.org

À PARTIR DE

11,16€
/ mois*

**bénéficiez d'une
couverture santé
de qualité**

*Tarif isolé sous réserve d'éligibilité au
Fonds collectif du spectacle pour la santé.

PaRCouRS

{enfance & jeunesse}

3^e ÉDITION PARIS/ILE-DE-FRANCE

ouverture

Théâtre
de la
Ville
P A R I S

DIRECTION
EMMANUEL
DEMARCY-
MOTA

T H E A T R E

BERLINER ENSEMBLE | J.M. BARRIE |
ROBERT WILSON | COCOROSIE

Peter Pan à partir de 8 ans

10 > 21 DÉCEMBRE THÉÂTRE DE LA VILLE

D A N S E

JEAN-CLAUDE GALLOTTA

L'Enfance de Mammame

17 > 23 DÉCEMBRE ABBESSES à partir de 5 ans

M U S I Q U E

ABLAYE CISSOKO QUARTET

Cinéconcert à partir de 7 ans

musique et cinéma

12 & 13 DÉCEMBRE ABBESSES

2 PL. DU CHÂTELET PARIS 4 • 01 42 74 22 77 theatredelaville-paris.com